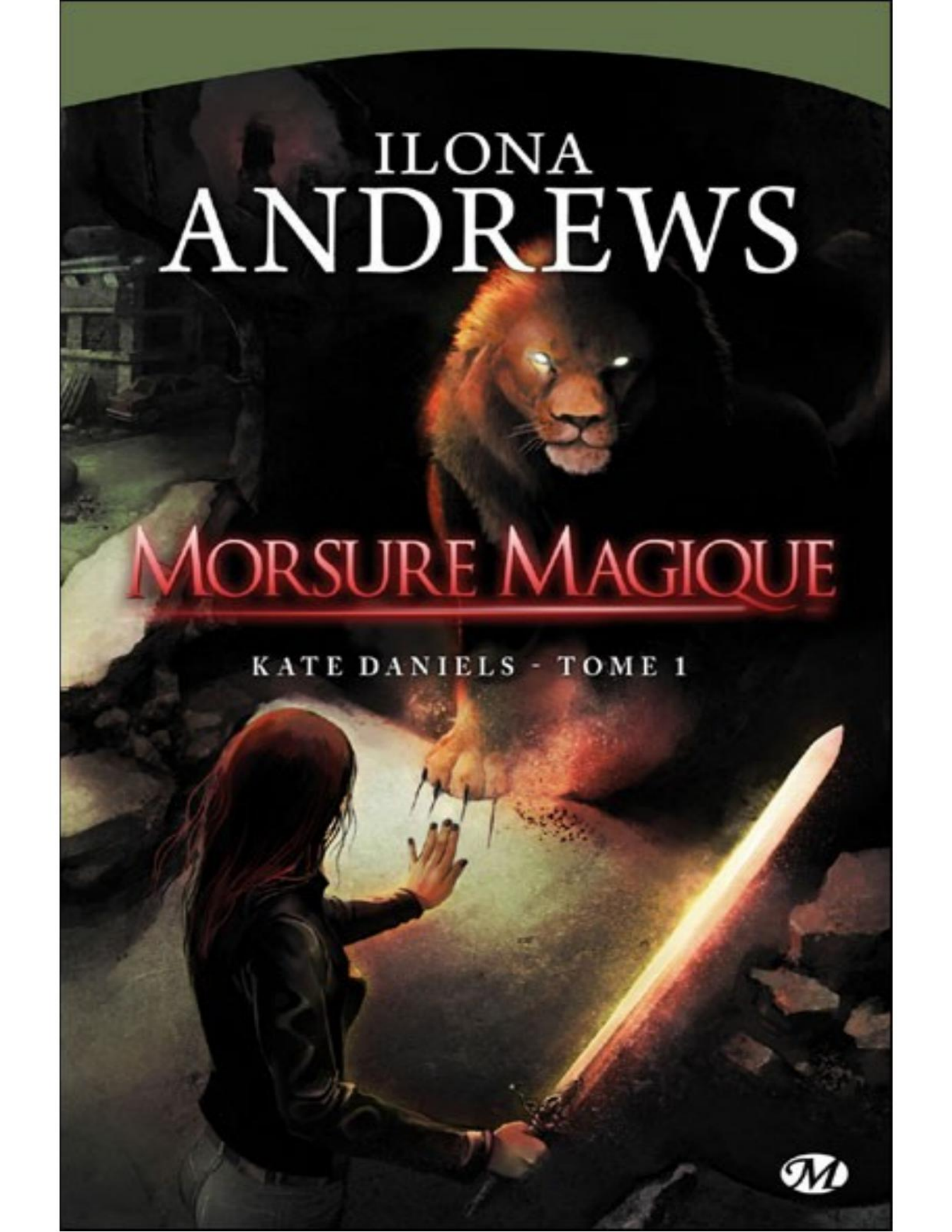


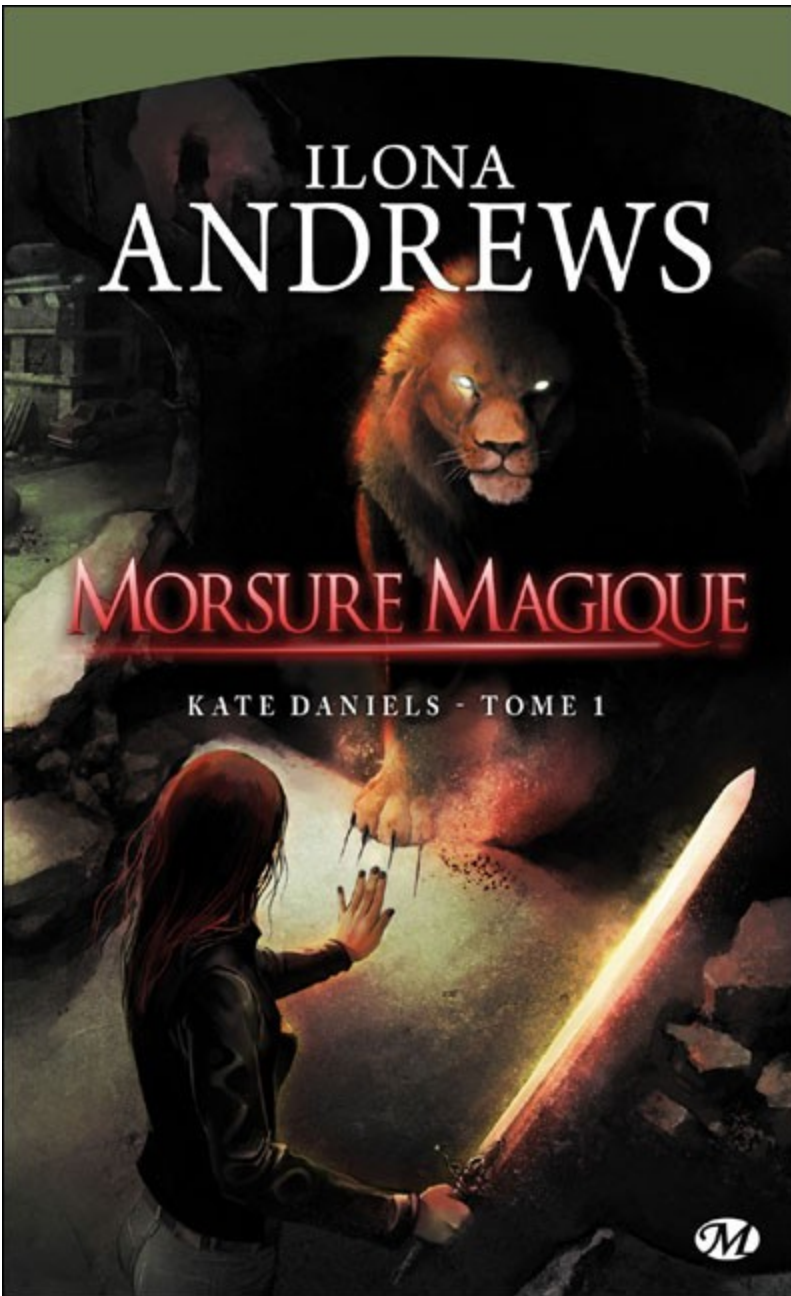
The book cover features a dark, atmospheric illustration. In the center, a lion with glowing yellow eyes and a mane that appears to be made of fire or glowing orange fur stares forward. Below the lion, a young woman with long, dark hair is shown from the side, wearing a dark jacket. She is holding a large, glowing sword with a bright orange and yellow blade. Her right hand is raised, palm facing the lion, as if she is casting a spell or using magic. The background is dark and rocky, with some faint light sources. The title 'MORSURE MAGIQUE' is written in a stylized, red, serif font across the middle. Above it, the author's name 'ILONA ANDREWS' is written in a large, white, serif font. Below the title, the text 'KATE DANIELS - TOME 1' is written in a smaller, white, serif font. In the bottom right corner, there is a small circular logo with a stylized 'M' inside.

ILONA
ANDREWS

MORSURE MAGIQUE

KATE DANIELS - TOME 1





Chapitre Premier

J'étais assise à table dans ma cuisine sombre, les yeux rivés sur une bouteille de Citronnade Forte Boone's Farm quand il y eut une brusque fluctuation magique.

Mes gardes tremblotèrent et moururent, privant ma maison de ses défenses. La télévision se mit en marche, anormalement bruyante dans la maison vide.

Je haussai les sourcils à l'attention de la bouteille et lui pariai qu'un bulletin urgent allait suivre.

La bouteille perdit.

« Bulletin urgent ! », annonça Margaret Chang. « Le procureur de la République informe les citoyens que toute tentative d'invocation ou autre activité ayant pour résultat l'apparition d'un être doté de pouvoirs surnaturels peut être dangereuse pour vous comme pour d'autres citoyens. »

— Sans déconner ? dis-je à la bouteille.

« La police locale a reçu l'autorisation d'employer tous les moyens nécessaires pour réprimer n'importe quelle activité de ce type. » Margaret continuait sur un ton monotone tandis que je mordais dans mon sandwich. De qui se moquait-on ? Aucune force de police ne pouvait espérer neutraliser l'ensemble des invocations.

Seul un sorcier qualifié pouvait détecter une invocation. Or n'importe quel idiot à moitié illettré doté d'un semblant de pouvoir et de la vague idée de la façon de s'en servir était capable d'en tenter une. En moins de temps qu'il en fallait pour le dire, on se retrouvait avec un dieu slavons à trois têtes détruisant le centre-ville d'Atlanta, une pluie de serpents et une unité spéciale d'intervention hurlant qu'elle n'avait pas assez de munitions. Nous vivions des temps dangereux. Mais en des temps moins dangereux, j'aurais été une femme sans travail.

La sécurité du monde tech n'avait pas grand usage d'une

mercenaire de la magie comme moi. Quand les gens avaient des problèmes de type magique, du genre que la police ne voulait ou ne pouvait pas régler, ils appelaient la Guilde des Mercenaires. Si l'affaire était sur mon territoire, la Guilde faisait appel à moi.

Je fis la grimace et touchai ma hanche. Elle était douloureuse depuis le dernier contrat mais la blessure avait bien mieux évolué que ce à quoi je m'étais attendue.

C'était la première et la dernière fois que j'acceptais de travailler contre le Ver Impala sans armure complète.

La prochaine fois, ils auraient intérêt à me fournir une combinaison de contention de niveau quatre.

Une vague glacée de peur et de révulsion me frappa.

Mon estomac eut un sursaut, l'acide vint recouvrir ma langue d'un arrière-goût. Des frissons coururent le long de ma colonne vertébrale et les petits poils de ma nuque se dressèrent.

Il y avait quelque chose de mauvais dans ma maison.

Je posai mon sandwich et coupai le son. Sur l'écran, un homme à face de brique avec une coiffure sévère et des yeux comme des ardoises avait rejoint Margaret Chang. Un flic. Probablement de la Division des Activités Paranormales. Je mis ma main sur la dague qui reposait sur mes genoux et restai immobile.

J'attendais. J'écoutais. Aucun son ne troublait le silence. Une goutte d'eau se forma à la surface suante de la bouteille de Boone's Farm et glissa sur le côté luisant.

Une créature imposante rampait sur le plafond du couloir, vers la cuisine. Je fis semblant de ne pas la voir. Elle s'arrêta à ma gauche, légèrement derrière moi, je n'avais pas à me forcer pour faire semblant.

L'intrus hésita, se tourna, et s'ancra dans le coin, où le plafond rejoint le mur. Il se figea, accroché au revêtement par d'énormes griffes jaunes, immobile et silencieuse comme une gargouille en plein soleil. Nu et glabre, il n'avait pas une once de graisse sur sa silhouette malingre. Sa peau était tendue à craquer sur les cordes dures de ses muscles, comme une fine couche de cire coulée sur un écorché anatomique.

Le bon vieux Spider-Man du quartier.

Le vampire leva la main gauche. Les griffes acérés comme des dagues tranchèrent dans le vide, d'avant en arrière, comme des aiguilles à tricoter recourbées. Le vamp tourna la tête comme un chien et m'observa d'un regard rendu luminescent par la folie née de soifs de sang bestiales et libres de toute idée de retenue. Je fis volte-face et lançai la dague d'un seul mouvement. La lame noire s'enfonça proprement dans la gorge de vampire.

Il s'immobilisa, ses griffes jaunes cessèrent de bouger.

Un sang épais, violacé s'amassait autour de la lame, glissait lentement sur la chair nue du cou du vampire, tachait sa poitrine et tombait sur le sol. Les traits du vamp se tordirent, essayant d'adopter une nouvelle morphologie.

Il ouvrit la gueule, montrant les crocs jumeaux, recourbés comme des faucilles miniatures en ivoire.

— C'était extrêmement discourtois de ta part, Kate ! (La voix de Ghastek sortait de la gorge du vampire.) Maintenant, il va falloir que je le nourrisse.

— C'est un réflexe. Si tu entends la cloche, tu vas avoir de la bouffe. Si tu vois un non-mort, tu lances ton couteau. C'est la même chose, vraiment.

Le visage du vampire se tordit comme si le Maître des Morts qui le contrôlait essayait de loucher.

— Qu'est-ce que tu bois ? demanda Ghastek.

— Boone's Farm.

— Tu peux te payer mieux.

— J'ai pas envie de mieux. J'aime bien la Boone's Farm.

— Et je préfère traiter mes affaires par téléphone, et jamais avec toi.

— Je n'ai pas l'intention de t'engager, Kate. C'est une visite de courtoisie.

Je regardai fixement le vampire, je rêvais de pouvoir enfoncer mon couteau dans la gorge de Ghastek. J'aurais pris bien du plaisir à découper sa chair. Malheureusement, il était dans une chambre forte à des kilomètres d'ici.

— T'aime bien me baiser, hein, Ghastek ?

— Immensément.

La question à un million de dollars était : pourquoi ?

— Qu'est-ce que tu veux ? Et fais vite, ma Boone's Farm tiédit.

— Je me demandais juste, quand as-tu vu ton tuteur pour la dernière fois ? dit Ghastek de ce ton neutre et sec qui n'appartenait qu'à lui.

La nonchalance de son ton fit courir de minuscules frissons le long de mon échine.

— Pourquoi ?

— Comme ça. Comme toujours, ce fut un plaisir.

D'un seul bond puissant, le vampire se détacha de mon mur et vola par la fenêtre, emportant ma dague avec lui.

J'attrapai le téléphone, jurant *sotte voce*, et appelai l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse. Aucun vampire ne pouvait passer mes gardes lorsque la magie était à pleine puissance. Or Ghastek n'avait pas les moyens de savoir quand la magie faiblissait, il devait donc surveiller ma maison depuis un moment, à attendre que mes sorts défensifs aient des ratés. Je bus une gorgée à la bouteille. Cela voulait dire qu'un vamp se cachait assez près de chez moi hier soir quand j'étais rentrée et que je ne l'avais ni vu ni senti. Comme c'était rassurant ! Je pouvais tout aussi bien écrire

« alarmes pour enfants » sur ma carte de mercenaire.

Une sonnerie. Deux. Trois. Pourquoi m'avait-il parlé de Greg ?

On décrocha et une voix féminine austère débita un discours bien rodé.

— Chapitre d’Atlanta de l’Ordre, comment puis-je vous aider ?

— Je voudrais parler à Greg Feldman.

— Votre nom ? Une légère note d’anxiété pointait dans sa voix.

— Je n’ai pas à vous donner mon nom. Je voudrais parler avec le Chevalier Divin.

Il y eut un silence et une voix masculine dit : Veuillez vous identifier, s’il vous plaît.

Ils gagnaient du temps, probablement pour tracer l’appel ; que se passait-il donc ?

— Non, dis-je fermement. A la page 7 de votre Charte, troisième paragraphe : « Tout citoyen a droit aux conseils d’un Chevalier Divin sans crainte de rétribution ni nécessité

d’identification. » En tant que citoyenne, j’insiste pour être mise en contact avec le Chevalier Divin maintenant ou, à défaut, que vous me spécifiez le moment où il pourra être joint.

— Le Chevalier Divin est mort, dit la voix.

Le monde s’arrêta. Je titubai dans son immobilité, effrayée et déséquilibrée.

— Comment ?

Ma voix était calme.

— Il a été tué en faisant son devoir.

— Qui l’a tué ?

— L’enquête est toujours en cours. Dites, si je pouvais avoir votre nom...

J’appuyai sur le bouton de déconnexion et raccrochai.

Mon regard tomba sur la chaise vide face à moi. Une semaine auparavant, Greg était assis sur cette chaise, remuant son café. Sa cuiller faisait des petits ronds précis, ne touchait jamais les bords du mug. Pendant un instant, je pus vraiment le voir tandis que les souvenirs jouaient avec mes sens.

Greg me regardait de ses yeux brun foncé, mélancoliques, comme les yeux d'une icône.

— S'il te plaît, Kate, oublie ton antipathie quelques instants, et écoute ce que j'ai à dire, ça a du sens...

— Ce n'est pas de l'antipathie, tu simplifies à outrance.

Il acquiesça avec cet air si patient qui rendait les femmes folles.

— Bien entendu. Je ne voulais pas blesser ou simplifier tes sentiments. J'aimerais juste qu'on se concentre sur ce que j'ai à dire.

Pourrais-tu, s'il te plaît, écouter ?

Je m'adossai à ma chaise et croisai les bras.

— J'écoute.

Il fouilla à l'intérieur de sa veste en cuir et en sortit un parchemin roulé, qu'il posa sur la table et déroula lentement du bout des doigts.

— Ceci est une invitation de la part de l'Ordre.

Je levai les bras au ciel.

— Ça y est, j'arrête !

— Laisse-moi finir.

Il n'avait pas l'air en colère. Il ne me dit pas que je me comportais comme une enfant, alors même que je le savais. Ça me rendit encore plus furieuse.

— D'accord.

— Dans quelques semaines, tu vas avoir vingt-cinq ans. Ce qui en soit ne veut pas dire grand-chose mais qui a une certaine importance en termes de réadmission dans l'Ordre. Il est beaucoup plus dur d'être reçu une fois qu'on a vingt-cinq ans. Pas impossible.

Juste plus dur.

— Je sais. Ils m'ont envoyé des brochures.

Il abandonna le parchemin et se pencha en arrière, croisant ses longs doigts. Le document resta à plat, alors même que toutes les lois de la physique auraient voulu qu'il s'enroule. De temps en temps, Greg oubliait les lois de la physique.

— Dans ce cas, tu es au courant des pénalités d'âge.

Ce n'était pas une question mais j'y répondus quand même.

— Oui.

Il soupira. C'était un petit signe, uniquement perceptible par ceux qui le connaissaient bien. Je pouvais voir qu'il avait deviné ma décision, dans sa manière de s'asseoir sans bouger en penchant légèrement la tête.

— J'aimerais que tu réfléchisses encore.

— C'est tout réfléchi.

Un instant, je pus voir la frustration dans ses yeux.

Nous savions tous les deux ce qui n'était pas dit : l'Ordre offrait une protection, et la protection, pour quelqu'un de mon lignage, était primordiale.

— Puis-je te demander pourquoi ?

— C'est pas mon truc Greg, je ne sais pas me débrouiller avec la hiérarchie.

Pour lui, l'Ordre était un lieu de refuge et de sécurité, un lieu de pouvoir. Ses membres se consacraient totalement aux valeurs de l'Ordre, le servaient avec tant de ferveur que l'organisation elle-même ne ressemblait plus à un rassemblement d'individus mais à une entité pensante, rationnelle, et incroyablement puissante. Greg avait embrassé ses valeurs et l'Ordre l'élevait, je l'avais combattu et

j'avais presque perdu.

— Chaque instant que je passais là-bas, j'avais l'impression de diminuer, comme si je rétrécissais. Je m'affaiblissais. Il fallait que je parte. Et je n'y retournerai pas.

Greg me regarda, ses yeux sombres étaient terriblement tristes.

Dans la lumière chiche de ma petite cuisine, sa beauté était saisissante. D'une manière assez perverse, j'étais heureuse que mon entêtement l'ait forcé à me rendre visite et, à présent, il était assis à moins de trente centimètres, comme un prince elfique sans âge, élégant et mélancolique. Dieu ! Que je pouvais me détester pour ce fantôme de fillette.

— Si tu veux bien m'excuser...

Il cilla, surpris par ma raideur, puis se leva doucement.

— Bien sûr. Merci pour le café.

Je l'accompagnai à la porte. Dehors, il faisait noir et l'éclat de la lune émaillait d'argent l'herbe de ma pelouse. A côté du porche, des Roses de Sharon blanches scintillaient dans le buisson comme un semis d'étoiles.

Je regardai Greg descendre les trois marches en béton qui menaient vers le jardin.

— Greg ?

— Oui ?

Il se retourna. Sa magie flamboyait autour de lui comme un manteau.

— Rien.

Je fermai la porte.

C'était mon dernier souvenir de lui : Greg dressé sur fond de pelouse baignée de lune, nimbé de sa magie.

Oh ! Mon Dieu !

Je serrai mes bras autour de moi, j'aurais voulu pleurer. Les larmes ne venaient pas. Ma bouche était sèche. Mon dernier lien avec ma famille, sectionné. Il ne restait personne. Je n'avais plus de mère, plus de père et maintenant plus de Greg. Je serrai les dents et allai préparer mes bagages.

Chapitre 2

La magie frappa pendant que j'empaquetais mes affaires et je dus prendre Karmelion plutôt que la voiture habituelle. La camionnette rouillée et cabossée d'un vert bile avait un seul avantage : elle fonctionnait à l'infusion de magie et roulait quand la technologie ne répondait plus. Contrairement aux voitures normales, Karmelion ne ronronnait ni ne murmurait ni ne produisait aucun son qu'on aurait pu attendre d'un moteur. Il grognait plutôt, gémissait, ricanait ou émettait des groupements assourdissants avec une régularité déprimante. Je ne savais pas du tout qui l'avait nommé ainsi ni pourquoi. Je l'avais acheté dans une casse, le nom était gribouillé sur le pare-brise.

Heureusement pour moi, la plupart du temps, Karmelion ne devait faire qu'une soixantaine de kilomètres jusqu'à Savannah. Ce jour-là, je le lançai sur la ligne fae, ce qui était une bonne chose pour lui vu qu'elle le menait pratiquement jusqu'à Atlanta. En revanche, le trajet en ville ne lui fit pas grand bien. La camionnette refroidissait désormais tranquillement sur le parking derrière moi, suintant de l'eau et transpirant la magie. Il me faudrait un bon quart d'heure pour relancer le générateur mais ce n'était pas grave, je comptais rester là un certain temps.

Je détestais Atlanta. Je détestais les villes, un point c'est tout.

Depuis le trottoir, j'observai le petit immeuble de bureau miteux censé être l'adresse du Chapitre de l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse à Atlanta.

L'Ordre faisait tout pour cacher sa véritable ampleur et son pouvoir mais, dans ce cas précis, il était peut-être allé trop loin. Le bâtiment, une boîte de béton de trois étages, ressemblait à une dent cariée entre les imposantes maisons de brique qui l'entouraient. Les murs étaient couverts des traînées rouille orangée de l'eau de pluie

qui coulait du toit de tôle par les trous de la gouttière. D'épais cadres de métal soutenaient de petites fenêtres sales cachées par des stores vénitiens pâles.

Il devait y avoir un autre immeuble en ville pour le personnel administratif permettant aux agents de terrain de garder profil bas.

Un building avec une véritable armurerie, un réseau informatique digne de ce nom et une base de données sur tout ce qui avait du pouvoir – magique ou plus banal. Quelque part dans cette base de données, mon nom avait sa propre petite niche, le nom d'une réprouvée, indisciplinée et sans valeur. Comme je le souhaitais.

Je touchai le mur à un centimètre dans le béton, je rencontrai une résistance élastique, comme si j'essayais de presser une balle de tennis. Une lueur argentée palpita sur ma peau, je retirai ma main.

Le bâtiment était protégé contre la magie hostile, lourdement protégé. Si on devait lancer une boule de feu contre le mur, même très puissante, elle rebondirait sans écorcher le béton grisâtre.

J'ouvris l'une des doubles portes métalliques et entrai.

Un passage étroit partait sur ma droite, butant sur une porte où était fixée une grande pancarte rouge sur blanc :

« RÉSERVÉ AU PERSONNEL AUTORISÉ. »

Mon autre choix était un escalier qui menait aux étages.

Je pris l'escalier, remarquant au passage qu'il était étonnamment propre. Personne n'essaya de m'arrêter.

Personne ne me demanda pourquoi j'étais là. Regardez ! Nous apportons notre aide, nous ne présentons aucune menace, nous sommes là pour servir la communauté et nous laissons entrer n'importe qui dans nos bureaux.

Je pouvais comprendre la nécessité d'un bâtiment anonyme, mais les registres publics indiquaient que le Chapitre comptait neuf Chevaliers : un Protecteur, un Divin, un Quêteur, trois Défenseurs et trois Gardiens.

Neuf personnes pour surveiller une ville de la taille d'Atlanta...

Ouais, c'est ça ! L'escalier menait à un palier avec une seule porte métallique peinte d'un vert terne. Une petite dague scintillait faiblement sur la surface, à peu près au niveau de mon regard.

Frapper ne me semblait pas une bonne idée, j'ouvris la porte en grand et entrai.

Un long couloir s'étirait devant moi, agrémenté d'une variété de couleurs étonnante : gris et gris et encore gris.

La moquette ultrafine était d'un gris sourd, les murs étaient peints en deux gris : plus clair en haut et plus foncé en bas. Les petits spots au plafond semblaient tout aussi gris. Il ne faisait aucun doute que le décorateur avait choisi un verre particulièrement fumé pour des raisons esthétiques.

L'endroit était immaculé. Il y avait plusieurs portes de chaque côté du couloir, elles ouvraient probablement sur des bureaux individuels. Au bout se trouvait une large porte de bois ornée d'un petit bouclier en émail noir au centre duquel « passait » un lion d'acier poli. Le Chevalier Protecteur. Exactement la personne que j'avais besoin de voir.

Je longeai le couloir, droit vers le bouclier, en jetant d'un coup d'œil aux autres portes. Sur ma gauche, je remarquai une petite armurerie. Un

Homme petit et musclé était assis sur un banc de bois il polissait un *dha*, une épée courte vietnamienne. La large lame scintillait légèrement tandis qu'il passait un chiffon huilé sur le métal bleui. Sur ma droite, il y avait un petit bureau d'une propreté irréprochable. Un grand homme noir habillé d'un costume de bonne coupe, assis derrière le bureau parlait au téléphone. Il me vit, sourit automatiquement et continua à parler.

A sa place, je ne me serais pas accordé plus que ce coup d'œil.

Je portais mes vêtements de travail : un jean suffisamment large pour porter un coup de pied à la gorge d'un adversaire plus grand que moi une chemise verte et des chaussures de sport confortables.

Slayer pendait contre mon dos dans son fourreau, partiellement caché par ma veste. Le manche du sabre dépassait de mon épaule droite, obscurci par mes cheveux rassemblés en une tresse épaisse.

La natte était encombrante, elle me frappait quand je courais et offrait une excellente prise dans un combat. Si j'avais été un peu moins vaniteuse, je l'aurais coupée, mais j'avais déjà abandonné les vêtements féminins, le maquillage et les jolis dessous au nom de l'efficacité. Je préférerais être damnée plutôt que de sacrifier mes cheveux.

J'atteignis la porte du Protecteur et levai la main pour frapper.

— Un instant, chéri, dit la voix féminine que j'avais entendue au téléphone la veille.

Je me tournai vers elle et vis un bureau encombré d'armoires et de fichiers. Une femme d'âge moyen était debout sur une large table de travail au milieu de la pièce. Elle était grande, très mince et tirée à quatre épingles. Un halo de cheveux bouclés d'un gris platine auréolait son visage. Elle portait un tailleur stylé de couleur bleue. Une paire de chaussures assorties était abandonnée à côté des pieds de la table.

— Il est occupé avec quelqu'un, chérie, dit la femme. (Elle leva les mains et continua à changer l'ampoule d'une lanterne fae fixée au plafond à côté de la lampe électrique.) Vous n'avez pas rendez-vous, n'est-ce pas ?

— Non, madame.

— Eh bien, vous avez de la chance. Il est libre pour la matinée.

Pourquoi ne me donnez-vous pas votre nom et la raison de votre visite ?
Nous verrons ce que nous pouvons faire.

J'attendis qu'elle ait fini avec l'ampoule fae, lui dis que c'était en rapport avec Greg Feldman et lui donnai ma carte. Elle la prit, sans aucune réaction, et pointa derrière moi.

— Il y a une salle d'attente par là, chérie.

Je me retournerai et me dirigeai vers le lieu indiqué, un simple bureau équipé d'un sofa de cuir noir et de deux fauteuils. Il y avait une table contre le mur à côté de la porte, avec un pot à café gardé par deux séries de petites tasses en céramique. Un gros bol de sucre en morceaux flanquait les tasses et deux boîtes de Duncan Doughnuts trônaient à côté du café. Mes mains se dirigèrent d'elles-mêmes vers les beignets, mais je les retins. Quiconque avait goûté un beignet écossais savait que, une fois qu'on avait mordu dedans on ne pouvait plus s'arrêter. Entrer dans le bureau du Protecteur les doigts couverts de crème au chocolat ne ferait pas bonne impression.

Je trouvai un coin tranquille près de la fenêtre, loin de la tentation et contemplai, entre des barreaux, un morceau de ciel gris plombé encadré de toits.

L'Ordre des chevaliers de l'Aide Miséricordieuse offrait juste ce que son nom indiquait, une aide miséricordieuse à quiconque la demandait. Si on pouvait payer, on payait, sinon les Chevaliers faisaient le boulot *pro deo*.

Officiellement, leur mission était de protéger l'humanité de tout mal qui pourrait lui être fait par la magie ou par les armes. Le problème était qu'ils avaient une définition assez souple du mal et parfois, l'aide miséricordieuse vous coupait la tête.

L'ordre s'en tirait facilement. Ses membres étaient trop puissants pour qu'on n'en tienne pas compte, et la tentation d'en dépendre était grande. Le

gouvernement les considérait comme le troisième bras du triumvirat des représentants de l'ordre. La Division des Activités Paranormales de la Police, les unités Militaires de Défense du paranormal et l'Ordre des Chevaliers de l'Aide Miséricordieuse étaient supposés travailler gentiment main dans la main pour protéger la population. En réalité, ça ne se passait pas exactement comme ça. Les Chevaliers de l'Ordre étaient compétents, serviables et mortels. Contrairement aux mercenaires de la Guilde ils n'étaient pas motivés par l'argent et tenaient leurs promesses. Pourtant, contrairement aux mercs, ils avaient tendance à juger et considéraient qu'ils savait tout mieux que tout le monde.

Un homme de grande taille entra dans la salle d'attente. La puanteur me frappa avant que je le voie, une odeur maladivement douce et tenace d'ordure pourrissante. L'homme portait un trench brun trop long, taché d'encre et de graisse et couvert de tant de variétés de restes qu'il ressemblait au proverbial jeune Joseph dans son costume arc-en-ciel. Le manteau était ouvert sur une chemise abominable : bleu et rouge avec des rayures écossaises. Son pantalon kaki sale était retenu par des bretelles orange. Il portait des vieilles bottines militaires à coque de métal et des gants en cuir aux doigts coupés à la première phalange. Sur la tête, un chapeau de feutre passé de mode, souillé au delà du possible. D'épais cheveux ternes sortaient en touffes molles du couvre-chef.

Il me vit et toucha son chapeau, tenant le bord entre l'index et le majeur à la manière qu'ont certaines personnes de tenir une cigarette et je pus voir son visage : des traits durs, une barbe de

trois jours et des yeux pâles, perçants et froids. Il n'y avait rien de particulièrement menaçant dans sa façon de me regarder, mais quelque chose dans ces yeux me donna envie de lever les mains et de reculer lentement jusqu'à ce qu'il me soit possible de fuir.

— Madame, dit-il d'une voix traînante.

Il me terrorisait. Je lui souris.

— Bonjour.

Mes paroles ressemblaient plus à « bon chien... »

J'allais devoir passer à côté de lui pour sortir.

La réceptionniste vint à mon secours.

— Vous pouvez entrer maintenant, chérie, m'appela-t-elle.

L'homme s'effaça en s'inclinant légèrement, je le dépassai. Ma veste frôla son trench, ramassant sans doute assez de bactéries pour abattre une petite armée.

— Content d'avoir fait votre connaissance, murmura-t-il quand je passai.

— De même, dis-je, et je m'échappai dans le bureau du Protecteur.

C'était une pièce au moins deux fois plus grande que les autres bureaux. De lourdes tentures bordeaux couvraient les fenêtres, laissant filtrer juste assez de lumière pour créer une pénombre confortable. Un bureau massif en merisier verni dominait la pièce, encombré d'une boîte en carton, d'un presse-papiers en acacia du Mexique avec un badge des Rangers du Texas et d'une paire de santiags brunes. Les jambes dans les bottes appartenaient à un homme aux larges épaules qui s'appuyait sur le dossier d'un énorme fauteuil de cuir noir en écoutant le téléphone coincé contre son oreille. Le Chevalier Protecteur.

Il avait dû être costaud, mais ses muscles s'étaient transformés en ce que mon père appelait de la « graisse dure ». C'était toujours un homme imposant qui bougeait sans doute encore assez vite, si besoin était, malgré la bouée disgracieuse autour de sa taille. Il portait un jean et une chemise bleu marine avec des franges. Je ne savais pas qu'on en produisait encore. Les virements des chanteurs western et de ceux qui avaient fait l'Ouest étaient conçus pour des hommes secs comme un coup de trique. Ils donnaient au Protecteur

un air de chanteur country sur le retour.

Le Chevalier me regarda. Il avait un visage large, une mâchoire carrée et des yeux bleus perçants sous d'épais sourcils. Son nez avait été cassé plusieurs fois. Un stetson cachait ses cheveux, ou plus probablement leur absence, mais j'étais prête à parier que ce qu'il en restait était gris et court.

Le Protecteur me fit signe de m'asseoir sur un des petits fauteuils rouges devant lui. Je m'assis, jetant un œil au carton sur le bureau. Il contenait un beignet à la confiture à moitié mangé.

Le Chevalier revint à sa conversation téléphonique, j'en profitais pour inspecter la pièce. Une grande bibliothèque, elle aussi en merisier foncé, couvrait le mur opposé. Au-dessus s'étalait une carte du Texas, en bois, décorée d'une frise barbelée et gravée de lettres dorées désignant le fabricant et l'année de fabrication.

Le Protecteur termina sa conversation en raccrochant sans dire un mot.

— Si vous avez des papiers à me montrer, c'est le moment.

Je lui tendis ma carte de mercenaire et une demi-douzaine de lettres de recommandation. Il y jeta un coup d'œil rapide.

— Eau et égouts, hein ?

— Oui.

— Il faut être coriace ou stupide pour descendre dans les égouts de nos jours. Alors, vous êtes quoi ? Coriace ou stupide ?

— Je ne suis pas stupide mais si je vous dis que je suis coriace, vous allez me prendre pour un bravache, alors je vais me contenter d'un sourire mystérieux.

Je lui dédiai mon meilleur sourire mystérieux. Il ne tomba pas à mes pieds, ne me baisa pas les chaussures ni ne me promit le monde. Je commençais à rouiller.

Le Protecteur déchiffra la signature.

— Mike Tellez. J’ai travaillé avec lui dans le temps Vous bossez régulièrement avec lui ?

— Plus ou moins.

— C’était quoi cette fois ?

— Il avait un problème de grosses pièces d’équipement qui disparaissaient en laissant des traînées. Quelqu’un lui avait dit que

c’était un bébé Marakihan.

— Ce sont des créatures marines, dit-il. Elles meurent dans l’eau douce.

Un gros lard qui mange des doughnuts à la confiture, porte des chemises à franges et identifie une obscure créature magique sans réfléchir. Pause respectueuse.

Chevalier Protecteur. Expert en camouflage.

— Vous avez résolu le problème de Mike ? demanda-t-il

— Oui. Il avait le Ver Impala.

S’il était impressionné, il ne le montra pas.

— Vous l’avez tué ?

Très drôle.

— Non, je lui ai juste montré qu’il n’était pas le bienvenu.

Le souvenir me poignarda. Je me retrouvai trébuchant dans un tunnel sombre, inondée d’excréments liquides et d’ordures jusqu’aux hanches. Ma jambe gauche brûlait mais je continuais de toutes mes forces, la traînant moitié alors que, derrière moi, l’immense corps pâle du Ver déversait son sang dans l’égout. Le sang épais et vert tourbillonnait à la surface, chacune de ses cellules représentant un minuscule appartement. Elle est dans sa bibliothèque sur la troisième étagère du meuble central.

— Je l’ai vue, dit le Protecteur.

Comme c’était gentil !

— Pouvez-vous me la rendre, s’il vous plaît ?

Il me rendit la photo.

— Savez-vous que vous êtes une des bénéficiaires du testament de Greg Feldman ?

— Non.

J’aurais aimé savourer ma culpabilité et ma gratitude mais le Chevalier Protecteur poursuivit :

— Il a légué ses biens financiers à l’Ordre et à l’Académie.

Il observait ma réaction. Pensait-il que je m’intéressais à l’argent de Greg ?

— Tout le reste, la bibliothèque, les armes, les objets de pouvoir, est à vous.

Je ne dis rien.

— J’ai fait des recherches auprès de la Guilde (ses yeux bleus me clouaient sur place.) J’ai appris que vous étiez efficace mais que vous aviez désespérément besoin d’argent. L’ordre est prêt à vous faire une offre généreuse pour les objets en question. Vous trouverez la somme plus qu’acceptable.

C’était une insulte et nous le savions tous les deux. Je faillis lui dire que sans les cow-boys d’Oklahoma et les putains mexicaines, il n’y aurait pas de Texas, mais ç’aurait été contre-productif. On ne traitait pas un Chevalier Protecteur de fils de pute dans son propre bureau.

— Non merci, dis-je avec un sourire poli.

— Vous êtes sûre ? (Ses yeux prenaient ma mesure.) Vous avez l’air d’avoir besoin d’argent. L’Ordre vous donnera plus que ce que vous en obtiendrez

aux enchères. Un conseil : prenez l'argent et achetez-vous une bonne paire de chaussures.

Je jetai un coup d'œil à mes vieilles baskets. J'aimais bien mes baskets ! Je pouvais les passer à la Javel. Ça enlevait le sang en un tour de main.

— Vous croyez que je pourrais en trouver comme les vôtres ?

Demandai-je en regardant ses bottes. Qui sait ? Peut-être que je pourrais avoir une chemise à franges en prime. Peut-être même une gaine.

Son regard s'assombrit.

— Vous êtes carrément insolente...

— Qui ça ? Moi ?

— Tout ça, ce sont des mots. Que pouvez-vous vraiment faire ?

La glace était fine. Agir avec prudence.

Je me penchai en arrière.

— Ce que je peux vraiment faire, monsieur ? Je ne ferais rien qui menacerait ou fâcherait un Chevalier Protecteur dans son propre bureau quel que soit le degré de l'insulte. Ce serait stupide de ma part et très dangereux pour ma santé. Je suis venue en quête d'informations. Je veux seulement savoir sur quoi Greg Feldman travaillait au moment de sa mort.

Pendant un instant nous restâmes à nous regarder en chiens de faïence.

Le Chevalier Protecteur inspira bruyamment par le nez et dit :

— Vous connaissiez quelque chose au travail d'enquête ?

— Bien sûr. Emmerder tout le monde jusqu'à ce que le coupable essaie de s'enfuir.

Il grimaça.

— Vous savez que l'Ordre enquête sur cette affaire ?

En d'autres mots : « Tirez-vous ma petite dame et laissez les gens compétents s'occuper de cette histoire. »

— Greg Feldman était ma seule famille, je trouverai qui l'a tué, et pourquoi.

— Et ensuite ?

— Je brûlerai ce pont quand je l'aurai traversé.

Il croisa les doigts pour former un seul poing.

— Toute chose capable d'éliminer un Chevalier Divin dispose d'un certain pouvoir...

— Pas pour longtemps.

Il réfléchit un moment.

— Il se trouve que vous pourriez m'être utile.

C'était inattendu.

— Pourquoi voudriez-vous travailler avec moi ?

Il m'adressa ce qu'il devait considérer comme son sourire mystérieux. Cela m'évoquait plutôt la moue d'un grizzly réveillé en plein hiver.

— J'ai mes raisons. Voici ce que je vais faire pour vous : vous aurez un autocollant « Aide mutuelle » sur votre carte, ce qui devrait vous ouvrir quelques portes, vous pouvez utiliser le bureau de Greg, vous pourrez avoir accès au dossier d'enquête officiel et au rapport de police.

Accéder au dossier officiel signifiait que je pourrais lire tout ce qui concernait Greg dans l'enquête : des faits bruts mais quasiment aucune conclusion. Je devrais revenir sur ses pas. C'était foutrement plus que ce à quoi je m'attendais.

— Merci.

— Le dossier ne sort pas du bâtiment, dit-il. Pas de copies, pas de citations. Vous me ferez un rapport complet, à moi seul.

— Je suis tenue par la clause de divulgation de la Guilde.

Il eut un geste d'impatience.

— On s'est occupé de ça.

Depuis quand ? Ce Chevalier Protecteur allait vraiment loin pour aider un mercenaire sans valeur. Pourquoi ? Les gens qui me rendaient service me rendaient nerveuse. D'un autre côté, à cheval donné on ne regarde pas la bouche. Même quand on le recevait d'un gros maquignon en chemise à franges.

— Officiellement, vous n'avez rien à voir avec moi. Si vous vous plantez, vous vous débrouillez toute seule.

— Compris.

— On a terminé.

Dehors, la réceptionniste m'appela et me demanda ma carte. Je la lui donnai et regardai pendant qu'elle y apposait le petit autocollant métallique « Aide mutuelle », un « cachet » officiel de l'intérêt de l'Ordre pour mon humble travail. Cela ouvrirait certaines portes, et en claquerait d'autres. Et puis merde !

— Ne faites pas attention à Ted, dit-elle en me rendant ma carte. Il est un peu dur, parfois. Mon nom est Maxine.

— Moi, c'est Kate. Pourriez-vous m'indiquer le bureau de feu le Chevalier Divin ?

— Avec plaisir. C'est le dernier sur votre droite.

— Merci.

Elle sourit et reprit son travail. Super !

J'atteignis le bureau de Greg et restai sur le seuil.

Quelque chose n'allait pas.

Une fenêtre carrée déversait la lumière sur le sol, un bureau étroit et deux vieilles chaises. À gauche, une bibliothèque profonde couvrait tout le mur, menaçant de s'effondrer sous le poids de volumes méticuleusement alignés. Quatre armoires métalliques aussi grandes que moi s'élevaient sur le mur opposé. Des piles de dossiers et de papiers encombraient les coins, occupaient les chaises et recouvraient le bureau.

Quelqu'un avait fouillé dans les papiers de Greg. Avec précaution. La pièce n'avait pas été mise à sac : quelqu'un avait regardé chacun des dossiers et ne les avait pas rangés à leur place habituelle, mais avait choisi de les empiler sur la première surface

horizontale disponible. C'étaient des papiers personnels. Pour une raison quelconque, l'idée que quelqu'un avait touché ses affaires, avait fouillé dedans, lisant ses pensées après sa mort, me dérangeait.

J'entrai dans la pièce et sentis un sort de protection se refermer derrière moi. Des symboles ésotériques apparurent dans une lueur orange pâle, formant des motifs complexes sur la moquette grise.

De longues lignes tordues connectaient les symboles entre eux, se croisant et se recroisant dans toute la pièce, leurs intersections marquées par des points rouges lumineux. Greg avait scellé la pièce avec son propre sang, et plus encore, il l'avait liée à moi, sinon j'aurais été incapable de voir le sort. Toute magie que j'invoquerais dans cette pièce y demeurerait, ne laissant sortir aucun écho au-delà de la porte. Il fallait des semaines pour mettre un sort d'une telle complexité en place. À en juger par l'intensité des lignes lumineuses, il pouvait absorber un putain d'écho.

Pourquoi Greg aurait-il fait une chose pareille ?

Je slalomer entre les dossiers pour rejoindre la bibliothèque. Il y avait une vieille édition de *L'Almanach des Créatures Mystiques*, une encore plus ancienne du *Dictionnaire ésotérique*, une Bible, une très belle version du Coran reliée de cuir et gravée d'or, quelques autres livres religieux et un exemplaire précieux de *La Reine des Fées de Spencer*.

Je m'attaquai aux armoires métalliques. Comme prévu, elles étaient vides. Les étagères étaient marquées du code unique de Greg, que je ne connaissais pas. Ça n'avait pas d'importance. Je ramassai la pile la plus proche et glissai doucement le premier dossier dans le cadre de métal.

Deux heures plus tard, j'avais terminé avec les papiers sur le sol et sur les chaises, et j'étais prête à m'occuper de ceux qui encombraient le bureau quand une grande enveloppe en papier kraft attira mon regard. Elle était au-dessus de la pile du milieu et mon nom, écrit au feutre noir de l'écriture de Greg, était clairement visible.

Je déposai la pile sur le sol, tirai une chaise et vidai l'enveloppe sur le bureau. Deux photos et une lettre. Sur la première photo, deux couples se tenaient côte à côte.

Je reconnus mon père, un homme roux, râblé, aux épaules énormes, un bras autour des épaules d'une femme qui devait être ma mère. Certains enfants gardent des souvenirs de leurs parents décédés, l'ombre d'une voix, un parfum, une image. Je n'en avais aucun d'elle, comme si elle n'avait jamais existé. Mon père n'en conservait aucune photo, ce devait être trop douloureux, et je ne savais que ce qu'il m'en avait dit.

Elle était jolie et elle avait de longs cheveux blonds. Je regardai la femme sur la photo. Elle était petite et délicate. Ses traits s'harmonisaient avec sa stature, bien dessinés, exquis, mais sans fragilité. Elle se tenait avec assurance, une aisance facile et naturelle, habillée d'une aura magique, parfaitement sûre de son pouvoir. Elle était belle.

Greg et lui m'avaient dit que je lui ressemblais, mais j'eus beau étudier son image de toutes mes forces, je ne vis aucune ressemblance. Mes traits étaient plus francs, ma bouche plus large.

J'avais hérité de la couleur de ses yeux, brun foncé, mais les miens avaient une drôle de forme, allongés, en amande. Et ma peau était plus foncée. Si je forçais sur l'eye-liner et le mascara, je pouvais aisément passer pour une gitane.

Il y avait autre chose : le visage de ma mère avait une douceur féminine certaine. Le mien, non, en tout cas pas en comparaison. Si nous avions dû nous tenir côte à côte dans une pièce pleine de monde, personne ne m'aurait regardée. Et si quelqu'un s'était arrêté pour me draguer, elle m'aurait volé la vedette en un sourire.

Jolie ? Ouais... Bel euphémisme, papa.

D'un autre côté, si les mêmes personnes avaient dû choisir l'une de nous pour exploser le genou d'un méchant, j'aurais eu tous les suffrages.

À côté de mes parents, Greg et une ravissante femme asiatique : Anna, sa première femme. Contrairement à mes parents, ils gardaient une distance à peine perceptible, comme si leurs individualités couraient le risque d'exploser au moindre contact.

Les yeux de Greg étaient mélancoliques.

Je déposai la photo face sur le bureau.

L'autre photo me représentait, à neuf ou dix ans, plongeant dans un lac depuis les branches d'un peuplier géant. Je ne savais pas qui l'avait prise ni quand.

Je lus la lettre, quelques lignes laconiques sur une feuille blanche, un extrait du poème de Spenser :

« Un jour j'ai écrit son nom sur la grève

Mais les vagues sont venues et l'ont effacé :

De nouveau j'écris son nom d'une deuxième main,

Mais vient la marée et ma douleur en est la proie. »

Et puis quatre mots écrits avec le sang de Greg.

« *Amehe*

Tervan

Senehe

Ud »

Les mots flamboyaient d'un feu rouge. Un spasme puissant me déchira. Mes poumons se contractèrent la pièce se troubla et, à travers le brouillard dense, rebattement de mon cœur sonna aussi fort que le glas d'une église. Un fouillis de forces tournoya autour de moi, m'empoignant dans un désordre tordu de courants de pouvoir glissants et élastiques. Je me tendis, les attrapai, et ils m'emmenèrent, loin dans l'amalgame de lumière et de son. La lumière me traversa et explosa dans mon esprit, envoyant une myriade d'étincelles à travers ma peau. Le sang dans mes veines s'illumina comme du métal en fusion.

Perdue. Perdue dans le tourbillon de lumière.

Ma bouche s'ouvrit, luttant pour libérer un mot. Il ne voulait pas venir. Je crus que j'allais mourir, et je le dis, déversant tout mon pouvoir dans le faible son :

— Hesaad.

A moi.

Le monde cessa de tourner, j'y retrouvai ma place. Les quatre mots se dressaient devant moi. Je devais les dire. Je tins mon

pouvoir, je prononçai les mots, les voulant, les forçant à être miens.

— Amehe. Tervan. Senehe. Ud.

Le pouvoir reflua. Je regardai la feuille blanche. Les mots avaient disparu et une petite flaque écarlate s'étalait sur le papier. Je la touchai et sentis le

picotement de la magie. Mon sang. Je saignais du nez.

Tirant un mouchoir de ma poche, où j'en gardais toujours un, je le pressai contre mon nez et me penchai en arrière. Je brûlerais plus tard. La montre à mon poignet marquait 12 h 17. Quelque part, dans ces quelques instants, j'avais perdu presque une heure et demie.

Les quatre mots de pouvoir. « Obéis », « Tue », « Protège »,

« Meurs ». Des mots tellement primaux, tellement dangereux, tellement puissants qu'ils commandaient la magie primordiale elle-même. Personne ne savait combien il y en avait, d'où ils venaient ni pourquoi ils avaient une telle emprise sur la magie. Même ceux qui n'avaient jamais fait usage de magie reconnaissaient leur signification et étaient assujettis à leur pouvoir, comme si ces mots faisaient partie de quelque mémoire raciale que nous portions tous.

Il ne suffisait pas de les connaître, il fallait se les approprier.

Pour l'acquisition de mots de pouvoir, il n'y avait pas de seconde chance. Soit on les conquérait, soit on mourait en essayant, ce qui expliquait pourquoi peu d'adeptes de la magie les maniaient. Une fois acquis, ils nous appartenaient à jamais. Ils devaient être utilisés avec une grande précision et requéraient tellement de pouvoir que le jeteur de sort en sortait presque épuisé. Greg et mon père m'avaient tous deux prévenue qu'on pouvait éventuellement leur résister mais, jusqu'à présent, je n'avais jamais eu à les utiliser contre un adversaire qui en était capable. Ils étaient le dernier recours, quand tout le reste avait échoué.

Désormais, j'avais six mots. Les quatre que m'avait donnés Greg et deux autres, « Miens » et « Libère ». Mon père me les avait appris il y a longtemps. J'avais douze ans et j'étais presque morte en me les appropriant. Cette fois ç'avait été trop facile.

Peut-être le pouvoir du sang augmente-t-il avec l'âge ?

J'aurais aimé que Greg soit vivant pour le lui demander.

Je regardai le sol. Les lignes orange des protections de Greg s'étaient tellement amenuisées que je pouvais à peine les voir. Elles avaient absorbé tout ce qu'elles avaient pu.

Les mots rugissaient dans ma tête, tournant et se retournant, essayant de trouver leur place. Le dernier cadeau de Greg. Plus précieux que tout ce qu'il aurait pu m'offrir.

Graduellement, je me rendis compte que quelqu'un me regardait. Je levai les yeux et vis un mince homme noir sur le seuil.

Il m'avait souri quand j'étais passée devant son bureau quelques heures auparavant.

— Ça va ? me demanda-t-il.

— J'ai trébuché sur une protection résiduelle, grommelai-je, le chiffon toujours pressé contre mon nez. Ça arrive. Je vais bien.

Il me dévisagea.

— Vous êtes sûre ?

— Ouais.

OK, je suis une canne incompetente, maintenant tire-toi.

— Je vous ai apporté le dossier de Greg.

Il ne fit pas un geste pour entrer dans le bureau.

Malin. Si j'avais trébuché sur un piège dressé par Greg, il pouvait en souffrir aussi.

— Désolé du retard. Un de nos Chevaliers l'avait.

Je m'approchai et lui pris le dossier des mains.

— Merci.

— Pas de problème.

Il me regarda fixement un instant puis s'en alla.

Je fouillai dans le bureau de Greg à la recherche d'un miroir.

Tout mage qui se respecte en a un à portée de main. Il y a trop de sorts qui le réclament. Celui de Greg était un rectangle encadré de bois. J'y vis mon image et faillis le laisser tomber. Mes cheveux flamboyaient. Ils irradiaient d'une faible lumière bordeaux, qui changea quand j'y passai ma main, comme si chaque cheveu était recouvert de peinture fluorescente. Je secouai la tête, mais la radiance ne diminua pas. Grogner n'aidait pas non plus et je n'avais aucune autre idée pour m'en débarrasser.

Je me cachai dans le coin le plus éloigné de la pièce, invisible

depuis la porte, et j'ouvris le dossier. Si on n'arrive pas à s'en débarrasser, autant attendre que ça passe.

La dernière fois que j'avais assimilé des mots de pouvoir, j'en étais sortie épuisée. Cette fois je me sentais exaltée, dopée à la magie. L'énergie me remplissait, je devais me battre pour la contenir. J'avais envie de sauter, de courir, de faire quelque chose, n'importe quoi. Au contraire, je devais me cacher dans un coin et me concentrer sur mon boulot.

Le dossier contenait un rapport d'autopsie, un résumé du rapport de police, quelques notes rapides et plusieurs photos de la scène du crime. Un plan large montrait deux corps étalés sur l'asphalte, un cadavre nu, pâle et austère l'autre, un putain de bordel de tissus déchiquetés. Je trouvai le gros plan du corps laminé en premier. Le cadavre était allongé, bras et jambes écartés sur un tissu trempé de sang. Quelque chose l'avait éventré et avait sectionné son sternum avec une force incroyable. La cavité de la poitrine était exposée, ainsi que la masse humide et brillante du cœur écrasé, foncée sur les restes spongieux des poumons et le blanc jaunâtre des côtes cassées. Le bras gauche arraché de son articulation, pendait par un fin filament sanglant.

La photo suivante montrait un gros plan de la tête. Les yeux tristes que je connaissais si bien regardaient l'appareil, directement vers moi. Oh ! Mon Dieu ! Je lus la légende. Ce morceau déchiqueté de viande humaine était tout ce qui restait de Greg.

Une boule gonfla dans ma gorge. Je me battis contre elle pendant quelques terribles secondes et l'avalai. Ce n'était pas Greg .Ce n'était que son Cadavre.

La photo suivante était un gros plan de l'autre corps. Celui-ci semblait intact, à l'exception de la tête, qui manquait. Une écharde brisée de colonne vertébrale passait du moignon de cou, encadrée de lambeaux de tissus déchirés. Il n'y avait presque pas de sang. Il aurait dû en avoir des litres et des litres. L'angle du corps permettait de voir que la carotide et la jugulaire étaient toutes deux sectionnées proprement. Où était passé le sang ?

Je trouvai quatre autres photos du cadavre et les arrangeai côte à côte sur le sol. La peau lisse comme du marbre était tendue sur sa

charpente comme si le corps n'avait pas eu une once de graisse, uniquement du muscle sec. Aucun poil ne perçait l'épiderme. Le scrotum avait l'air ratatiné et étrangement petit. J'avais besoin d'un gros plan de la main, mais il n'y en avait pas. Quelqu'un avait merdé. Ça n'avait aucune importance puisque tous les autres signes distinctifs étaient là. Même sans les ongles, la conclusion était évidente. Je regardais un vampire mort.

Les vampires sont morts par définition mais celui-ci avait quitté son existence de non-mort. Même Ghastek avec tous ses pouvoirs nécromanciens, ne pouvait pas réparer un vampire sans tête. La question à soixante-quatre mille dollars était : à qui appartenait-il ?

La plupart des nécromants marquaient leurs vampires. Si celui-ci était marqué, on ne le voyait sur aucune des photos prises par ce débile de photographe.

Qu'est-ce qui pouvait liquider un vampire et un Chevalier Divin ? Le vampire, super rapide et capable d'éliminer une unité spéciale d'intervention à lui tout seul, était déjà une proie difficile.

Le vampire plus Greg, c'était de l'ordre de l'impossible. Et pourtant ils étaient là, morts tous les deux.

Je me penchai en arrière pour réfléchir. Le tueur devait disposer d'immenses pouvoirs. Il devait être plus rapide qu'un vampire, suffisamment fort pour arracher une tête, et capable de se protéger de la magie de Greg comme de sa masse d'armes. À

première vue, la liste des meurtriers possibles était assez courte.

D'abord, le Peuple pouvait avoir souhaité tuer Greg et avoir utilisé un de ses vamps comme appât. Un vampire âgé entre les mains d'un Maître des Morts doué et expérimenté pouvait se révéler une arme à nulle autre pareille. S'il y en avait eu plus d'un, ils auraient pu éliminer Greg et leur propre suceur de sang. C'était très cher et improbable, puisque Greg était particulièrement efficace contre les vampires, mais ce n'était pas impossible.

Deuxièmement, l'état du corps ravagé de Greg faisait penser aux Changeformes. Ce genre de dommages pouvait être causé par des griffes et des dents, et par plus d'un jeu de chaque. Peut-être un Wolf un Changeforme fou ? Le corps de ceux qui souffrent du Virus Lycos, V-Lyc en abrégé, ne rêvait que de massacres tandis que leur

esprit tentait de refréner la soif du sang. Si l'esprit parvenait à contrôler le corps, le Changeforme devenait un Homme Libre du Code et vivait au sein d'une meute disciplinée et bien structurée. Si le corps conquérait l'esprit, le Changeforme devenait un Wolf un meurtrier cannibale rendu fou par ses hormones, chassant tout et chassé par tous.

La théorie du Wolf était encore moins probable que celle du Peuple. Premièrement, le vampire décapité était intact à part la décapitation, alors que les Wolfs arrachaient tout avec une frénésie maniaque. Deuxièmement, Greg en aurait tué plus d'un, pourtant il n'y avait pas d'autre cadavre. Troisièmement, si le meurtrier était un Wolf ou plus probablement, plusieurs d'entre eux, ils auraient laissé une tonne d'indices sur la scène du crime, de la salive aux poils en passant par le sang. Le bureau de

l'Examineur Médical gardait les profils génétiques de quasiment tous les types de Changeformes connus.

D'après ce que j'avais vu, rien n'indiquait que l'ADN d'un Métamorphe ait été découvert.

Me frotter le visage ne m'apporta aucune idée géniale.

Il était plus que probable qu'aucun des suspects n'ait commis ces meurtres.

Le rapport d'autopsie confirma que le cadavre décapité était un *Homo sapiens immortalus*, un vampire. Nom ironique dans la mesure où l'esprit d'un humain mourait lorsque le vampirisme prenait le pouvoir. Les vampires ne connaissaient ni la peur ni la pitié, ils ne pouvaient pas être dressés, ils n'avaient pas d'ego. Sur l'échelle de l'évolution, ils étaient proches des insectes, disposant d'un système nerveux mais incapables de former des pensées. Ils étaient gouvernés par une soif insatiable de sang et, dans leur besoin de la calmer, ils massacraient tout sur leur passage.

Je fronçai les sourcils. Le dossier ne contenait pas de scan-m.

Toutes les scènes de crime concernant une mort ou une attaque étaient scannées pour la magie, c'était la routine. Techniquement, la police et l'UMDP pouvaient demander accès à ce dossier et l'obtenir par ordre de la cour. Le fait qu'il manquait un scan-m devait signifier que celui-ci montrait quelque chose que l'Ordre ne

souhaitait pas révéler au public. À moins que le même crétin qui avait pris les photos ait trouvé le moyen de faire tomber le scan dans la poubelle.

La seule page restante dans le dossier dressait une liste de noms féminins : Sandra Molot, Angelina Gomez, Jennifer Ying, Alisa Konova. Aucun ne m'était familier, il n'y avait pas d'explication à cette liste.

Une nouvelle vérification de mes cheveux m'informa qu'ils ne scintillaient plus. Je me ruai sur le bureau pour composer le numéro indiqué dans le rapport de police.

Une voix bourrue répondit au téléphone. Je me présentai et demandai à parler au détective responsable.

— Je m’occupe du meurtre du Chevalier Divin.

— On vous a déjà parlé, dit l’homme au bout du fil.

Lisez le putain de rapport.

— Vous ne m’avez pas parlé à moi, monsieur. J’apprécierai beaucoup que vous trouviez un peu de temps pour moi.

Le téléphone claqua et je n’entendis plus que la tonalité. Au temps pour la coopération inter-agences.

La montre à mon poignet annonçait 12 h 58. J’aurais le temps d’aller à la morgue. La période obligatoire d’un mois d’attente pour un vampire mort était loin d’être passée et l’autocollant « AM » me permettrait de jeter un coup d’œil au corps du suceur de sang.

Je fermai le dossier, le rangeai dans l’armoire métallique la plus proche et m’échappai.

La morgue municipale était en centre-ville. En face, au-delà du Square sans nom, se dressait le dôme doré du Capitole. La vieille morgue avait été détruite deux fois, la première par un Maître des Morts fou et la deuxième par un Golem. Le même Golem qui, parce qu’il n’avait pas réussi à pénétrer les protections magiques du Capitole, avait réduit cinq pâtés de maisons en ruine, créant ainsi le Square sans nom.

Même de nos jours, six ans après, le conseil municipal refuser de renommer l’espace vide qui entourait le Capitole estimant que, tant qu’il ne portait pas de nom, personne ne pourrait y invoquer quoi que ce soit.

La nouvelle morgue avait été construite selon le principe « la troisième est la bonne. » Cette installation dernier cri ressemblait à l’enfant bâtard d’une prison et d’une forteresse, avec un peu de château médiéval pour faire bonne mesure. Les locaux avaient l’habitude de plaisanter : si le Capitole

devait encore être attaqué, la législature d'état n'aurait qu'à se réfugier dans la morgue. En la regardant, je n'étais pas loin de penser la même chose. Bâtiment sévère et menaçant, la morgue se dressait entre différents sièges de sociétés comme la faucheuse dans un salon de thé. Les membres du quartier financier devaient être fort ennuyés de sa présence, mais ne pouvait rien y faire. La morgue avait plus de clients qu'eux. Encore un signe des temps.

Je montai le large escalier entre les colonnes de granit et passai les portes à tambour pour entrer dans le grand hall.

Les hautes fenêtres laissaient entrer beaucoup de lumière mais ne parvenaient pas à en bannir complètement les ténèbres. Elles se cachaient dans les coins et le long des murs, prêtes à se jeter sur les chevilles des passants non avertis. Le sol était couvert de dalles de granit poli. Deux couloirs partaient des murs opposés, tous deux inondés de la lumière bleue des lanternes fae. Les dalles s'arrêtaient là, remplacées par un linoléum jaunâtre.

L'air sentait la mort. Ce n'était pas l'odeur nauséuse de la chair en décomposition, mais une autre sorte de puanteur, faite de chlore, de formol et de produits chimiques amers, qui rappelait celle d'un hôpital sans qu'on puisse les confondre. Dans un hôpital, la vie laissait des signes évidents. Ici, seule son absence était perceptible.

Il y avait un bureau d'informations entre les deux couloirs. Je m'y présentai à un réceptionniste en blouse verte. Il vérifia ma carte et hocha la tête.

— Il est en 7C. Vous savez où ça se trouve ?

— Je suis déjà venue.

— Bien. Allez-y, je préviendrai quelqu'un pour qu'on vous ouvre.

Je pris le couloir de droite jusqu'à un escalier qui descendait au sous-sol. Je passai la section B et m'arrêtai au bout, une grille d'acier me barrait le passage.

Au bout d'environ cinq minutes, des pas pressés résonnèrent dans le couloir et une femme en blouse verte et tablier taché se pointa. Elle portait un épais classeur à trois anneaux dans une main et un porte-clés dans l'autre.

Quelques mèches fines de cheveux blonds dépassaient de son bonnet stérile. Des cercles noirs entouraient ses yeux, la peau de son visage s'affaissait un peu.

— Désolée, dis-je.

— Non, ne vous inquiétez pas, dit-elle en farfouillant dans ses clés. Ça ne me fait pas de mal de marcher un peu.

Elle déverrouilla la grille et me dépassa. Je la suivis jusqu'à une porte renforcée de métal. Elle ouvrit deux verrous, recula, aboya.

— C'est moi, Julianne, qui te commande, et tu feras ce que je t'ordonne. Ouvre-toi !

La magie changea subtilement tandis que le sort libérait la porte. Julianne l'ouvrit en grand. A l'intérieur, sur une table métallique riveter au sol, reposait un corps nu. Austère sur l'acier inoxydable, il avait une drôle de teinte pâle, rose blanchâtre comme s'il avait été trempé dans Javel. Un harnais d'acier et d'argent lui enserrait la poitrine. Une chaîne aussi épaisse que mon bras allait du harnais à un anneau sur le sol.

— Normalement, nous leur mettons juste un collier, mais avec celui-là...

Julianne le désignait.

— Ouais.

Je jetai un œil au moignon de cou.

— C'est pas qu'il se relèvera ou un truc dans le genre.

— Pas sans tête. Mais enfin, si jamais...

Elle désigna le cercle bleu du bouton d'urgence sur le mur le plus proche.

— Vous êtes armée ?

Je tirai Slayer de son fourreau. Julianne eut un mouvement de recul devant la lame scintillante.

— Wow ! D'accord, ça le fait.

Je remis le sabre dans son étui.

— Un autre corps a dû être apporté en même temps.

— Ouais. Difficile de l'oublier, celui-là.

— Aucun indice ?

— Bien essayé, ricana Julianne. C'est confidentiel.

— Je vois. Et le scan-m ?

— C'est confidentiel aussi.

Je soupirai. Greg, avec ses yeux sombres et son visage parfait, dévasté et brisé, enfermé dans un tiroir dans ce lieu solitaire et stérile. Je combattis l'envie de me recroqueviller pour bercer le vide dans ma poitrine.

Julianne me toucha l'épaule.

— Qui était-il pour vous ?

— Mon tuteur.

Apparemment, mes efforts pour avoir l'air impartiale avaient foiré.

— Vous étiez proches ?

— Non. Mais nous l'avons été.

— Que s'est-il passé ?

Je haussai les épaules.

— J’ai grandi et il a oublié de le remarquer.

— Il avait des enfants ?

— Non. Pas de femme. Pas d’enfants. Juste moi.

Julianne regarda le cadavre du vampire avec un dégoût manifeste.

— On aurait pu croire que l’Ordre ferait preuve d’assez de sensibilité pour confier l’affaire à quelqu’un qui n’y soit pas lié.

— Je me suis portée volontaire.

Elle me regarda bizarrement.

— Eh ben dites donc ! J’espère que vous savez ce que vous faites.

— Moi aussi. Il n’y a aucune chance que vous me laissiez voir le scan-m ?

Elle sera les lèvres et réfléchit.

— Vous avez entendu ça ?

Je secouai la tête.

Je crois qu’il y a quelqu’un à la grille. Je vais aller vérifier. Je laisse mon classeur ici. Bon, ce sont des rapports confidentielle. Je

ne voudrais pas que vous les regardiez ou que vous en fassiez des copies. Surtout ceux du 3 du mois.

Elle sortit de la pièce.

Je fouillai dans le classeur. Il y avait huit autopsies pour le 3.

Ce ne fut pas un problème de trouver celle de Greg.

Ils n'avaient trouvé que trois poils. Dans la colonne « Origine », quelqu'un avait écrit au crayon « In. Psb. Dér. Fél ». En clair : Inconnu, possiblement dérivé de félin. Pas un Changeforme félin. Il aurait stipulé : Homo sapiens avec un gène féliné spécifique.

Le long papier plié du scan-m suivait. Malgré les tremblements de ma main, je dépliai complètement le graphique dessiné par les aiguilles délicates du scanner magique. Les lignes légèrement colorées ondulaient, signe évident de collision de nombreuses influences magiques en un seul endroit. Ce n'était utilisable que d'après les standards les moins exigeants et aucune cour ne l'aurait accepté comme preuve légale. La petite indication dans le coin supérieur l'identifiait comme une copie. Super.

Je fronçai les sourcils, essayant d'y trouver un sens. Le corps de Greg avait continué de décharger sa magie même après sa mort et le scanner le montrait sous la forme d'une ligne grise inégale, parfois large de deux centimètres, parfois presque invisible. Les hachures profondes et violettes devaient représenter la magie du vampire. Je regardai mieux. Il y avait une troisième ligne, ou plutôt une série de lignes, faibles et oscillant rapidement à intervalles irréguliers en travers du graphique. La plus longue mesurait moins de un centimètre de long et sa couleur était indéterminable. Je levai le graphique pour que la lumière de l'ampoule du plafond l'éclaire en transparence. L'encre devenait visible. Jaune. Qu'est-ce qui pouvait bien s'enregistrer en jaune ? Je tirai sur le graphique, le déchirai le long des perforations et le glissai dans mon dossier.

Julianne revint un peu plus tard.

— Fausse alerte. Bon ben, je vais vous laisser.

Elle attrapa son classeur et sortit, me laissant avec le cadavre du vampire. J'enfilai une paire de gants chirurgicaux et approchai du corps. L'emplacement des marques dépendait de la personnalité du Maître des Morts. Phillian marquait les siens d'un grand d'œil

d'Horus imprimé au centre du front. Constance préférait l'aisselle gauche. Comme le front de celui-ci manquait opportunément, il aurait pu appartenir à Phillian. Théoriquement. Je me lançai à la recherche de marque.

Les aisselles étaient vierges, tout comme la poitrine, la colonne vertébrale, le dos, les fesses, l'intérieur des cuisses et des chevilles.

Puisqu'il ne restait que le scrotum, j'écartai les jambes du vampire.

Les testicules rétrécissaient immédiatement après la mort de l'humain et continuaient de se recroqueviller tout au long de l'existence du vampire. Il existait un domaine entier de recherche pour dater les sucs de sang en se fondant sur organes reproducteurs. Je me foutais de connaître l'âge de celui-ci mais, selon les signes, il devait approcher de la cinquantaine ; Et il était vierge. Pas de marque. Il y avait une cicatrice en revanche, divisant le scrotum en deux, à la base du côté gauche. On aurait dit une couture.

Un bref coup d'œil autour de moi me révéla que je ne trouverais pas de scalpel dans la pièce. Je tirai Slayer de mon fourreau. Il fumait, sentant le non-mort. De fines vrilles de brume pâle se recourbaient le long de la lame.

— Ne commence pas à couler.

Je chuchotais. Je pressai la pointe du sabre contre la cicatrice.

Les tissus non-morts frémirent quand la lame s'enfonça dans la chair. Je lui permis de l'entailler sur cinq millimètres avant de retirer le sabre, laissant une incision bien propre. Je tirai doucement sur le lambeau qui se détacha de l'aîne, révélant une cicatrice de brûlure lisse de deux centimètres et demi de largeur sur cinq millimètres longueur. Au centre de la cicatrice, il y avait une trace bien nette de marquage, une flèche prolongée d'un cercle à la place de la pointe. La marque de Ghastek. Pourquoi n'étais-je pas surprise ?

— Vous devez savoir qu'il est interdit de mutiler un cadavre, m'interrompit une voix masculine.

Je me retournai, lame à la main. Un homme de grande taille se tenait appuyé à la porte. Il portait une blouse laissant supposer que sa présence en ces lieux se justifiait beaucoup mieux que la mienne.

— Hé ! Faites attention !

— Désolée. (Je baissai le sabre) Je n’aime pas être surprise.

— Moi non plus. Sauf par de séduisantes jeunes femmes.

Il devait avoir dans les trente-cinq ans. Les rayures sur son épaule étaient d’un orange vif. Troisième niveau d’autorisation. Le badge accroché à son costume le confirmait : j’avais affaire à un putain de chef de département qui pouvait me rendre *persona non grata* à la morgue en moins de temps qu’il en fallait pour le dire.

Il attendit que j’aie fini de détailler son badge et me tendit la main.

— Je m’appelle Crest.

Je retirai mon gant gauche sans reposer Slayer et lui serrai la main.

— Kate. Y a-t-il un prénom pour accompagner Crest ?

— Maximilien, mais je n’aime pas.

Un rigolo. Peut-être que je pourrai m’en tirer avec un œil au beurre noir pour avoir coupé un cadavre en rondelles.

— C’est un vampire. Je cherchais la marque.

— Vous l’avez trouvée ?

— Oui.

Il approcha pour examiner mon travail. Je m’arrangeai pour rester en face de lui. Le docteur Crest était plutôt séduisant en fait.

Cheveux auburn, grand et, d’après les avant-bras assez musclé. Un visage agréable, ouvert et honnête avec des traits bien dessinés, de jolis yeux, brun miel et chaleureux, la bouche carrément sensuelle.

Un type attirante pas exactement beau, en tout cas dans le sens classique du terme mais... Il leva les yeux du cadavre, sourit... là, il était beau.

Je lui rendis son sourire, essayant d'irradier l'intégrité, à la décence. *C'est ça, je serai vraiment gentille avec vous, monsieur, mais, s'il vous plaît, ne me chassez pas de la morgue.*

— Intéressant, dit-il. Je n'en avais jamais vu cachée de cette manière.

— Moi non plus.

— Vous croisez beaucoup de vampires dans votre boulot ?

— Malheureusement.

Il me dévisagea puis baissa le regard sur la dépouille.

— Docteur Crest ?

Il cligne des yeux.

— oui ?

— Est-ce que je dois prévenir Julianne à propos de la marque ?

C'était le moins que je puisse faire.

— Non. Je peux m'en occuper si vous êtes pressée.

Une petite sonnette d'alarme se déclencha dans ma tête. Le bon docteur était peut-être un peu trop accommodant. Je devrais faire en sorte que Julianne reçoive bien mon message.

Crest fronçait les sourcils en regardant le cadavre.

— Un endroit bien vicieux pour marquer.

Ghastek était un type vicieux.

— En effet.

Il y eut un autre silence.

— Laissez-moi vous raccompagner, proposa-t-il.

Comme c'était charmant. Il voulait s'assurer que je ne continuerais pas ma campagne de mutilation de cadavres.

Je le gratifiai de mon sourire le plus charmeur.

— Bien sûr.

Il n'eut pas l'air charmé. Merde, c'était la deuxième fois ce jour-là que mon sourire avait des ratés.

Nous partîmes, marchant côte à côte. J'attendis pendant qu'il refermait la grille derrière nous.

— Et donc, qu'est-ce que vous faites ici au juste, docteur Crest ?

Il grimaça.

— Je suppose qu'on peut qualifier ça de « bénévolat ».

J'émis le son approprié.

— Bénévolat ?

— Je m'occupe de chirurgie réparatrice. (Il me regarda comme s'il avait peur que je lui demande de me refaire le nez.) Je rends les cadavres présentables. Tout le monde ne peut pas se le permettre alors, deux fois par semaine, je le fais gratuitement.

Je hochai la tête.

— Surtout des enfants, continua-t-il. Déchiquetés.

— Pas jolis à voir. Tout ce gâchis...

Nous avons atteint le niveau supérieur. Il patienta pendant que je parlais avec le réceptionniste et notais le numéro de téléphone de Julianne, puis il me reconduisit à la porte.

— On pourrait se revoir un de ces jours ? demanda-t-il.

— Pas sur une table d'opération, j'espère.

Je quittai le bâtiment. En m'éloignant pour rejoindre Karmelion je sentais le regard du docteur Crest dans mon dos.

Un homme était appuyé contre ma camionnette. Il portait une chemise gris foncé, un jean noir dans des bottes souples et un manteau également noir qui se prenait pour une cape. Le soleil s'était extirpé des nuages et inondait les rues, mais lui y semblait imperméable, comme un rectangle de ténèbres découpé dans un suaire de lumière.

Le flux humain qui envahissait les trottoirs l'évitait.

Les passants ne le regardaient pas. En fait, ils se concentraient tellement pour ignorer sa présence qu'on aurait pu laisser tomber un billet de un dollar sur le sol sans qu'ils le remarquent.

Ses yeux suivaient tous mes mouvements. Je m'arrêtai à distance et le toisai.

Il glissa la main dans la poche intérieure de son manteau et en retira ce qui ressemblait à un long ruban jaune qu'il me lança. Je l'attrapai au vol. Le corps froid s'enroula autour de mon poignet, la tête de la serpentine se dressa pour me mordre au visage. J'agrippai son cou entre les doigts de ma main gauche et la bloquai à quelques centimètres de ma joue. La langue bifide dansait entre ses lèvres écailleuses. Des membranes rouge sang teintées de violet vif flamboyaient de chaque côté de son crâne, s'ouvrant comme les ailes d'un énorme papillon. Le bébé serpent frémit, tentant de s'envoler, mais je le tenais fermement.

— Je suis désolée, Jim.

Il écarta les bras, laissant un mètre entre ses mains. Le manteau s'écarta suffisamment pour révéler les muscles de sa poitrine roulant sous le tissu de sa chemise.

— Le nid était grand comme ça, Kate.

Sa voix avait le ton mélodieux et doux d'un homme bien moins dangereux, bien plus beau. Elle ne s'accordait pas du tout à sa

gueule de bouledogue.

— Tu m'en dois un, tu m'as laissé tomber. J'ai dû tout faire tout seul.

Le serpent se tortit vainement pour planter ses crocs dans mon bras. Les longues dents triangulaires ne contenaient pas de venin, mais la morsure faisait un mal de chien.

— Greg est mort, dis-je.

Il encaissa le coup avant de demander :

— Quand ?

— Il y a deux jours. Il a été assassiné.

— Tu es dessus ?

— Ouais.

Nous gardâmes un silence douloureux. Il s'écarta de la camionnette avec la grâce animale, presque fluide d'un Maître Changeforme.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais où me trouver.

Je hochai la tête et le regardai s'éloigner vers l'escalier de la morgue.

— Jim ?

Il fronça les sourcils.

— Ouais ?

— Qu'est-ce que tu vas foutre à la morgue ?

— C’est les affaires de la Meute, dit-il en s’éloignant.

Décidément, tout le monde avait à faire à la morgue ! Même Jim. Depuis cet hiver, quand il m’avait tirée d’un puits plein d’hydres et de neige fondue, j’avais une dette.

Il était ce que j’avais de plus proche d’un partenaire. De temps en temps, nous nous partagions des contrats pour la Guilde. Cette fois, je l’avais laissé tomber. Je lui devais un service. Mais, d’abord, je devais trouver qui avait tué Greg. Pour ça, il fallait que je découvre ce que le vampire de Ghastek faisait sur la scène du crime.

J’allégeai la pression sur le cou du serpent et le lançai doucement dans les airs. La serpentine plongea et prit son envol.

S’élevant au-dessus des toits dans le soleil, elle disparut de ma vue.

« Dans le doute, quand tu as besoin d’informations, cherche un

indic et presse-le comme un citron. » C’était une des rares techniques d’investigation que je maîtrisais, « emmerde tout le monde jusqu’à ce que le coupable tente de t’assassiner ». *Pousse-toi de là, Sherlock.*

J’étais dans le doute et j’avais besoin d’informations sur le vampire mort de Ghastek. Or je connaissais celui à emmerder. Il avait les cheveux en pointes, portait du cuir et se faisait appeler Bono comme un chanteur oublié depuis longtemps. Il était aussi l’un des Compagnons de Ghastek.

Quand on possédait un talent pour la nécromancie ou la nécro-navigation le soin et le pilotage des morts, on pouvait devenir Apprenti. Avec le temps et le savoir, on pouvait devenir Compagnon. Devenir Maître exigeait un véritable pouvoir et de l’ambition. La plupart des gens du Peuple ne dépassaient pas le compagnonnage. Bono en était à sa deuxième année. Sa connaissance des morts était encyclopédique. La dernière fois que nous nous étions rencontrés, il m’avait donné une coupure de presse pour mon Almanach – un truc sur une créature slavonne mangeuse de cadavres, nommée Upir. Mais j’avais le sentiment que son expertise m’arrêtait à la

théorie. J'aurais parié qu'il n'accéderait pas à la Maîtrise des Morts dans un futur proche.

Bono était facile à trouver. Il fréquentait *l'Adriano's*, un bar tranquille, contrairement aux nouveaux établissements de l'underground d'Atlanta, dont l'enseigne comportait généralement le mot « douleur ». Dans un coin calme d'Euclid Avenue dans Little Five Points, l' *Adriano's* attirait essentiellement la classe moyenne.

Les femmes aimaient la compagnie de Bono. Il les aimait aussi, mais je ne l'avais jamais vu deux fois avec la même. De temps en temps, quelqu'un essayait de lui casser la gueule et laissait un peu de sang sur le sol ou les meubles. Quiconque avait consacré ses années de formation à s'occuper d'une écurie de vampires possédait quelque truc pour se défendre.

J'aurais pu aller directement à la source et demander à Ghastek des nouvelles de son vampire. Mais un face-à-face avec Ghastek signifiait se rendre au Casino, le siège du Peuple. Et mettre les pieds au Casino signifiait rencontrer Nataraja, grand Manitou du Peuple

à Atlanta et superviseur de Ghastek. Nataraja était de la pire espèce de ver, mais il avait une sensibilité inhabituelle à la magie.

Il ne savait pas ce qu'il ressentait quand j'étais dans les parages, mais il aurait bien aimé le savoir. Chaque fois qu'on se croisait, notre conversation dégénérait dès qu'il essayait de me pousser à une démonstration de pouvoir.

Ce que je ne pouvais pas me permettre, et encore moins maintenant avec les quatre mots carillonnant dans ma tête. A un moment ou à un autre, il me faudrait aller au Casino mais, pour l'instant, emmerder le Compagnon de Ghastek devrait me suffire.

Arrivai à l' *Adriano's* vers 23 heures. Bono se montrant rarement avant la nuit, j'en avais profité pour prendre la ligne fae jusqu'à la maison et ramener Betsi, ma vieille Subaru cabossée. J'étais manifestement coincée en ville un moment. La magie allait fluctuer, comme toujours, et j'aurais besoin d'une voiture qui fonctionnait pendant les périodes tech.

Faire remorquer Betsi jusque chez Greg me coûta cinquante dollars. Je n'avais décidément pas choisi la bonne carrière.

J'entrai à l' *Adriano's*. Le bar courait le long de la pièce, gardé par une rangée de tabourets hauts. Un couple de clients contemplait ses boissons, au fond. Une blonde en peintures de guerre sirotant un liquide fruité dans un verre à margarita. Je pouvais voir la deuxième salle par la porte cintrée, toute en boxes privatifs qu'Adriano avait dû récupérer dans un vieux fast-food.

Sergio, le barman brun et dégingandé, me fit un signe de reconnaissance. Sec et flegmatique, avec un visage fin et intelligent, il ressemblait plus à un intellectuel de campus qu'à un barman. Il connaissait la bonne taille de tranche de citron pour une Corona : un homme précieux.

Je lui tendis deux billets de vingt. Sergio leva un sourcil.

— C'est pour quoi ?

— En cas de casse. Je vais avoir une conversation avec Bono. Il est là ?

Sergio désigna l'autre salle du menton et haussa les épaules, empochant les billets.

— Tiens-toi loin des fenêtres. C'est trop cher pour toi.

L'arrière-salle était faiblement éclairée par des lanternes fae.

Bono avait une préférence pour un box d'angle, le plus éloigné de la porte. Je restai un instant debout, prenant la mesure de la salle, et aperçus les pointes de ses cheveux noirs. Je marchai vers lui, prête à en découdre.

Bono avait de la compagnie, à en juger par son sourire mystique « eh ! Bébé, j'étudie la magie », sa compagnie était féminine. Aucune importance.

Il fit une pause dans son jeu de séduction pour observer la salle et me remarqua. Quelque chose dut lui déplaire, car son sourire s'effaça. Il se redressa.

J'attrapai Slayer et, d'un mouvement tout en fluidité, le tirai du fourreau. La main de Bono glissa sous la table pour saisir son flingue. Il portait toujours un Colt 9 mm.

Je m'arrêtai devant son box. Une rousse, mince, dans une courte robe-bustier, était assise en face de lui. Je posai mon sabre sur la table. Bono « puait » le vampire, le sabre était légèrement fluorescent, un croissant de lumière de lune contre le bois foncé. La rousse écarquilla les yeux.

Le visage de Bono se détendit un peu mais ses yeux ne me quittaient pas.

— Salut Bono. Content de te voir. T'as baisé des cadavres ces derniers temps ?

Le dernier espoir d'une soirée tranquille quitta son visage

— Aucun qui t'intéresse.

La rousse sortit du box et s'enfuit, s'efforçant de conserver un semblant de dignité. Bono jeta un regard déçu à son derrière et me foudroya.

— Tu lui as fait peur. C'est pas gentil, ça, Kate.

Je haussai un sourcil et me glissai sur la banquette libérée par la rousse.

— As-tu lu l'article que je t'ai donné ? me demanda-t-il.

— Non.

— Tu devrais le lire, Kate. Tu devrais te renseigner sur les Upiri.

Je fis glisser mon doigt le long de la lame du sabre. Ça picotait

un peu quand la décharge de magie rencontrait ma peau.

— Je veux que tu me parles de la mort du Divin. Je veux savoir pourquoi l'un des suceurs de sang de Ghastek était sur la scène du crime. Je veux savoir qui le pilotait et ce qu'il a vu. Je veux savoir ce qui lui a arraché la tête. Et tout ce que tu pourras ajouter sur le sujet.

Bono me montra les dents.

— Tu es un peu sur les nerfs aujourd’hui, on dirait.

Ma main se referma sur la poignée du sabre.

— Tu n’as pas idée.

Il se pencha en arrière.

— Vas-y, dit-il. Essaie un coup. Je t’enculerai avec ce sabre.

Je souris de toutes mes dents.

— Tu ne peux pas m’avoir, Bono. Vas-y, essaie seulement. Tu télégraphies tes coups et ton flingue ne vaut pas un pet en période magique. Alors viens ! Montre-moi ce que tu as dans le pantalon.

(Dans ses yeux, mon sourire s’était transformé en grimace de fureurs.) J’ai vraiment besoin de frapper quelqu’un. Ça me ferait du bien. (Je riais presque, j’avais du mal à me contenir.) Donne-moi juste une raison. Vas-y, Bono, donne-moi juste une putain de raison !

La magie se concentrait autour de moi, attirée par les émanations de mon sang. Si elle avait eu une couleur, j’aurais été au centre d’un tourbillon de rouges. Slayer flamboyait de vif-argent, se nourrissant de ma colère.

Il avait envie de trancher dans la chair tiède et j’étais presque prête à le laisser faire.

Ressentant le flux de magie, Bono cligna des yeux. Il prit une profonde inspiration sifflante.

— Tu es folle.

— Complètement.

Son visage se détendit. Je sus que nous nous étions éloignés du bord de la falaise. L’affrontement n’aurait pas lieu.

Il se pencha vers moi.

— Et si je te disais que nous n'avons rien à voir avec le meurtre du Divin ? Et que, même si c'était le cas, nous n'aurions pas à en parler avec toi ?

Le fameux « nous ». Je fulminai un peu et dis :

— Dans ce cas, je me lèverais, j'irais au bar, je passerais deux coups de téléphone. D'abord, j'appellerais le Chevalier Protecteur, mon commanditaire, et je lui dirais qu'un vampire de Ghastek est impliqué dans le meurtre de son Divin, qu'on a tout fait pour cacher la marque de ce vampire – ce qui est illégal – et que le Compagnon Ghastek a refusé de me parler et m'a menacée. Puis j'appellerai Ghastek et je l'informerai que son monde commence à s'effondrer. Et je lui expliquerai que tu en es la cause.

Il me regarda fixement.

— Je croyais que nous étions en bons termes. On se salue, on ne se dérange pas. J'ai partagé les résultats de mes recherches avec toi.

(Je haussai les épaules.) Tu ne me jouerais pas un tour pareil, dit-il avec beaucoup d'assurance. Tu sais ce que Ghastek me ferait. Tu es quelqu'un de gentil.

— Qu'est-ce qui te laisse à penser que je suis quelqu'un de gentil ?

Il n'avait pas de réponse.

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi pas ? Donne-moi ce que je demande, et je m'en vais. Sinon, d'une manière ou d'une autre, je te fais très mal.

Bono était dans les cordes. Seule échappatoire : quitter le ring.

— On les appelle les Ombres, se lança-t-il, son beau visage marqué par la résignation. Les vampires aux marques cachées.

Ghastek n'est pas le seul à en user, mais il utilise beaucoup les siens, si tu vois ce que je veux dire.

— Qu'est-ce que celui-là faisait en particulier ?

— Il filait le Divin. Je ne sais pas pourquoi.

— Qui le pilotait ?

Bono hésita.

— Merkowitz.

— Qu'a-t-il vu ?

Bono écarta les mains.

— Tes suppositions valent les miennes. Tu sais ce qui arrive à un navigateur quand son véhicule meurt ?

J'en avais une idée générale, mais un peu plus d'infos ne serait pas superflu.

— Éclaire-moi.

— A moins que tu te protèges, tu encaisses de plein fouet le choc de la mort. Ton cerveau croit que c'est ta propre tête qui a été arrachée. Si tu ajoutes l'explosion de merde que le Divin a balancée tout autour de lui et la masse de magie que l'attaquant a utilisée, tu as Merkowitz. Je n'ai jamais aimé ce trouduc. Je dois admettre qu'il fait un très beau légume.

Mon cœur se serra.

— Coma ?

— A peu près aussi vif qu'un mur de briques.

— Et il en a pour combien de temps ?

— On travaille sur son cas, mais personne ne sait quand il en sortira. C'est un sacré boulot de convaincre un type qu'il n'est pas mort quand son propre esprit en a décidé autrement.

— Le Peuple a-t-il la moindre idée de qui aurait assez de jus pour faire de la charpie d'un Divin et d'un vampire ? (Bono regarda au-delà de moi, le mur.) J'ai besoin d'un nom.

— Corwin. Je ne t'ai rien dit.

Il se leva, tout en souplesse, et partit.

Après deux minutes, je me rendis au bar où je bus une Corona glacée avec un quartier de citron vert. J'avais effrayé Bono. Une infime partie de moi culpabilisait, le reste me rappelait qu'il pilotait des vampires pour gagner sa vie et frappait ses adversaires quand ils étaient à terre.

Le visage de Greg me revint en mémoire. Je pris une longue gorgée de Corona. Je me sentais lasse, épuisée. Qu'elle journée !

J'avais espéré plus que ce que Bono m'avait donné. Pourtant j'avais un nom, et la base de données de Greg dans laquelle je pouvais le rechercher.

Ce n'était pas un gâchis total.

La cage d'escalier de l'immeuble de Greg était plongée dans l'obscurité. Il n'y avait pas une lampe pour éclairer les marches de béton. En arrivant au premier palier, je constatai que les ampoules électriques avaient explosé.

Ça arrivait de temps en temps, pendant les grandes fluctuations quand et où la magie frappait dur. Les lampes fae faisaient généralement bien leur boulot – elles fonctionnaient en convertissant la magie environnementale en une lueur faible et bleuâtre – mais ce soir-là elles aussi étaient sombres. La fluctuation avait dû être puissante, les convertisseurs avaient surchauffé et brûlé.

C'était étrange de revenir chez Greg. Je n'étais pas vraiment mal à l'aise, mais pas très alerte non plus. Je n'avais pas le choix.

J'allais devoir passer du temps dans cette ville pourrie et il me fallait une base. L'appartement de Greg était parfait : ses gardes étaient liées à moi et Greg avait une bonne réserve d'herbes de base, des livres de référence et d'autres choses fort utiles. Son arsenal était décent, mais il aimait les armes contondantes alors que je préférais les épées. Les masses d'armes et les marteaux nécessitaient trop de puissance. J'étais robuste pour une femme, mais je ne me faisais pas d'illusions. Dans un concours de force, un homme de ma taille avec mon d'entraînement me clouerait au sol. Heureusement, très peu d'hommes avaient mon entraînement.

Je grimpai l'escalier plongé dans l'obscurité en fantasmant sur la nourriture et sur une douche. Les gardes de l'appartement réagirent à ma main et ouvrirent la porte dans une pulsation bleue.

J'entrai, envoyai balader mes chaussures et allai dans la cuisine.

Une épée magique avait ses bons côtés, par exemple ses sécrétions liquéfiaient la chair des non-morts. En contrepartie, il fallait la nourrir au moins une fois par mois, sinon elle devenait fragile et cassait.

Je retirai un aquarium d'un mètre vingt de l'étagère du bas et y trouvai le sac de Bouffe que j'avais laissé dans l'appartement de Greg pour les urgences. Gris brun, la Bouffe ressemblait à de la farine de blé brute. Une bonne partie était d'ailleurs constituée de farine, de copeaux de cuivre, fer et acier, et de coquillages broyés avec de la poudre d'os et de la craie.

Je remplis l'aquarium d'eau, y ajoutai une tasse de Bouffe et mélangeai la mixture avec une longue cuiller en bois jusqu'à ce que la solution s'opacifie et que rien ne colle au fond. Je laissai tomber le

sabre dedans et me lavai les mains.

La petite lumière rubis du répondeur automatique clignotait. La magie étant à pleine puissance, elle n'aurait pas dû. La magie était fantasque : parfois les téléphones fonctionnaient, parfois pas.

Je m'installai dans un fauteuil et appuyai sur le bouton du répondeur. La voix anxieuse d'Anna emplit la pièce.

« Kate, c'est moi. » Je me redressai. Anna ne s'angoissait pas.

Peut-être était-ce la mort de Greg ? Leur divorce remontait à dix ans, mais elle ressentait toujours quelque chose pour lui.

« *Écoute attentivement tant que je me souviens.* »

L'épuisement liquéfiait sa voix, elle sortait d'une vision.

C'était tellement évident pour elle que je serais dans l'appartement de Greg qu'elle n'y faisait pas allusion. (Parfois, le fait d'être voyante avait ses avantages.) *Des bois, très verts, pleins de santé, la fin du printemps ou le début de l'été. L'air sent l'humidité. Il y a de grandes idoles de bois sous certains arbres. Elles sont anciennes. Le temps a poli les arêtes des sculptures. Elles changent de forme. L'une d'elles ressemble à un vieil homme, mais aussi à un ours avec des bois qui tient quelque chose... une soucoupe avec de l'eau, peut-être. Un autre vieillard, sur un poisson, a une roue dans la main. Un homme à trois visages, ses yeux sont couverts, il se tient dans l'ombre. Je peux à peine le voir.* »

Le premier était Veles, le deuxième Triglav, le panthéon slavons.

Il faudrait que je vérifie pour le deuxième.

« *Devant eux, un homme est entouré de ses enfants, une multitude.*

Ils ont l'air bizarres, mauvais. Ils ne sont rien, ni humains ni animaux, ni vivants ni morts. Derrière lui se tiennent les serviteurs. Ils sentent le non-mort. (Anna prit une profonde inspiration.) L'homme se masturbe. À

droite quelque chose scintille dans et hors de l'existence, chatoie, un enfant peut-être ? À gauche, tu es assise en tailleur sur l'herbe et tu manges un cadavre. »

Merveilleux.

« *Je sais que Greg est mort. Et je sais que tu recherches son meurtrier.*

Tu dois laisser tomber Kate. Tu ne vas pas en tenir compte, mais je dois te prévenir. Ça ne sent pas bon, Kate. Ça sent pas bon du tout. »

Chapitre 3

Je me réveillai huit heures plus tard, épuisée, écrasée par une migraine. J'avais voulu appeler Anna, mais mon cerveau s'était déconnecté et je m'étais retrouvée au lit pour la nuit.

Le téléphone ne fonctionnait plus. Je m'assis sur le lit et le regardai fixement. Je récapitulai. J'avais obtenu des informations sur un poil, quelques lignes qui pouvaient être le résultat d'une erreur de fonctionnement du scan-m, et le nom d'un personnage arraché à un Compagnon du Peuple qui aurait fait n'importe quoi pour se débarrasser de moi. Un poil félin sur un vampire mort plaçait le Peuple et la Meute dans une trajectoire de collision. Je m'imaginais deux colosses se poursuivant dans toute la ville, monstruosité tirées d'un film d'horreur archaïque.

Je n'étais qu'un moucheron entre les deux.

Ce serait un bain de sang auquel la ville ne survivrait probablement pas. Il me fallait donc, avant tout, empêcher que cela se produise.

Dans mon rêve éveillé, le moucheron donnait un coup de pied dans les couilles d'un des colosses et frappait l'autre d'un uppercut vicieux.

J'essayai le téléphone une nouvelle fois. Il ne fonctionnait toujours pas. Je jurai et allai m'habiller.

Une heure plus tard, je me glissai dans le bureau de Greg.

Personne ne m'en empêcha. Personne ne me menaça ni ne me demanda pourquoi cette foutue enquête n'était pas encore résolue.

Cette absence d'intérêt était décevante.

Je passai les données de Greg au crible. Les armoires métalliques ne contenaient aucun dossier au nom de « Corwin »

mais, dans la dernière, je trouvais des classeurs marqués d'un point d'interrogation, je les examinai avec l'espoir d'y trouver quelque chose. Quoi que ce soit.

Sinon, j'en serais réduite à empoigner des gens dans la rue en hurlant : « Vous connaissez Corwin ? Où est-il ? » Les fichiers contenaient les notes de Greg, écrites dans son code particulier. Je fronçai les sourcils en tentant de déchiffrer une entrée inintelligible après l'autre. « Glop. Ag. Bll.-7 »... « Bll » devait signifier « balles ».

« Ag » pourrait être « argent ». Mais que pouvait bien vouloir dire

« Glop » ? Mes espoirs s'amenuisaient à mesure que je tournais les pages, aussi, quand je tombai dessus, mon cerveau faillit ne pas faire la connexion. Sur une feuille volante se trouvait un « Corwin »

griffonné avec deux dessins.

L'un était un mauvais croquis d'un gant avec des lames pointues dépassant des articulations, l'autre un étrange gribouillis et un demi-cercle sombre. Il ne me disait rien.

Le téléphone sonna.

Je le regardai. Il sonna encore. Je me demandai si je devais répondre.

L'intercom s'éveilla et la voix de Maxine dit :

— Vous devriez, chérie. C'est pour vous.

Comment le savait-elle ? Je décrochai.

— Oui ?

— Salut mon soleil, dit la voix de Jim.

— Je suis un peu occupée, là.

Je retournai le dossier sur la tranche et examinai le gribouillis une fois de plus. Toujours rien.

— Sans déconner ? dit-il.

— Ouais. Pas de contrat pour moi pour l’instant.

— Ce n’est pas pour ça que j’appelle.

Je fronçai les sourcils et retournai le dossier.

— Je suis tout ouïe.

— Quelqu’un veut te rencontrer.

— Dis-lui de prendre un numéro, grommelai-je.

Le gribouillis ressemblait presque à quelque chose.

— Je ne plaisante pas.

— Tu ne plaisantes jamais parce que tu es trop occupé à prouver que tu es un dur à cuire. Allez... Un manteau, en cuir

noir ? En été, à Atlanta ? Je n’ai pas le temps de rencontrer qui que ce soit.

La voix de Jim se fit plus grave, il articula chaque mot très distinctement :

— Réfléchis bien. Tu veux vraiment que je dise « non » à l’homme ?

Quelque chose dans la manière dont il dit « l’homme » m’alerta.

Quel genre d’« homme » pouvait pousser Jim à utiliser cette voix ?

— Qu’ai-je fait pour attirer l’attention du Seigneur des Bêtes ?

demandai-je sèchement.

— Tu es dans le bureau du Divin, non ?

— Touché.

Le Seigneur des Bêtes était le Roi de la Meute, le chef des Changeformes, et il gouvernait ses ouailles d'une main de fer. Rares étaient ceux qui l'avaient vu et la mention de son titre était suffisante pour faire taire le Métamorphe le plus bavard. En d'autres termes, c'était exactement le genre de type que mon père et Greg m'avaient recommandé d'éviter. Je grinçai des dents, essayant de trouver un moyen d'y échapper. J'étais déjà quitte pour rendre visite au Peuple un de ces quatre. Mais, jusqu'à présent, rien ne me poussait à me risquer dans l'antre de la Meute.

— Ta sécurité est garantie. Je serai là.

— Ce n'est pas une raison, murmurai-je.

Il devait bien y avoir un moyen de refuser l'invitation.

Je regardai furieusement le gribouillis têtue...

— Écoute. (Jim essayait d'avoir l'air raisonnable) Pense à...

— Dis-lui que je le verrai ce soir dans un endroit privé. Je répondrai à ses questions s'il répond aux miennes.

— OK. 23 heures au croisement d'Unicorn et de la 13e.

Il raccrocha. Je tapotai le bureau avec mes ongles.

J'avais finalement découvert la signification du gribouillis. La silhouette d'un loup contre le demi-cercle de la lune. La marque de la Meute. Corwin appartenait à la Meute.

Il y avait encore le petit problème Maxine. Je me concentrai et murmurai si doucement que je ne m'entendis pas moi-même. Les vrais communicateurs pouvaient se concentrer suffisamment pour

émettre sans vocalisation, mais je devais encore bouger mes lèvres comme une débile.

— Maxine ?

— *Oui, ma chérie ?* Répondit la voix de Maxine dans ma tête.

— Y a-t-il eu d'autres appels pour moi ?

— *Non.*

— Merci.

— *De rien.*

Je rangeai le dossier à sa place et sortis du bureau.

Maxine était télépathe. Et très forte. À partir de cet instant, je ne penserais plus dans ce bureau.

Je sortis rapidement, courant presque dans l'escalier. Que quelqu'un puisse farfouiller dans ma tête m'était intolérable.

Je retournai à l'appartement. Je m'assis sur le sol, m'appuyai sur la porte et pris une profonde inspiration. Toute ma vie on m'avait appris à éviter les Puissants.

« N'attire pas l'attention. Ne te fais pas remarquer. Protège ton sang parce qu'il pourrait te trahir. Si tu saignes, essuie bien les traces et brûle le chiffon, brûle les bandages. Si quelqu'un parvient à obtenir ton sang, tue-le et détruis l'échantillon. » Au début, c'était une question de survie.

Plus tard, cela devint une affaire de vengeance.

Rencontrer le Seigneur des Bêtes signifiait plonger tête la première dans la politique surnaturelle d'Atlanta. C'était un poids lourd. Je pouvais choisir de ne pas le faire. Il suffisait de me tirer.

Ce serait tellement facile. Mais je fus assaillie par une image : accroupie sur un cadavre humain, je me gavais de viande molle.

L'appartement était silencieux. Il ressemblait à Greg. Il était inondé de sa force vitale, de tout ce qui le constituait. Greg était comme mon père, direct, impitoyable, il faisait ce qu'il avait à faire et ne se souciait pas de ce qu'on pensait de lui.

Je ne pouvais pas abandonner. Je trouverais celui qui l'avait tué et je le punirais, pas pour Greg pour moi. Sinon je ne serais plus capable de me regarder en face.

Quand on se retrouvait dans les cordes sans aucune échappatoire, quand les amis, les amants et la famille vous laissaient tomber, quand on était au bout du rouleau, paniqué, seul

et qu'on perdait la boule, on était prêt à tout pour se débarrasser de ses problèmes. Ainsi, désespéré et avide, on se rendait sur Unicorn Lane, à la recherche du salut que promettaient sa magie et ses secrets. On était capable de tout, de payer n'importe quel prix.

Unicorn Lane vous prenait, vous enveloppait de son pouvoir, résolvait vos problèmes et réclamait son dû. Alors, on apprenait ce que « n'importe quel prix » signifiait vraiment.

Chaque ville avait un quartier comme ça, tellement dangereux que même les criminels qui n'hésitaient pas à s'en prendre à d'autres criminels l'évitaient. Unicorn Lane était celui d'Atlanta.

Long de trente pâtés de maisons, large de huit, le quartier coupait comme une dague ce qui avait été Midtown. Des gratte-ciel à moitié effondrés se dressaient là, témoins muets de la technologie passée, les carcasses de GLG Grand, Promenade II et One Atlantic Center, rongées jusqu'à l'os par la magie. Les débris encombraient les rues et les égouts débordaient en ruisseaux puants. La magie y stagnait, persistant même pendant les vagues tech les plus puissantes. Des choses hideuses, qui repoussaient la lumière, y trouvaient refuge au milieu des carcasses de buildings éventrés. Les mages tarés, les Wolfs vicieux et pervers qui avaient peur de la mort aux mains sans pitié de la Meute, les satanistes et les nécromants sauvages se réfugiaient tous à Unicorn, car, s'ils pouvaient y entrer et y survivre, aucun

représentant de la loi ne pourrait les forcer à en sortir. Unicorn Lane protégeait les siens.

Putain d'endroit pour un rendez-vous.

Je conduisis jusqu'à la 14e, garai Karmelion dans une allée isolée et parcourus à pied les deux pâtés de maisons suivant. Devant moi, un mur de pierre s'était effondré, tentative pitoyable du conseil municipal pour fermer Unicorn Lane. Je grimpai sur les débris. Un bloc de béton me barrait le passage. Il avait l'air lisse, presque gluant, Je l'enjambai...

Là, même la lumière de la lune grognait et grondait comme un chien enragé, la magie mordait sans prévenir.

Un panneau sur une maison abandonnée m'indiqua que j'avais atteint ma destination, le croisement avec la 13e. Devant moi, un vieux complexe d'appartements contemplait la rue de ses fenêtres

vides, un fouillis emmêlé de béton et de fer forgé marquait l'emplacement d'immeubles de bureaux effondrés. Les débris bloquaient la rue, enterrant les pavés sous les décombres. La rue était ouverte sur la gauche mais drapée dans les ténèbres. Je restai immobile, attendant, écoutant.

La lumière de la lune se déversait sur les ruines. Les ténèbres épaisses se tapissaient dans les recoins et les allées engendraient des demi-ombres et estompaient les frontières entre le réel et l'illusion.

Le paysage sinistre paraissait factice, comme si les bâtiments en ruine avaient disparu, laissant derrière eux les ombres traîtresses de ce qu'ils avaient été. Plus loin dans les profondeurs d'Unicorn Lane, quelque chose hurla, donnant voix à une âme torturée. Mon cœur manqua un battement.

Quelqu'un ou quelque chose me regardait depuis les ténèbres.

Je sentais le poids de son regard, comme un fardeau tangible. Le temps s'étirait lentement, minute après minutes. Je regardai ma montre. Elle s'était arrêtée.

Quelque part dans les ténèbres, le Seigneur des Bêtes rôdait. Je ne savais pas à quoi il ressemblait. Je ne connaissais pas son espèce animale. Très peu de gens en dehors de la Meute pouvaient se vanter de l'avoir rencontré et personne n'avait envie d'en parler. La seule certitude à son endroit était sa puissance. D'après le dernier décompte, il était responsable d'une force de trois cent trente-sept Métamorphes rien qu'à Atlanta. Il ne commandait pas seulement parce qu'il était le plus intelligent ou le plus populaire, mais parce que, de tous les membres de la Meute, il était sans aucun doute possible le plus fort. Autrement dit : il n'avait pas encore rencontré celui qui lui casserait la gueule.

Chez les Changeformes, les loups étaient les plus nombreux, puis venaient les renards, les chacals, les rats, les hyènes et les petits félins : lynx et guépards.

On rencontrait aussi quelques espèces plus exotiques, comme les bisons ou les serpents-garous, mais les bisons avaient leur propre Troupeau dans le Midwest et les serpents étaient solitaires.

Toutes les formes bestiales étaient plus grandes que leurs contreparties naturelles, le Changeforme moyen sous sa forme de

loup approchait les cent dix kilos, alors qu'un loup gris naturel pesait cinquante kilos de moins. D'un point de vue biologique, la transformation d'un humain de quatre-vingt-cinq kilos en un animal de cent dix kilos n'avait aucun sens, mais bon, en matière de métamorphose, la fluctuation de la masse était la moindre des anomalies. La magie ne pouvait être mesurée ou expliquée en termes scientifiques, car elle naissait de la destruction des principes naturels qui faisaient la science des possibles.

Un nouveau hurlement me glaça le sang, toujours trop lointain pour que ce soit une menace. Le Seigneur des Bêtes, le Chef le mâle alpha, devait affermir sa position autant par la volonté que par la force physique et, puisqu'il devait répondre à tout défi, il était peu probable qu'il soit un loup. Un loup aurait peu de chance face à un félin.

Les loups chassaient en meute, épuisaient leurs victimes par la course et les saignaient, tandis que les félins étaient des machines à tuer solitaires,

conçues pour agir avec une rapidité mortelle. Non, le Seigneur des Bêtes devait être un félin, un jaguar ou un léopard.

Peut-être un tigre, même si les rares tigres-garous venaient d'Asie.

J'avais entendu une rumeur sur le Kodiak d'Atlanta : un énorme ours couvert de cicatrices de bataille errait dans les rues à la recherche des criminels Changeformes.

Comme toutes les organisations sociales, la Meute avait ses malfaiteurs, le Kodiak était son Exécuteur. Peut-être que Sa Majesté se changeait en ours. Putain ! J'aurais dû apporter du miel ! Ma jambe gauche se fatiguait. Je passais d'un pied sur l'autre...

Un grondement bas d'avertissement me figea. Il provenait du trou béant et noir dans le bâtiment de l'autre côté de la rue et se répercutait dans les ruines, éveillant d'anciens souvenirs, d'un temps où les humains étaient des créatures glabres et pathétiques tapies autour d'une faible flamme et surveillant la nuit de leurs yeux apeurés, car elle dissimulait des tueurs monstrueux et affamés. Mon subconscient hurla de panique. Je le contrôlai et fis craquer mon cou, doucement, d'un côté puis de l'autre.

Une ombre mince palpita à la limite de mon champ de vision.

Sur la gauche et au-dessus de moi, un jaguar gracieux s'étirait sur un moignon de béton, statue élégante dans le métal liquide de la lumière de la lune.

Homo Panthera onca. Le tueur qui prend sa proie en un seul bond.

— Salut Jim.

Le jaguar me regardait de ses yeux d'ambre, ses babines félines étirées dans une grimace étonnamment humaine.

Il pouvait rire s'il le voulait. Il ne savait pas ce qui était en jeu.

Jim tourna la tête et commença de se lécher la patte.

Mon sabre fermement en main, je traversai la rue et passai par l'ouverture. Les ténèbres m'avalèrent toute crue.

L'odeur musquée d'un félin me prit à la gorge. Il ne s'agissait donc pas d'un ours.

Où était-il ? Je scrutai le bâtiment, tentant de percer les ténèbres. La lumière de la lune filtrait à travers les trous dans les murs, créant un mirage entre crépuscule et nuit totale. Je savais qu'il me regardait, et qu'il y prenait plaisir.

La diplomatie n'ayant jamais été mon fort et ma patience ayant atteint ses limites, je m'accroupis et j'appelai :

— Ici, minou, minou...

Deux yeux d'or s'allumèrent sur le mur opposé. Une forme s'étira dans l'obscurité et se redressa, hissant ses yeux de plus en plus haut jusqu'à ce qu'ils me dominent.

Une énorme patte surgit dans la lumière de la lune, dérangeant la poussière, de méchantes griffes jaillirent puis se rétractèrent. Une épaule massive suivit, sa fourrure grise tachetée de pales rayures fumées. L'animal titanesque avança droit sur moi. Je perdis l'équilibre et tombai, le cul dans la crasse. Nom de Dieu ! Ce lion devait mesurer plus de un mètre cinquante au garrot. Et pourquoi était-il tigré ? Le bestiau me contourna, moitié dans la lumière, moitié dans l'ombre, la crinière sombre oscillait à chaque mouvement. Je me relevai maladroitement et me cognai presque contre le museau gris. Nous nous regardâmes, nos yeux à même hauteur. Puis je me tournai et commençai à épousseter mon jean sans la moindre pudeur.

Le lion disparut dans un coin sombre. Un murmure de pouvoir

pulsa à travers la pièce, exacerbant mes sens. Si je n'avais pas mieux connu les limites de la magie, j'aurais juré qu'il venait de changer.

— Minou, minou ? demanda une voix masculine, posée.

Je sursautai. Aucun Changeforme ne passait de la bête à l'humain sans une sieste. Dans une forme intermédiaire, oui, mais les hommes-bêtes peinaient à se mouvoir.

— Ouais. Vous m'avez eue par surprise. La prochaine fois, j'apporterai du lait et de l'herbe à chat.

— S'il y a une prochaine fois.

Je me tournai et le vis, il portait un sweat-shirt ample et un pantalon de survêtement. Un Métamorphe modeste, comme c'était rafraîchissant. On ne pouvait même pas deviner qu'il venait de changer, sauf peut-être par la brillance humide de sa peau.

Il me détailla lentement, jugeant, jaugeant. Je pouvais rougir timidement ou lui retourner la politesse. Je choisis de ne pas rougir.

Plus grand que moi, le Seigneur des Bêtes donnait une impression de pouvoir contenu. Une posture détendue, bien équilibrée. Des cheveux blonds coupés trop court pour éviter d'offrir la moindre prise. À première vue, il pouvait avoir une vingtaine d'années, mais sa carrure le trahissait.

Ses épaules déformaient le sweat-shirt. Son dos était puissamment musclé. Il suintait de lui cette force et cette aisance qu'un homme ne développe qu'à la trentaine.

— Quel genre de femme accueille le Seigneur des Bêtes d'un

« ici minou, minou » ?

— Unique en son genre.

J'allais être obligée de le regarder dans les yeux. Le plus vite serait le mieux.

Le Seigneur des Bêtes avait une mâchoire carrée. Son nez était étroit et présentait une bosse disgracieuse. Il avait probablement été cassé plus d'une fois et mal soigné.

Quelqu'un avait dû écraser le visage avec un marteau pour qu'il se retrouve dans cet état. Car les Changeformes étaient dotés d'un formidable pouvoir de régénération.

Nos regards se croisèrent. De petites étincelles d'or dansaient dans ses yeux gris, me donnant envie de baisser la tête et de regarder ailleurs.

Il me regardait fixement comme si j'étais un nouvel en-cas intéressant.

— Je suis le Seigneur des Bêtes Libres, dit-il.

— J'avais deviné.

Peut-être espérait-il que je fasse la révérence ? Il se pencha un peu en avant, perplexe.

— Pourquoi un Chevalier Protecteur engagerait-il une obscure mercenaire pour enquêter sur la mort de son Divin ?

Je le gratifiai de mon sourire le plus mystérieux.

Il grimaça.

— Qu'avez-vous découvert ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Pas quand la Meute faisait partie des suspects.

Il se pencha un peu plus, laissant la lumière de la lune baigner son visage. Son regard était direct et difficile à soutenir. Nos yeux se croisèrent encore, je serrai les mâchoires. Cinq secondes de conversation et j'avais déjà droit au regard alpha. S'il se mettait à faire claquer ses dents, j'allais devoir courir vite. Ou bien je devrais lui présenter mon sabre.

— Vous allez me dire ce que vous savez. Maintenant.

— Ou bien ?

Il ne répondit pas, donc je continuai.

— Vous savez, ce genre de menace est généralement suivie d'un « ou bien », ou d'un « Parle et je te laisserai vivres », quelque chose dans le genre.

Ses yeux s'allumèrent d'or, devinrent insoutenables.

— Je peux faire en sorte que tu me supplies de tout me révéler, gronda-t-il.

Je sentis les doigts glacés de la terreur le long de mon échine.

Je serrai la poignée de Slayer à m'en faire mal. Les yeux dorés brûlaient mon âme.

— Je ne sais pas, m'entendis-je dire. Vous m'avez l'air un peu rouillé. Ça fait combien de temps que vous ne vous êtes pas vous-même acquitté du sale boulot ?

Sa main gauche trembla. Les muscles roulèrent sous la peau

tendue et la fourrure recouvrit le bras. Les griffes sortirent des doigts épaissis. Là main partit à une vitesse surhumaine. Je reculai, elle frôla mon visage, ne laissant aucune trace. Une mèche de ma tresse tomba sur ma joue gauche. Les griffes se rétractèrent.

— Je crois que je sais encore comment on fait.

Une étincelle de magie courut de ma main à la garde de Slayer et explosa dans la lame, recouvrant le métal lisse d'une lueur laiteuse. Non pas que la lueur apportait quoi que ce soit d'utile, mais c'était foutrement impressionnant.

— Si vous voulez danser...

Il sourit, lentement, paresseusement.

— On ne rit plus, petite fille ?

Il était impressionnant, il fallait bien l'admettre. Je fis tourner la lame, échauffant mon poignet. Le sabre dessina une ellipse lumineuse et ténue dans les airs, projetant de minuscules gouttes luminescentes sur le sol sale. L'une d'elles tomba près du pied du Seigneur des Bêtes, il recula.

— Je me demande si tous ces changements ne vous ont pas ramolli.

— Approche ta pique à cochon, et on verra bien.

Nous nous faisons face, tournant l'un autour de l'autre pour prendre la mesure de l'adversaire, nos pieds soulevant de légers nuages de poussière. J'avais envie de le combattre, ne serait-ce que pour vérifier que j'en étais capable.

Ses lèvres s'entrouvrirent. Je levai ma lame, évaluant la distance qui nous séparait.

Si nous nous battions et que je survive, je ne découvrirais jamais qui avait tué Greg. La Meute me réduirait en bouillie. Ça ne me menait à rien. Je n'avais pas d'autre choix que de perdre la face. Je m'arrêtai et abaissai la lame. Les mots ne voulaient pas passer ma bouche mais je les forçai à sortir.

— Je suis désolée. J'adore jouer mais je ne m'appartiens pas pour l'instant.

Il sourit.

Je fis de mon mieux pour ignorer sa condescendance.

— Mon nom est Kate Daniels. Greg Feldman était mon tuteur

légal et ma seule famille pendant de nombreuses années. Je veux trouver l'ordure qui l'a assassiné. Je ne peux pas me permettre de me battre contre vous et je ne vais pas me lancer dans des effets magiques. Je veux juste savoir si la Meute a quelque chose à voir avec la mort de Greg. Une fois que j'aurai trouvé le tueur, je serai ravie de me tenir à votre disposition.

Je lui tendis la main. Il s'arrêta, m'étudia et la fourrure disparut, absorbée par les follicules qui l'avaient produite.

Le Seigneur des Bêtes prit ma main dans sa paume humaine et la serra.

— C'est de bonne guerre, reconnut-il. Là maintenant, je ne m'appartiens pas non plus.

Le Seigneur des bêtes ne s'appartenait jamais.

L'or de ses iris se réduisit à de simples étincelles.

Son contrôle était incroyable. Le plus compétent des Métamorphes pouvait choisir entre trois formes : humaine, animale ou homme-bête. Altérer une seule partie de son corps, comme il venait de le faire, était incroyable. Avant cette nuit-là, j'aurais même dit que c'était impossible.

Le Seigneur des Bêtes s'assit sur le sol poussiéreux. Je ne pouvais que l'imiter, ridicule d'avoir épousseté mon jean plus tôt.

— Si je vous prouve que la Meute n'avait aucun intérêt à se débarrasser du Divin, partagerez-vous vos informations ?

— Oui.

Il plongea une main dans son sweat-shirt, en sortit un maroquin de cuir noir, fermé par une fermeture éclair, et me le présenta. Je tendis la main, mais il le retint avant que mes doigts puissent toucher le cuir souple. Je me demandais s'il était plus rapide que moi. Ce serait intéressant de le découvrir.

— Ça reste entre nous.

— Compris.

Je pris le porte-documents et l'ouvris. À l'intérieur, il y avait des photos. Des cadavres, certains humains, certains partiellement animaux, démembrés et sanglants.

L'écarlate atroce et brillant dominait les images, les rendait difficiles à analyser. Je regardai malgré tout.

Cadavre après cadavre après cadavre, déchirés, éventrés, vidés de leur sang. Ça me rendait malade.

— Sept. (Je tenais les photos par les bords comme si le sang pouvait tacher mes doigts) Des vôtres ?

— Chacun d'entre eux. (Il se pencha pour tapoter l'une des photos) Celui-ci, Zachary Stone. Le rat alpha. Dur, vicieux, un vrai fils de pute.

Je tentai de voir au-delà du sang, me concentrant sur les blessures.

— Quelque chose l'a mâché.

— Quelque chose en a mâché cinq. Et aurait mâché les deux autres si on ne lui avait pas fait peur.

Une petite lumière s'alluma dans ma tête.

— Greg travaillait là-dessus.

— Oui. Et il restait discret. Le Peuple recherche le pouvoir. Les nécromants en sont aussi avides que leurs vampires du sang. Ils nous considèrent comme des rivaux et ils profiteront de toute faiblesse. Admettre que nous ne sommes pas capables de protéger les nôtres est une faiblesse. Nataraja en mouillerait son jean s'il le savait.

— Vous pensez qu'ils sont responsables ?

— Je ne sais pas. (Son expression était lugubre) Mais je saurai.

Ça avait du sens. L'Ordre n'aimait pas beaucoup la Meute, bien trop organisée et dangereuse pour lui, mais, entre le Peuple et les Changeformes, l'Ordre se mettrait du côté de la Meute. Greg suivait peut-être un vampire quand on l'avait attaqué pour l'empêcher de révéler ce qu'il avait vu ou allait voir. Le vampire avait peut-être été pris dans le combat. Ou le vamp suivait Greg quand quelqu'un l'avait tué parce qu'il s'approchait de trop près.

Ou...

— Je voudrai parler à Corwin.

Le visage du Seigneur des Bêtes resta impassible.

— Est-il suspect ?

Je n'avais aucune raison de mentir.

— Vous pourrez lui parler. Sur notre territoire.

— J'ai rempli ma part du marché, dit-il.

Je sortis le scan-m que j'avais volé à la morgue et le déroulai dans la poussière.

— Qu'est-ce que je dois chercher ?

Je désignai les lignes jaunes.

— Celles-là.

— On dirait une erreur de scan.

— Je ne crois pas.

Il tiqua.

— Qu'est-ce qui apparaît en jaune ?

— Je ne sais pas. Mais je connais un expert qui le sait peut-être.

— Vous avez autre chose, à part ça ?

Il y avait le poil, dont je ne pensais pas lui parler – un homme averti en valait deux –, d'autant qu'il ne m'avait rien donné que je n'aurais pu obtenir du Chevalier Protecteur, théoriquement.

Pourtant, le Seigneur des Bêtes m'avait épargné pas mal de boulot et je doutais que la texture des cheveux de Corwin puisse être suffisamment modifiée pour que son ADN ne corresponde pas à l'échantillon s'il était coupable.

Le seigneur des Bêtes regardait les photos, passant lentement de l'une à l'autre. Il avait presque l'air humain.

Je me rendis compte que j'étais partiale. Je me défiais de Nataraja et de son collègue de dévots de la mort, avec leur indifférence clinique pour la tragédie et le meurtre. Pour eux, un vampire disparu et un Compagnon dans le coma représentaient une perte d'investissement, chère et désagréable, mais pas particulièrement douloureuse.

L'homme en face de moi, en revanche, avait perdu des amis.

Des gens qu'il connaissait bien et qui s'étaient placés sous sa responsabilité. Le devoir ultime du chef de Meute était de protéger son clan – et il leur avait fait défaut. Son visage reflétait la détermination et la colère tandis qu'elle regardait les photos de ses morts, une colère froide et cristallisée, née de la culpabilité et de la douleur. Les anciens avaient un mot pour désigner cette colère : le courroux.

Ça, je pouvais le comprendre. Je le ressentais chaque fois que je pensais à Greg. Toutefois je devais me méfier, je n'étais plus neutre.

Si le Seigneur des Bêtes avait tué Greg, il en faudrait beaucoup pour me convaincre de sa culpabilité.

Penser que j'avais trouvé une âme sœur en la personne du Roi des Changeformes... comme c'était touchant ! La mort de Greg me faisait perdre la tête. Peut-être que le seigneur des Bêtes accepterait de tenir le meurtrier pour que je le décapite...

— On a découvert plusieurs poils sur la scène du crime. Le bureau de l'Examineur Médical ne sait pas ce que c'est. Ils contiennent des fragments de séquences génétiques humaines et félines qui ne correspondent à aucune espèce de Changeforme connue des analystes de l'EM. C'est foutrement bizarre... et, non, je ne dispose pas de la séquence ADN exacte.

— Est-ce que Nataraja le sait ?

— Je crois que oui. Un de ses Compagnons m’a donné le nom de Corwin. Il ne m’a pas dit qu’ils le pensaient coupable, mais c’est évident.

Un muscle trembla sur la joue du Seigneur des Bêtes, comme si son visage voulait se tordre en un feulement sauvage.

— Logique.

— Êtes-vous satisfait ?

Il hocha la tête.

— Pour le moment. Je vous appellerai.

— Je ne reviendrai pas. Unicorn Lane me donne des frissons.

Ses yeux brillèrent encore.

— Vraiment ? Je trouve ça relaxant. Un endroit pittoresque. La lumière de la lune...

— Je n’ai jamais vraiment apprécié les endroits pittoresques. La prochaine fois, je préférerais une invitation officielle.

Il rangea les photos.

— Puis-je les conserver ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— Non.

Je me tournai pour partir et m’arrêtai avant le trou dans le mur en ruine.

— Une dernière chose, Votre Majesté. J’aimerais un nom que je puisse mettre dans mon rapport. Quelque chose de plus court que

« Dirigeant de la Faction Méridionale des Changeformes ».

Comment puis-je vous appeler ?

— Seigneur.

Je roulais des yeux.

Il haussa les épaules.

— C'est plus court.

C'était une dure nuit qui ne montrait aucun signe de fatigue. Je grimpai au-dessus du tas de débris. Jim avait disparu.

Quelque chose toucha mon épaule. Je me retournai vivement et vis le Seigneur des Bêtes qui me regardait depuis le trou, deux mètres plus loin.

— Curran, dit-il comme s'il me faisait une faveur. Vous pouvez m'appeler Curran.

Il se fondit dans les ténèbres. J'attendis un moment pour m'assurer qu'il était parti. Personne n'essaya de m'attaquer dans les ombres.

Au-delà d'Unicorn, je pouvais voir les lanternes fae bleues de la ville. Il était temps d'apporter le scan-m à mon expert. Il se formalisait rarement des visites tardives voire nocturnes.

Champion Heights était facile à trouver. C'était sans doute le seul gratte-ciel encore debout. Il fut un temps où on l'appelait

« Lenox pointal », mais il avait connu tant de rénovations, et changé de mains tellement souvent que son ancien nom était presque oublié. Tapi au milieu conifères bien taillés, l'édifice de dix-sept étages de lueur rouges et de béton dominait les magasins et les bars de Buckhead comme une tour mystique. Une lueur pâle collait à ses murs et balcons, en estompant les angles. Un réseau de sorts de protection travaillait sans cesse pour convaincre la magie même qui le nourrissait que le bâtiment n'était rien d'autre qu'un gros rocher.

Une distorsion, effet secondaire des sorts, recouvrait la structure de manière irrégulière et des sections entières ressemblaient à une falaise de granit abrupte.

L'enchantement avait dû coûter une petite fortune mais, s'il avait permis au building de tenir debout, jusqu'à présent, rien ne garantissait que cela dure. Je pensais que si. L'ensemble avait cette singularité étrange et illogique de la magie complexe. Le

comprendre exigeait un esprit tordu – comme la physique quantique. Quoi que le futur ait en magasin pour Champion Heights, les propriétaires avaient déjà amorti plusieurs fois leur investissement. Plus d'un couple aurait été ravi de prendre sa retraite avec ce qu'ils demandaient pour le loyer d'une année.

Je garai Karmelion dans le parking au milieu des Cadillac, des Lincoln distinguées et des mécaniques bizarres destinées à transporter leurs passagers pendant les vagues magiques. Il n'y avait aucune manière pratique de transporter un scan-m alors je le pliai et le glissai entre les pages de mon Almanach. Le vent nocturne soufflait, portant des odeurs lointaines : un peu de fumée, l'arôme de la viande grillée. Je traversai le parking et montai les marches de béton entourées de buissons pittoresques jusqu'aux portes à tambour. Le verre enchanté perdait de sa transparence mais je n'eus aucun mal à deviner la lourde grille de métal qui barrait l'entrée de la réception, ni la petite cage avec le garde qui me tenait en joue de son arbalète.

Je tournai vers la gauche et appuyai sur le bouton de l'intercom.

Il feula.

— Quinzième étage, 158, s'il vous plaît.

Une voix, distordre par le grésillement, me répliqua :

— Code, s'il vous plaît.

— « Scyld ensuite quitta ce monde à son heure marquée, en pleine force il partit dans la paix du Seigneurs. »

Sans le code, il m'aurait fallu attendre dehors tandis qu'on faisait une recherche sur 158 et, même ainsi, je n'aurais pas pu entrer sans être fouillée ni sans leur abandonner Slayer. Il était hors de question de me séparer de mon sabre.

La grille métallique glissa.

— Allez-y.

Une porte à tambour me permit d'entrer dans le hall baigné de la lumière des lanternes fae. Mes pas, bruyants sur le sol dallé de granit rouge lustré, envoyèrent de petits échos jusque dans les coins. J'approchai de l'ascenseur. La magie était toujours à pleine puissance, mais j'avais déjà visité Champion Heights pendant une fluctuation. L'ascenseur fonctionnait quelles que soient les

circonstances.

Une luxueuse moquette verte recouvrait le sol du quinzième étage, plus épaisse que certains matelas. Je rejoignis la porte métallique marquée « 158 » appuyai sur le bouton de la sonnette et frappai, au cas où la magie l'aurait court-circuitée. Personne.

La boîte de métal d'un lecteur de carte électronique, à peu près quinze centimètres sur huit, fermait la porte.

Comme toute chose dans le bâtiment, le verrou n'était pas ce qu'il paraissait, la magie se faisait passer pour tech. Slayer murmura en sortit de son fourreau, je glissai sa lame dans l'étroite fente du lecteur. Concentrée sur le sabre, je posai ma main sur la lame. Un éclair de magie pulsa de mes doigts.

Ouvre-toi !

Le verrou cliqueta, et la lourde porte s'ouvrit d'une simple pression de paume. Retirant Slayer, j'entrai et refermai la porte à clé derrière moi.

J'attrapai la lanterne fae et tournai l'interrupteur. Une langue de flamme bleue s'embrasa, illuminant l'appartement.

Je ne pourrai jamais gagner ma vie comme décoratrice d'intérieur. Ma maison était un confortable chaos et mes meubles étaient dépareillés mais très fonctionnels. Les propriétés esthétiques de n'importe quel objet passaient après son utilité et, pour moi, le luxe consistait en une table basse à côté du canapé, une lampe de lecture et ma tasse de café.

On en était loin, ici. Il était clair que le propriétaire de l'appartement avait arrangé son environnement dans une intention délibérée. Je faisais face à des années d'achats sélectifs par quelqu'un pour qui le mot « solde » ne signifiait rien. Les meubles, les tapis, les bibelots – tout était fait pour présenter un ensemble coordonné.

C'était comme contempler la reconstitution d'une savane africaine dans un zoo. Un mélange harmonieux mais étrange de verre, d'acier et de luxe blanc, tout en ellipse et en courbes. Trois portes s'ouvraient dans la pièce, une pour la chambre, une pour la salle de bains, avec double lavabo et douche, et une pour le labo.

L'enchantement n'affectait pas la vue. D'immenses fenêtres

donnaient sur le spectacle d'Atlanta sous un ciel noir sans fin. La faible lueur de l'unique lanterne fae en caressait le verre, le rendant invisible, pénétrait les ténèbres extérieures, comme si l'appartement lui-même faisait partie du ciel de minuit. Si je me tenais très près des fenêtres, je pouvais m'imaginer que je volais au-dessus de la cité.

Pendant que je rêvais, la vague tech frappa. Des milliers de minuscules lumières étincelèrent comme des bijoux entre des plis de velours noir et les lampadaires inondèrent les avenues d'une lumière tout humaine. La lanterne fae tremblota et mourut, les ampoules électriques s'allumèrent dans tout l'appartement, brisant l'illusion et me séparant du noir infini. Le verre devint impénétrable, je me retrouvais confinée, comme prisonnière d'une

cage. Soudain, je me sentis vulnérable, alors j'éteignis les lumières, toutes les lumières, sauf une lampe de lecture d'acier et de verre dépoli.

Je lavai mon visage et mes mains jusqu'aux coudes, les séchai avec une serviette blanche moelleuse que je trouvais pendue à un crochet près du lavabo, et pris possession du canapé ultra-moderne.

La question de Curran me narguait : pourquoi le Chevalier Protecteur confierait-il à une mercenaire inconnue l'enquête sur le meurtre de Greg ? Ça n'avait aucun sens. Finalement, je parvenais à voir au-delà de mon ego. L'un des membres de l'Ordre était mort, un homme connu au pouvoir substantiel. Ses collègues ne s'en occupaient pas eux-mêmes. Ils décochaient un Croisé.

Pour l'Ordre, les Croisés étaient l'équivalent d'un bistouri.

Quand on avait une saleté de furoncle prêt à rompre, on faisait appel à un Croisé. Solitaires, très entraînés et mortels, ils excellaient dans leur boulot pour, ensuite, s'en retourner d'où ils venaient. Ted attendait de moi que « j'enquête sur le meurtre » donc que je fasse beaucoup de bruit et que j'attire l'attention pendant qu'un Croisé travaillait tranquillement et discrètement derrière mon rideau de fumée. Ça me titilla pendant deux secondes mais, en fin de compte, les deux parties obtenaient satisfaction. Ted avait sa diversion et je pouvais rechercher le meurtrier de Greg. Tout le monde Y gagnait.

J'ouvris l'Almanach et en sortis le scan-m et la coupure de

presse que m'avait donnée Bono. Jetant un dernier coup d'œil au scan-m, je le glissai sur la table de verre, dépliai l'article et commençai à lire. Le propriétaire de l'appartement se ramènerait bientôt. Il sortait rarement après 2 heures du matin – il pensait que 3 heures ça portait malheur.

Il était presque 2 heures quand un taxi solitaire remonta l'avenue. Je levai les jumelles.

La porte du taxi s'ouvrit, une blonde posa le pied sur le pavé.

Elle était grande et très mince. Sa courte robe noire collait à ses hanches étroites et à sa longue taille, s'évasant pour contenir artistiquement des seins démesurés. Ses cheveux, si pâles qu'ils semblaient blancs, effleuraient ses épaules sans la trace d'une boucle.

Son visage était parfait, avec des pommettes hautes et proéminentes, un nez aquilin, des yeux immenses et une bouche large. Son expression aurait paru méprisante sur toute autre qu'elle.

Élégante, gracieuse et arrogante dans toute sa beauté, elle ressemblait à un cheval arabe, hautaine et cruelle, un défi irrésistible à tout mâle.

Un passant solitaire s'arrêta, surpris par cette vision.

Peut-être la siffla-t-il, mais la blonde l'ignora, pour elle il n'existait pas. Je reposai les jumelles et revins à mon Almanach.

Cinq minutes plus tard, le verrou cliqueta et la blonde franchit la porte. Elle me vit, se figea. L'expression méprisante disparut.

— Super.

— J'ai quelque chose pour toi.

— Oh ! Non ! Pas encore.

Elle passa dans la cuisine, prit plusieurs canettes de protéines dans une armoire et les déposa sur le bar. Un sachet d'abricots secs rejoignit les canettes, ainsi qu'un sac de sucre, un bloc de chocolat et un énorme mixer. Elle prit une boîte d'œufs dans le frigo et en cassa un dans le mixer. Deux poignées d'abricots suivirent avec plusieurs tasses de sucre, le chocolat et le contenu d'au moins six canettes.

— De l'eau glacée. (La blonde désignait le verre que je m'étais servi.) Tu aurais pu taper dans le bar.

— Je voulais de l'eau.

Elle sourit avec une expression étrange et revint au mixer. Les lames tournaient, convertissant son contenu en une pâte épaisse et uniforme. Elle le débrancha et y but directement.

— Ça fait quoi ? Trois litres ?

Elle s'arrêta de boire un instant.

— Je dirais plutôt deux litres et demi.

Après avoir vidé le récipient, sans plus de cérémonie, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête. Je me plongeai de nouveau dans mon livre.

— Tu es gênée ?

La blonde riait en se débarrassant de ses bas.

— Non, je te laisse juste un peu d'intimité.

Espérant éviter le moment glorieux où mon estomac se serrerait et déverserait son contenu acide dans ma gorge.

— Tu pourrais simplement admettre que je te rends malade.

— Il y a de ça.

— Est-ce qu'elle te plaît ?

Je levai les yeux et la vis nue.

— Ouais. Pas mal pour une reine de glace. Les seins sont trop gros.

La blonde fit la grimace.

— Oui, je sais.

— Pourquoi une femme ?

— Parce que je vends de l'information, Kate, et les hommes ont tendance à lâcher tous leurs secrets à une jolie femme. (Elle sourit) Comme tu dois le savoir.

— Je dois généralement menacer les hommes pour qu'ils me racontent leurs secrets.

— Alors je les plains. Ils n'ont manifestement aucun goût. Tu sais qui fabrique les convertisseurs qui vont dans nos lampes fae ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Quatre sociétés, en fait. D'ici à la fin de la semaine, le conseil municipal décidera laquelle obtiendra le contrat pour les trois prochaines années. Pour l'instant, trois personnes dans cette cité savent dans quel sens ira le vote.

— Laisse-moi deviner, tu en fais partie ?

Le sourire de la blonde s'élargit juste un peu, laissant apparaître brièvement ses dents blanches. Même une débile financière comme moi savait que le prix d'une telle information était astronomique.

Ses muscles bougeaient, s'allongeaient, se tordaient, comme si un nid de vers s'éveillait à la vie sous sa peau.

Mon estomac fit une embardée. Je serrai les dents et essayai de garder mon dîner à sa place. Le pelvis de la blonde s'élargit, ses épaules aussi, ses jambes s'épaissirent tandis que ses seins fondaient, formant une poitrine masculine dense. Des cordes de muscles se tendirent, façonnant des jambes puissantes et des bras énormes.

Les os de son visage s'aplatirent, le nez s'épaissit, la mâchoire devint plus large et carrée. La couleur des yeux s'assombrit jusqu'à un bleu intense et perçant. Les cheveux disparurent puis reparurent, brun foncé. Je clignai des yeux, un homme se tenait devant moi. Musclé comme un bodybuildé professionnel, il était très grand et bien membré. Des yeux bleus me défiaient dans un visage plat de guerrier-né – pas d'angles, pas d'os

proéminent à écraser d'un coup de poing. Avec une armure légère, il obtiendrait aisément la loyauté de n'importe quelle horde barbare.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il d'une voix profonde et impérieuse.

Je l'évaluai.

— Impressionnant, mais un peu too much.

Il se pencha vers moi, les yeux bleus enfumés de promesses qu'il était bien capable de tenir. J'essayai de ne pas penser à la chambre.

— Too much ?

— Oui. J'aime bien le côté menaçant. C'est très viril mais on dirait qu'il ne pense qu'à baiser tout ce qui bouge et qu'il va m'appeler « femme ».

Le roi barbare se frotta le nez.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je ne suis pas sûre. Quelque chose dans les yeux, peut-être.

— Alors c'est non ?

— C'est non.

— Il va falloir que j'y travaille.

Le barbare se dégonfla, sa musculature impressionnante s'amenuisant pour devenir plus sèche. Les cheveux disparurent, laissant la tête chauve, le visage forcé, avec des yeux sombres et intelligents, et un gros nez.

L'homme que je connaissais sous le nom de Saiman alla jusqu'au bar et se servit un verre d'eau au robinet de l'évier.

— Boulet ? dit-il en jetant un œil au scan-m.

— Oui.

Il acquiesça, vida son verre et le remplit de nouveau.

— Je ne perçois aucune trace de magie, pourtant tu sembles n’avoir aucun problème pour te métamorphoser. Comment ça se fait ?

Il haussant sourcil – un geste qui ressemblait tellement au mien que j’aurais pu jurer qu’il me singeant. C’était probable. Saiman imitait souvent les tics de ses clients. Il le faisait consciemment, il savait combien cela les énervait.

— Le mot-clé est « sembler ». La métamorphose demande beaucoup de concentration pour l’instant, tandis que pendant une marée magique, ça marche tout seul. Mais pour répondre à l’essence de ta question, je crois que mon corps conserve la magie.

Comme une pile. Peut-être en produit-il aussi.

Il vida le second verre et s’approcha du canapé.

— Combien de temps t’ai-je fait attendre ?

— Pas longtemps.

Pendant un instant, je crus qu’il allait faire un commentaire sur la vue. Je n’aurais alors pas pu résister et lui aurais demandé de cacher sa propre « vue » derrière quelque vêtement. Heureusement, il se retira dans la chambre.

Saiman était obsédé par l’idée de créer son propre Uberman, un supermâle irrésistible. L’aspect sexuel de sa quête l’intéressait beaucoup moins que les motivations scientifiques qui le poussaient à créer l’image d’un être humain parfait. Les raisons de son obsession pour la forme ultime étaient inconnues, je n’avais aucune idée de ce qu’il ferait de son Uberman s’il parvenait à le fabriquer.

Il considérait ce défi avec la même logique méthodique dont il faisait preuve pour arracher des informations.

Un jour, j'avais suggéré que son Uberman ne pouvait pas exister, que même s'il parvenait à créer une image de l'homme essentiel, celui-ci décevrait ses attentes.

Trop de choses dépendaient de l'interaction entre deux êtres humains, et c'était cette interaction qui menait à l'intimité. Nous en avions débattu avec beaucoup de passion et j'avais appris à ne plus le défier sur ce terrain.

Nous nous étions rencontrés pendant un contrat de merc, un an auparavant. Un boulot de garde du corps. Tous les mercenaires le font de temps en temps, c'était bien ma chance de tomber sur Saiman. Il était blessé à l'époque, coincé au lit par une complication postopératoire après une chirurgie de l'estomac. Son corps ne cessait pas de changer en combattant l'infection, il s'avéra très difficile à protéger. Je parvins à tuer deux des assassins envoyés pour l'éliminer. Il tua le troisième d'un coup de crayon dans l'œil.

J'étais persuadée d'avoir merdé le boulot mais, depuis, il se montrait très reconnaissant.

Je ne me plaignais pas. Ses services n'étaient pas donnés.

Saiman revint avec des vêtements amples bleu foncé coupés comme de simples survêtements mais ayant l'air beaucoup trop chers pour être souillés d'une telle appellation.

Il regarda l'almanach toujours ouvert sur mes genoux, l'article que Bono m'avait donné reposant sur une page.

— Découpé dans le *Volshebstva e Kolduni*. Quel titre prétentieux.

Comme si écrire " Sorts et Sorciers " en russe pouvait apporter de la crédibilité... Je ne savais pas que tu lisais ce ramassis de sonneries.

— Je ne le lis pas. Une connaissance m'a donné cet article.

— Les éditeurs qui publient ce genre de torchons ignorent que la magie est fluide. Ils impriment des informations erronées.

C'était un vieil argument, valide par-dessus le marché.

Les gens affectaient la magie comme la magie les affectait.

Quand suffisamment de gens croyaient qu'une chose était vraie, parfois, la magie, obligeante, la rendait vraie.

Saiman lut l'article en diagonale.

— C'est incomplet et débile, de toute façon. Ils classifient l'Upir

comme non-mort mangeur de cadavres. Regarde, ils disent à raison que l'Upir a un énorme appétit sexuel, mais ils ne voient pas la contradiction : un non-mort n'a aucun besoin de se reproduire, un Upir ne peut donc pas être un non-mort. Ils mentionnent aussi qu'il essaiera d'avoir des rapports sexuels avec n'importe quel mammifère, s'il parvient à le contenir suffisamment longtemps pour atteindre l'orgasme, mais ils oublient que le résultat d'une telle union survit généralement pour servir l'Upir. (Il laissa tomber l'article, dégoûté) Si jamais tu as besoin d'en savoir plus sur cette créature, fais-le-moi savoir.

— D'accord.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène en mon humble demeure ?

— J'ai besoin d'une évaluation de ce scan-m.

Il haussa de nouveau un sourcil. J'aurais pu facilement le haïr.

— D'accord. Je te facturerais à l'heure, avec notre remise habituelle. Ça commence... (Il regarda sa montre) Maintenant. Tu veux une analyse complète ?

— Non, juste l'essentiel. J'ai pas les moyens pour les trucs compliqués.

— Client fauché ?

— Je travaille *pro deo*.

Il fit la grimace.

— Kate, c'est une habitude insupportable !

— Je sais.

Il regarda le graphique, le tenant légèrement entre ses longs doigts.

— Qu'est-ce qui t'intéresse ?

— Une série de petites lignes jaunes vers le bas.

— Ah !

— Qu'est-ce qui peut apparaître en jaune ? Et combien la réponse va-t-elle me coûter ?

— Grande question. Laisse-moi faire un test pour être certain que ce n'est pas une erreur mécanique.

Je le suivis dans le labo. Une forêt d'équipements qui rendraient fou de joie le personnel d'un laboratoire universitaire moyen était disposée sur la surface noire et ignifugée des tables et des

comptoirs. Saiman passa un tablier imperméable vert et une paire de gants lisses et opaques, chercha sous la table et trouva un plateau en céramique. Avec des gestes sûrs et économes, il emporta le plateau jusqu'à un cube de verre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais scanner le scan-m pour vérifier toute trace résiduelle de magie. Je ne veux aucune contamination.

— Je n'ai pas les moyens.

— C'est gratuit. Ton altruisme est contagieux. Tu devras tout de même payer pour mon temps, bien sûr.

Il toucha un levier, et le cube s'éleva le long d'une chaîne de métal. Saiman glissa le plateau sur la plate-forme et abaissa le cube pour que le verre le recouvre. Ses doigts dansèrent sur le clavier, une explosion de vert emplit le cube.

Elle s'éteignit, explosa encore, s'éteignit. Une imprimante croasse sur une autre table, crachant une feuille de papier.

Il l'arracha et me la tendit. Elle était blanche.

Saiman fixa le scan-m au plateau, le glissa dans le cube et répéta sa danse high-tech élaborée. Cette fois l'imprimante recracha une copie exacte de mon scan-m.

Il l'observa un moment et se pencha sur la table, scan-m en main.

— Le problème est que le scanner-m est imparfait.

OceanofPDF.com

Mon cœur se serra.

— Alors c'est une erreur mécanique ?

— D'une certaine manière. Jusqu'à présent, le scanner reste un instrument imparfait. Il enregistre les humains dans des teintes allant du bleu pâle à l'argenté, mais il arrive fréquemment qu'il n'enregistre pas la nuance subtile de leur magie. Tout lui échappe à part une variation radicale comme le violet pour un vampire ou le vert pour un Changeforme. Un voyant ou un devin de pouvoir équivalent seraient enregistrés de la même couleur, même si leurs inclinaisons magiques diffèrent. Et (Saiman se permit un fin sourire) il enregistre toute la magie férale en blanc.

— Férale comme dans sauvage ? Magie animale ?

— Chaque espèce animale possède sa propre magie spécifique.

Le scanner-m commun l'enregistre en blanc, et, donc, on ne le voit pas. Récemment, quelques esprits brillants de Kyoto ont examiné une grande variété d'animaux en utilisant un scanner ultrasensible.

Ils ont prouvé sans l'ombre d'un doute que chaque espèce animale produit sa propre couleur. Faible, pastel, mais distincte, et toujours dérivée du jaune.

— Alors les lignes jaunes veulent dire animal ?

— Sur un superscanner, oui. Mais sur ta saloperie, les animaux s'enregistreraient en blanc. La seule manière de distinguer les empreintes animales serait de les mélanger avec une autre influence magique.

— Tu m'as perdue, là.

— Regarde tes lignes. Elles ont une teinte pêche clair.

C'est très faible mais cette teinte pêche est la seule raison pour laquelle on les voit. Ça veut dire que tu as affaire à quelque chose d'essentiellement animal mais qui a été teinté par quelque chose d'autre.

Ma tête tournait.

— OK. Laisse-moi essayer. Toute magie animale s'enregistre en blanc mais est en réalité jaune pâle. Un jaune très faible, facilement dominé par toutes les autres couleurs. Il n'y a aucun moyen de voir celui-ci, sauf quand il est mélangé avec une autre couleur. Le jaune du loup mélangé au bleu de l'humain devient le vert chasseur du lycanthrope. Selon ce raisonnement, le garou-loup, un animal qui se transforme en humain, devrait produire un vert marécage. Je me trompe ? (Il secoua la tête.) Si je peux voir les lignes jaunes ça prouve que le scanner a enregistré la présence d'une magie animale puissante, et une touche de quelque chose d'autre. Puisque les lignes sont couleur pêche, le suspect devrait être... orange.

Je mordis sur ces derniers mots. L'orange venait du rouge et le rouge était la couleur de la magie nécromancienne.

Saiman confirma mes déductions.

— C'est un animal qui a quelque connexion avec la magie nécro. Je ne sais pas de quelle sorte. Ce n'est certainement pas un zombie animal. Ça, ça s'enregistre en rouge foncé. Je te souhaite bien du plaisir.

Je grognai.

— Le temps est de l'argent. Je suggère donc que tu gardes tes ruminations pour plus tard. Tu as autre chose pour moi ?

— Non.

Il regarda sa montre.

— Trente-sept minutes.

Je lui signai un chèque de neuf cent soixante-deux dollars, ce qui laissait exactement quatre cents dollars et neuf cents sur mon compte. J'avais cinq cents dollars de côté pour les urgences. Si l'argent n'affluait pas rapidement, je devrais changer de crémerie.

Je lui tendis le chèque. Il ne le regarda même pas.

— Tiens-moi au courant de ce que tu trouveras, dit-il avec son sourire habituel.

— Tu seras le premier à savoir.

— Et... Kate ? Si tu changes d'avis sur mon dernier prototype, l'offre est toujours valable.

Les yeux bleus perçants, les énormes muscles revinrent me hanter. Danger, *terra incognita*.

— Merci bien, mais je ne crois pas, non.

En quittant l'appartement, je décidai que je n'aimais pas le sourire qui jouait sur les lèvres de Saiman.

Chapitre 4

Je me réveillai dans l'appartement de Greg vers 7 heures et cherchai le téléphone. Le numéro de Jim ne me renvoya que trois sonneries, un « clic » et le « bip » d'un répondeur sans message de bienvenue. Je laissai un « appelle-moi » laconique et raccrochai. Ça ne lui plairait pas. Le matin qui suivait une nuit de chasse était un moment de contemplation sereine, aussi sacré pour un Changeforme que la méditation pour un moine Shaolin. Coincé entre l'Homme et la Bête, le Métamorphe recherchait le contrôle sur l'une et l'autre forme et accueillait l'aube en pleine introspection.

Après, il succombait à un sommeil paisible. Jim avait sans doute chassé, la veille au soir, dans Unicorn. Il devait être en train de dormir et l'appareil allait continuer à biper jusqu'à le rendre fou. Je souris à cette pensée.

Je m'étirai, dénouant les muscles de mes épaules et de mon dos.

Je donnai des coups de pied dans l'ombre sur le mur, y mettant toutes mes forces sans jamais toucher mon adversaire imaginaire. Je me lançai dans quelques katas, coups de pied de base, retournés, clés de jambes, fouettés circulaires, *sutemis*, balayages, terminant par des figures plus élaborées. Après dix minutes, j'étais en sueur mais je triplai mon temps d'exercice,

travaillant essentiellement en force mes bras, mes épaules et mes pectoraux. Greg ne possédant pas de poids, j'utilisais une masse d'armes lestée de plombs en guise d'haltère. Elle était mal équilibrée, mais c'était mieux que rien.

Je n'avais pas soulevé de fonte depuis des jours, je me sentais plus faible que d'habitude. Pourtant, l'épuisement contrôlé me fit du bien et mon humeur s'améliora graduellement. Ainsi lorsque l'appel de la douche se fit sentir, j'étais presque en forme.

Le téléphone sonna au moment où je touchais la porte de la salle de bains. Je fis demi-tour, m'attendant à entendre Jim.

— Jim ?

— Bonjour, dit une voix masculine.

C'était une voix agréable, bien modulée, claire. Je l'avais déjà entendue mais je peinais à lui donner un nom.

— Docteur Crane ?

— Crest.

Oui, Max, le bénévole au nom de dentifrice. Comment avait-il obtenu mon numéro ?

— Que puis-je pour vous ?

— J'espérais vous convaincre de déjeuner avec moi.

Emmerdeur insistant.

— Comment m'avez-vous trouvée ?

— J'ai appelé l'Ordre et je leur ai menti. Je me suis présenté et j'ai dit que j'avais des informations sur le cadavre du vampire. Ils m'ont donné ce numéro.

— Je vois.

— Alors, vous joindrez-vous moi ?

— Je suis très occupée.

— Mais il faut bien manger de temps en temps. J'aimerais vraiment vous revoir, dans un lieu plus informel. Laissez-moi une chance. Si le déjeuner ne mène à rien, je disparaîtrai de votre vie.

Je pris conscience que j'avais envie de répondre « oui ».

C'était complètement ridicule. J'étais assise sur une bombe, la Meute et le Peuple étaient prêts à allumer la mèche et j'envisageais un rendez-vous galant. Combien de temps depuis mon dernier rendez-vous ? Deux ans ?

— C'est d'accord, dis-je. Je vous rejoindrai entre midi et midi et demi à *Las Colimas*. Vous savez où ça se trouve ?

Il le savait.

— Et... docteur Crest ?

— Juste Crest, s'il vous plaît.

— Crest, s'il vous plaît, n'appellez plus l'Ordre.

Je m'attendais qu'il soit déconcerté mais il dit joyeusement :

— Oui, madame.

Et il raccrocha.

En entrant dans la douche, j'essayais de comprendre pourquoi j'avais accepté de le revoir. Il devait bien y avoir une raison autre que le fait que je me sentais seule, fatiguée et que j'avais besoin de relations normales. J'avais envie de contact humain mâle, le genre de mâle qui ne se transformait pas en monstre ni ne changeait ses muscles comme on change de chemise. J'utiliserais peut-être cette possibilité pour lui extorquer des

informations sur la manière dont le vampire était traité à la morgue. *Ouais. C'est ça !*

Pendant ma douche, le téléphone sonna. Je fermai le mitigeur et allai répondre, trempant le linoléum d'eau savonneuse.

— Oui ?

— C'est Maxine, chérie.

— Bonjour Maxine.

— Le Protecteur voudrait vous voir dans son bureau à huit heures trente.

— Merci.

— Pas de problème, chérie.

Je raccrochai et retournai à ma douche. L'eau chaude me cingla, relaxant mes muscles à ma plus vive satisfaction.

Nouvelle sonnerie.

Je grognai et revins au téléphone en traînant des pieds sans même fermer l'eau.

— Quoi ?

— T'as un putain de culot de m'appeler le matin ! grogna Jim.

Je ricanai.

— Excuse-moi d'avoir perturbé ton sommeil... beauté !

— Pourquoi tu m'as appelé, merde ?

— Utilise tes griffes pour garder les yeux ouverts. Je veux que tu me fournisses une liste des meurtres de la Meute : les lieux, les moments et tout le reste.

— Tu sais bien que c’est confidentiel. Pour qui tu te prends ?

Putain !

— Je suis la seule à en avoir quelque chose à foutre. Regarde par la fenêtre. Tu vois une foule de gens prêts à se casser le cul pour aider vos derrières à fourrurer ?

Je raccrochai violemment et retournai sous la douche.

L’absence de buée aurait dû m’alerter mais je plongeai directement sous une cascade d’eau glacée. Pendant que je parlai, le cumulus s’était tari. Étrangler les tuyaux de la douche n’améliorerait rien, à part l’état de mes nerfs, je fermai donc l’eau et me séchai. La journée commençait mal.

J’étais assise dans l’un des fauteuils visiteurs du Chevalier Protecteur. Cette fois, Ted ne téléphonait pas. Il m’observait comme un Chevalier médiéval aurait observé les assiégeants sarrasins depuis les remparts de sa forteresse.

Les secondes devenaient des minutes.

Finalement, il dit :

— J’ai vu votre dossier à l’Académie.

Et merde !

— Vous avez une note E. (*E pour Electrum. Pas grand chose, en fait.*) Savez-vous combien d’écuyers notés E sont passés par académie ces trente-huit dernières années ?

Je le savais. Greg me l’avait dit si souvent que le chiffre avait fait un trou dans mes tympans, mais provoquer le Protecteur ne m’apporterait rien, je fermai ma gueule.

— Huit dit-il en appuyant bien sur le mot. Vous incluse.

J’essayais d’avoir l’air solennelle.

Ted bougea son stylo de cinq centimètres sur la gauche, le regarda attentivement puis leva les yeux sur moi.

— Pourquoi êtes-vous partie ?

— J'avais un problème avec l'autorité.

— La crise d'ego du meilleur élève ?

— C'était plus profond que ça. Je me suis rendu compte que l'Ordre n'était pas pour moi, j'ai lâché avant de commettre quelque chose de vraiment stupide.

Dans mon esprit, la voix de Greg enfonça le clou avec une note de reproche : *"Alors tu es devenue une mercenaire, une épée à vendre, sans foi ni loi. "*

Ted reprit :

— Vous travaillez pour l'Ordre, maintenant.

— Oui.

— Ça vous fait quoi ?

— Eh bien, docteur, c'est un peu douloureux et ça chatouille.

Il balaya mon insolence d'un geste.

— Je ne plaisante pas. Qu'est-ce que ça vous fait ?

— J'aime bien avoir un camp de base en ville. L'autocollant

"AM" ouvre des portes. Il y a pas mal de responsabilités.

— Ça vous gêne ?

— Oui. Quand je bosse seule, si je me plante, ma paie me passe sous le nez et je mange ce que je peux faire pousser jusqu'à ce qu'un nouveau contrat se présente. Là, si je me plante, pas mal de gens risquent d'y rester.

Il hocha la tête.

— Vous vous sentez étouffée par la responsabilité ?

— Non, la laisse est longue. Mais je sais qu'elle est là.

— Tant que vous vous en souvenez ...

— C'est quelque chose que je n'oublie jamais.

— J'ai reçu une plainte de Nataraja.

Je me détendis. La marée changeait.

— Oh ?

— Il prétend que vous évitez de discuter de l'affaire avec le Peuple. Il avait beaucoup de choses à dire.

Je haussai les épaules.

— Il a souvent beaucoup de choses à redire.

— Vous savez pourquoi il fait un tel scandale ?

— Oui. Le Peuple et la Meute sont tous les deux suspects. Il essaie de se montrer coopératif.

Ted acquiesça, approuvant mon analyse.

— Je n'ai aucune raison d'aller au Casino.

— Vous en avez une maintenant.

— Oui.

— Bien. Quand nous en aurons terminé, allez-y et faites-le taire.

(Je hochai la tête) Dites-moi ce que vous avez trouvé jusqu'à présent.

Je débballais tout. Je lui parlai du vampire et de la marque cachée, de ma rencontre avec le Seigneur des Bêtes qui voulait que je l'appelle Curran, des lignes jaunes sur le scan-m et du rêve d'Anna.

Il ne m'interrompit pas, hochant la tête, froid, sans réaction.

Quand j'en eus fini, il se contenta de dire :

— Bien.

Je compris que l'audience était terminée et quittai son bureau.

Cette fois, les Sarrasins en avaient réchappé sans douche d'huile bouillante.

J'allai dans le bureau de Greg. Quelque chose me dérangeait depuis la veille au soir, mais mon esprit aiguisé par la rage de la douche glaciale avait enfin découvert ce que c'était. Les noms des femmes dans le dossier de Greg. J'avais oublié ces quatre noms, ce qui était à la fois irresponsable et stupide.

Il ne me fallut que cinq secondes pour retrouver le dossier et en extraire la feuille où ils étaient listés : Sandra Molot, Angelina Gomez, Jennifer Yinp Alisa Konova.

Je vérifiai dans les dossiers de Greg mais aucune de ces femmes ne possédait de classeur individuel. Elles n'avaient rien en commun, à part le fait d'être issues de groupes ethniques différents.

Je fouillai, à la recherche d'un annuaire, en trouvai finalement un dans le dernier tiroir. Gomez et Ying étaient des noms assez courants, et Molot n'était pas rare non plus, je cherchai donc Konova.

Je trouvai deux hommes du nom de Konov, Anatoli et Denis.

Les Russes féminisaient les noms en y ajoutant une voyelle la forme féminine de Konov devait être Konova. Je vérifiai.

Je composai le premier numéro, une voix féminine monocorde m'informa qu'il n'était plus attribué. J'essayai le second. Le téléphone sonna, et une voix âgée répondit avec un léger accent.

— Oui ?

— Bonjour, pourrais-je parler à Alisa, s'il vous plait ?

Il y eut un long silence.

— Madame ?

— Alisa a disparu, dit doucement la femme. Nous ne savons pas où elle est.

Elle raccrocha sans me laisser le temps de lui poser une autre question. Puisque Molot était mon deuxième choix, je repris l'annuaire et en trouvai six. Je touchai le gros lot à mon troisième

appel – un jeune homme m'informa que Sandra était sa sœur et, avec réticence, qu'elle aussi ayant disparu depuis le 14 du mois dernier. Il refusa de m'en dire plus, ajoutant : « Les flics la recherchent encore. » Je le remerciai et raccrochai.

J'appelai dix-neuf personnes du nom de Ying et vingt-sept du nom de Gomez. Je ne trouvai pas Jennifer Ying mais il y avait deux Angelina chez les Gomez. La première avait deux ans. La deuxième vingt et avait disparu.

Il était plus que probable que Jennifer Ying avait subi le même sort. J'envisageai une visite à la police, mais la partie rationnelle de mon cerveau me rappela qu'on me foutrait dehors sans un mot et que je risquais d'attirer l'attention, ce qui rendrait l'affaire encore plus compliquée. Les flics respectaient les vrais Chevaliers, mais ils ne coopéraient avec eux que si les circonstances ne leur laissaient pas le choix. Je n'étais pas Chevalier.

Il était possible que les quatre femmes aient des griffes et donnent du « Seigneur » à Curran, auquel cas elles pouvaient faire partie des sept Changeformes assassinés.

J'appelai Jim pour vérifier mais il n'était pas chez lui, ou il avait décidé de ne plus prendre mes appels. Je ne laissai pas de message.

N'ayant plus rien à faire ici, je rangeai le dossier. Il était presque l'heure du déjeuner et je devais voir un chirurgien plastique.

Le décorateur de *Las Colimas* devait être un amateur d'architecture aztèque primitive et Taco Bell tardive.

Le restaurant était un vulgaire fouillis de box brillants, de *piñatas* colorées et de fausses plantes. Un présentoir de crânes en résine, imitant les récipients dans lesquels les Aztèques entassaient les innombrables têtes de leurs victimes, couronnait la longue table du buffet. De petites répliques en argile de reliques ésotériques reposaient sur les appuis de fenêtre, au milieu de fruits en plastique débordant de cornes d'abondance en osier.

Le décor n'avait pas d'importance. Dès l'entrée, un parfum délicieux m'accueillit. Je me dépêchai de contourner l'atrocité de terre cuite d'un mètre cinquante censée représenter le fameux Xochopilli, le Prince des Fleurs, qui séparait l'entrée de la caisse enregistreuse. Une serveuse rousse se jeta sur moi.

— Excusez-moi, dit-elle avec un sourire qui dévoilait toutes ses dents. Êtes-vous Kate ?

— Oui.

— Votre ami vous attend. Par ici, s'il vous plaît.

Tandis qu'elle me guidait au-delà de la table du buffet, j'entendis une voix masculine demander à une serveuse :

— Vous servez de la sauce brune avec ça ?

Seulement dans le Sud.

La jeune femme me conduisit à un box d'angle où Crest attendait, plongé dans le menu.

— Je l'ai trouvée, docteur ! annonça-t-elle.

Les clients des tables voisines me regardèrent. Si le restaurant n'avait pas été aussi bondé, je l'aurais étranglée sur place.

Crest leva les yeux et lui sourit.

— Vous vous êtes souvenue, dit-il d’une voix pleine de surprise. Merci Grace.

Elle glousse.

— N’hésitez pas à m’appeler si vous avez besoin de quelque chose.

Elle s’éloigna, ondulant doucement des hanches. Je ne savais pas qu’une femme avec un cul si osseux pouvait le tortiller autant.

Je m’assis.

— Il y a de l’orage ? demanda-t-il.

— Vous n’êtes là que depuis cinq minutes et les serveuses battent déjà des cils. Ce doit être un don.

Il déroula sa serviette, en sortit un couteau à bout rond denté et fit comme si on le lui plongeait dans le cou.

— En fait, ce n’est pas un don, expliqua-t-il en faisant de grands gestes avec le couteau. (La lame avait l’air bien aiguisée.) La plupart des gens traitent les serveuses comme des chiens. Elles servent, elles doivent donc être une sous-espèce d’êtres humains et supporter qu’on les harcèle.

J’éloignai le couteau de lui avant qu’il se blesse et le posai sur la table.

La rousse Grace revint, nous éblouit d’un nouveau sourire et nous demanda si nous étions prêts à commander.

Je commandai sans regarder le menu. Crest demanda du *churrasco* avec du *chimichurri* dans un espagnol sans accent.

Grace le regarda sans comprendre.

— Je pense qu’il aimerait le filet mignon avec la sauce à l’ail et au persil, dis-je. La spécialité du chef.

Son visage s’éclaira.

— Et avec ça, que voulez-vous boire ?

Nous commandâmes tous deux de l'eau glacée, et elle s'éclipsa tortillant sauvagement du cul.

Crest fit la grimace.

— Vous avez changé d'avis ?

— Je déteste l'incompétence. Elle travaille dans un restaurant qui sert de la cuisine latino. Elle devrait au moins savoir comment se prononcent les noms des plats. Mais bon, elle fait sans doute de son mieux. (Il regarda autour de lui.) Je dois dire que ce n'est pas l'endroit idéal pour une conversation tranquille.

— Vous avez un problème avec mes goûts ?

— Oui, en fait.

Je haussai les épaules.

— Vous êtes plutôt... hostile.

Sa voix était amusée, calme.

— Étais-je censée choisir un endroit intime, décoré avec goût et qui facilite la conversation privée par-dessus marché ?

— Eh bien, je pensais que vous le feriez.

— Pourquoi ? Vous avez fait du chantage pour que j'accepte un déjeuner, je peux au moins apprécier la bouffe.

Il essaya une stratégie différente.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous.

— C'est une bonne chose. Les gens comme moi n'aiment pas qu'on les bouscule. Ils peuvent même vous casser une jambe en guise de représailles.

— Vous pourriez vraiment faire ça ?

Il souriait. Essayait-il de flirter ?

— Faire quoi ?

— Me casser la jambe.

— Oui, si les circonstances s’y prêtaient.

— Je suis ceinture marron de karaté. (Décidément, il trouvait ma personnalité de femme forte amusante) Je serais peut-être capable de me défendre.

C’était divertissant, finalement. Je le gratifiai de toute la puissance de mon sourire hypnotique et dit :

— Ceinture marron ? C’est impressionnant. Mais vous devez vous souvenir que je casse des jambes pour gagner ma vie tandis que vous...

— Réparez des nez ? proposa-t-il.

— Non, j’allais plutôt dire que vous recousiez des cadavres.

Mais « réparer des nez » et une meilleure réplique.

Nous sourîmes.

Grace arriva juste à temps, avec deux plateaux. Elle les plaça devant nous et fut appelée avant de tenter une nouvelle fois d’éblouir Crest de son sourire.

— La cuisine est délicieuse, dit-il après les premières bouchées.

Et pas chère, en plus. Je haussai un sourcil, l’air de dire : « Je vous l’avais bien dit. »

— Je cesse d’essayer de vous impressionner si vous promettez de ne pas me casser la jambe.

— D'accord. Où avez-vous appris l'espagnol ?

— Mon père. Il parlait six langues couramment et en comprenait je ne sais combien d'autres. C'était un anthropologue de la vieille école. Nous avons passé deux ans au Templo Mayor au Mexique.

Je haussai les sourcils, attrapai une bouteille de sauce piquante en forme de figurine stylisée et la posai devant lui.

— Tlaloc. Le dieu de la Pluie.

Je lui souris.

— Parlez-moi un peu du temple.

— C'était chaud et poussiéreux.

Il me parla de son père qui essayait de comprendre des peuples disparus depuis longtemps ; il me raconta comment il avait gravi d'innombrables marches pour atteindre le sommet du temple, où des autels jumeaux contemplaient le monde ; comment c'était de s'endormir sous un ciel sans fin près des murs sculptés et de rêver

de prêtres cauchemardesques. Sa voix couvrait le bruit du restaurant, transformant les conversations des autres clients en bruit blanc. C'était tellement étonnant que j'aurais juré qu'il y avait de la magie là-dedans, alors que je ne sentais aucune puissance se dégager de lui. Peut-être était-ce de la magie, mais de cette espèce si humaine – la magie née du charme et de la conversation – que j'oubliais trop souvent.

Il parlait, j'écoutais sa voix plaisante et je le regardais.

Il y avait quelque chose de rassurant chez lui, et je n'étais pas sûre que ça vienne de ses manières affables ou de son immunité à mes froncements de sourcils. Il était drôle sans essayer de l'être, intelligent sans tenter d'avoir l'air érudit et il montrait qu'il n'attendait rien.

Le déjeuner se prolongeait et, soudain, il fut presque treize heures trente. Je devais y aller.

— J’ai passé un excellent moment, dit-il, mais j’imagine que c’est évident puisque j’ai parlé tout le temps. Vous auriez dû me faire taire.

— J’ai pris beaucoup de plaisir à vous écouter.

Il fronça les sourcils, incrédule, et me prévint :

— La prochaine fois, ce sera votre tour de parler.

— La prochaine fois ?

— Accepteriez-vous de dîner avec moi ?

Je me surpris moi-même :

— Oui.

— Ce soir ? demanda-t-il, les yeux pleins d’espoir.

— Je vais essayer, promis-je, et j’avais l’intention de tenir ma promesse. Appelez-moi vers 18 heures.

Je lui donnai mon adresse, au cas où la magie déconnecterait le téléphone.

J’insistai pour payer ma part et déclinai son offre de me raccompagner jusqu’à ma voiture. Le jour où j’aurai besoin d’une escorte, je refilerai mon sabre à quelqu’un qui saura quoi en faire.

— Monsieur Nataraja serait ravi de vous parler, m’informa une voix masculine et cultivée au téléphone. Malheureusement, il est

très pris pour les prochains mois.

Je soupirai en tapotant mes ongles sur la table de cuisine de Greg.

— Désolée, je n’ai pas bien entendu votre nom...

— Charles Cole.

— Écoutez bien, Charles Cole. Vous allez me passer Rowena et je ne dirai pas à Nataraja que vous avez tenté d'empêcher l'émissaire spécial de l'Ordre de lui parler.

Il y eut un silence puis Charles Cole dit :

— Un instant, s'il vous plait.

J'attendis, très contente de moi. J'entendis un « clic » et la voix sans défaut de Rowena dit :

— Kate, toutes mes excuses. C'est un regrettable malentendu.

Un point pour moi.

— Pas de problème. (Je pouvais faire preuve de générosité) On m'a fait savoir que Nataraja souhaiterait me parler.

— En effet. Hélas, il est sur le terrain. S'il avait su que vous aviez l'intention de venir nous voir, il aurait reporté. Il sera de retour dans la soirée. Je vous serais reconnaissante de nous rejoindre vers 2 heures du matin.

Un point pour Rowena.

— Pas de problème.

— Merci Kate.

Nous nous saluâmes et raccrochâmes. Elle avait l'art de transformer n'importe quelle conversation en quelque chose de personnel, comme si le sujet était d'une importance capitale pour elle et que tout refus la blesserait. Ça marchait dans les deux sens –

quand on acceptait, elle se comportait comme si on lui faisait une immense faveur. C'était une technique que j'aurais adoré apprendre. Malheureusement, je n'en avais ni le temps ni la patience.

Je ne savais pas quoi faire. Tant que je n'aurais pas interrogé Corwin, je ne pourrais pas l'éliminer des suspects et je n'en avais pas d'autre en réserve. Peut-être que si j'emmerdais suffisamment Nataraja, il me donnerait d'autres pistes, mais j'avais une douzaine d'heures à patienter. L'appartement avait perdu son apparence

immaculée. Il y avait de la poussière sur l'appui de fenêtre et de la vaisselle sale dans l'évier. J'attrapai le balai, la serpillière et le détergent. Ensuite je m'offrirais une sieste réparatrice. J'avais une longue nuit devant moi.

Quand je me réveillai dans l'appartement propre, le soleil avait laissé place au violet profond du crépuscule.

Crest n'avait pas appelé. Dommage.

Une pensée intéressante germa tandis que je traînais dans le lit en regardant la nuit tomber entre les barreaux de la fenêtre. Je la conservai, trotterai jusqu'à la cuisine et appelai l'Ordre, espérant que Maxine y était encore. Le téléphone devenait mon arme de prédilection.

Maxine répondit.

— Bonsoir, Kate.

— Vous travaillez toujours si tard ?

— Parfois.

— Si je vous demandais de vérifier quelque chose pour moi, le feriez-vous ?

— C'est pour ça que je suis là, chérie.

Je lui parlai des femmes disparues.

— Les flics sont de la partie, donc il doit y avoir un dossier sur au moins une de ces femmes, Sandra Molot. J'ai besoin de savoir s'ils ont lancé un sort général de localisation sur l'un de ses effets personnels. Et la même chose pour les trois autres.

— Restez en ligne, chérie. Je vais voir ce que je peux faire.

Elle me mit en attente. J’attendis en écoutant les petits bruits qui traversaient la ligne. La nuit était tombée et, à part la cuisine, l’appartement était plongé dans l’obscurité et il régnait un calme lugubre.

« Tap, tap »

Quelque chose grattait à la fenêtre de la cuisine.

C’était un bruit ténu, comme celui d’une brindille sèche contre du verre.

J’étais au troisième étage. Il n’y avait aucun arbre à proximité.

« Tap. »

Silencieusement, je reculai jusqu’au couloir et ramassai

Slayer, gardant le téléphone coincé contre mon épaule.

Maxine reprit la ligne, je sursautai presque.

— Il n’y a pas de dossier au nom de Jennifer Ying.

— Aha !

J’éteignis la lumière, plongeant la cuisine dans le noir.

« Tap. Tap. »

J’allai vers la fenêtre.

— Ils ont bien des dossiers sur les trois autres.

J’attrapai le rideau et le tirai d’un coup sec. Deux yeux d’ambre me regardaient fixement, débordant de désir et de faim. Un visage mi-loup mi-humain se pressait contre le carreau. Ses horribles mâchoires déformées ne se fermaient pas complètement et de longues traînées de bave dégouлинаient à ses dents jaunes et abîmées.

La peau autour du museau était ridée. La chose cauchemardesque reniflait le verre, soufflant de l'air par ses narines noires et dessinant de petits cercles opaques de condensation. La chose leva une main déformée et frappa sur la fenêtre avec une griffe de trois centimètres.

« Tap. Tap. Tap. »

— On a utilisé les sorts standards et longue distance pour les localiser dans les trois cas. Ils ont été bloqués et n'ont donné aucun résultat. Kate ?

— Merci beaucoup, Maxine. (J'étais incapable de quitter le monstre des yeux) Je dois y aller, maintenant.

— Quand vous voulez, chérie. Amusez-vous bien avec le loup.

Je posai doucement le téléphone. Slayer à la main, je murmurai le sort annulant les gardes sur le verre et déverrouillai la fenêtre.

Les griffes attrapèrent le bord de la fenêtre et, sans effort, la firent glisser vers le haut. L'homme-loup l'enjamba très doucement, une patte noueuse et poilue à la fois, et se redressa, dépliant sa carcasse de plus de deux mètres de haut. Une fourrure dense et grise recouvrait sa tête, ses épaules, son dos et ses membres, laissant le visage hideux et la poitrine musculeuse glabres. Je pouvais voir des taches rondes et noires sur la peau tendue de ses pectoraux.

— OK, mon joli. Qu'est-ce que tu as pour moi ?

Il se pencha vers moi. Entre ses griffes il tenait une grande enveloppe. Elle était cachetée par un sceau de cire rouge marqué d'un symbole.

— Ouvre-la, lui ordonnai-je.

L'homme-loup rompit le sceau avec maladresse, retira une seule feuille de papier et me la tendit, laissant de légères déchirures sur le papier.

Quatre lignes d'une très belle calligraphie disaient :

« Sa Majesté Curran le Seigneur Élu des Bêtes Libres vous prie de lui faire l'honneur de votre présence à la réunion de sa Meute à 22 heures cette nuit. »

Le papier était signé d'un gribouillis.

— C'est ma faute, en fait, hein ? Je lui ai demandé une invitation officielle.

Le loup me regardait fixement. Sa bave formait de petites flaques visqueuses sur le linoléum de la cuisine.

J'anticipai la rencontre avec deux cents monstres à son image, chacun plus rapide et plus fort que moi, prêts à me réduire en charpie sur un caprice de leur chef et je sentis mon estomac se nouer. Je n'avais pas envie d'y aller.

— Es-tu supposé m'escorter ?

Le cauchemar ouvrit la bouche et émit un long grognement guttural, le feulement frustré d'un esprit doué de parole mais coincé dans un corps incapable de produire un langage articulé.

Très peu de Changeformes étaient capables de parler sous forme intermédiaire.

— Hoche la tête si c'est « oui ».

Le loup hocha lentement la tête.

— Très bien. J'ai besoins de me changer. Reste ici. Ne bouge pas. C'est un endroit dangereux pour un loup.

— Hoche la tête si tu me comprends.

Il hocha la tête.

Je passai dans le couloir et touchai le mur, activant les gardes.

Une partition rouge translucide apparut sur le seuil, séparant la cuisine et le monstre du reste de l'appartement. J'allai m'habiller.

Je choisis un pantalon ample et sombre, évasé vers le bas. Il cachait mes pieds quand je donnais des coups. La perspective de me retrouver avec autant de griffes dans mon dos m'incitait à enfiler une armure légère, mais la mienne m'attendait sagement dans ma vraie maison avec tout le reste de mes affaires. Comme si cela pourrait m'aider d'une quelconque manière, dans l'ancre de la Meute ! Je fouillai dans le placard où je laissais quelques vêtements de rechange. Du vivant de Greg, je ne venais qu'en dernier recours, lorsque j'étais couverte de sang et que mes fringues tombaient en lambeaux.

Je tâtonnai dans les vêtements quand mes doigts rencontrèrent du cuir. Une veste en cuir noir. Je me souvenais vaguement de l'avoir portée. Ce devait être dans ma période « regardez, je suis une dure ». Je l'enfilai et me regardai dans le miroir de la chambre.

J'avais l'air d'une bravache. Et c'était sexy. Bon ben... c'était mieux que rien. J'enlevai la veste, échangeai mon tee-shirt contre un débardeur gris foncé, enfilai le fourreau et remis la veste de voyou.

Super ! Ajoutez à ça une queue-de-cheval bien serrée et du mascara à profusion et je serai mûre pour jouer le rôle de la méchante maîtresse du supervilain. *Nous affons les moyens de fous brendre un éjantillon d'ADN.*

Je me contentai de ma tresse habituelle.

Après m'être occupée de mes cheveux, je m'arrêtai pour considérer l'arsenal à ma disposition et me contentai de fins bracelets de force armés d'aiguilles d'argent, et de Slayer bien sûr.

Pour échapper à deux cents Changeformes en furie, j'aurais besoin d'une caisse de grenades et d'un soutien aérien. Il n'y avait aucune raison de m'encombrer d'armes supplémentaires. Et puis... peut-être devrais-je prendre un couteau. Un seul couteau au cas où. OK, deux. C'était tout.

Armée et vêtue pour tuer – ou plus exactement pour mourir vite mais avec style –, je rejoignis l'homme-loup. Nous empruntâmes l'escalier. Je tins la porte de Betsi à mon guide qui se glissa sur le siège arrière. Alors que nous quitions le parking, sa

griffe me tapota l'épaule et pointa vers la gauche.

Je compris l'allusion et tournai dans la direction indiquée.

Le trafic était plus que fluide, quasi inexistant. Les rues étaient désertes, inondées de lumière électrique jaune. Peu de gens possédaient une voiture en état de fonctionner pendant les vagues technologiques. Ça ne valait pas la peine d'investir dans ce genre de chose quand il était évident que la magie était en train de gagner.

Une vieille Honda bleue s'arrêta au feu sur la bande de gauche à côté de nous. Un homme et une femme parlaient sur la banquette avant. Je ne pouvais voir de l'homme que son profil assombri, mais le visage de la femme affichait une expression ravie, légèrement rêveuse, comme si elle se remémorait un souvenir heureux. Un petit garçon brun était assis sur le siège arrière.

Dans un instant il allait voir le monstre dans ma voiture. Je me préparai à son cri.

Le petit garçon plissa les yeux et sourit. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur. L'homme-loup faisait semblant de haleter, ses lèvres noires tendues en un sourire canin béat. La pénombre de la voiture cachait son visage, seuls le museau et les yeux brillants, illuminés par la lumière extérieure, étaient visibles.

Le petit garçon articula quelque chose qui aurait pu être « Bon chien ». Le feu passa au vert et la Honda s'élança, disparaissant dans la nuit et emmenant l'enfant et ses parents, tranquilles.

Nous continuâmes vers le nord-est et Suwanee. Il nous fallut près de une heure pour rejoindre le complexe des Changeformes.

Nous dûmes laisser la ville derrière nous pour y parvenir. Invisible depuis l'autoroute, le donjon se dressait au centre d'une clairière, protégée par un mur dense d'arbustes et de chênes qui avaient l'air bien plus vieux qu'ils en avaient le droit. Le seul signe de son existence était le chemin de terre qui

quittait si abruptement l'autoroute que je l'avais raté malgré la présence de mon guide ; j'avais dû faire demi-tour.

Le sentier nous amena jusqu'à un petit parking.

Je me garai à côté d'une vieille camionnette Chevy et tins de nouveau la porte pour l'homme-loup. Une fois hors de Betsi, il s'immobilisa un instant, comme s'il saluait silencieusement le

bâtiment. L'édifice se dressait devant nous, formidable bâtisse carrée en pierres grises de plus de vingt mètres de haut. L'ombre encadrait les étroites meurtrières gardées par des grilles de métal.

Elle ressemblait plus à une forteresse médiévale qu'à un fort moderne.

L'homme-loup leva son museau étroit et lança un long hurlement gémissant. Les doigts glacés de la peur grimpèrent le long de mon épine dorsale et me prirent à la gorge. Le hurlement se répercutait sur les murs et remplissait la nuit de la promesse d'une longue chasse sanglante. Une autre voix se rejoignit à la sienne depuis le toit de la forteresse, une troisième, puis une quatrième...

Tout autour de nous, les sentinelles hurlaient. Je me tenais figée au centre du tourbillon de leurs cris de guerre. C'était assez théâtral mais cela avait l'effet escompté : changer une dure à cuire en une primate effrayée, tremblant dans le noir.

Satisfait, mon guide se dirigea vers le donjon. Je lui emboîtai le pas tandis que les derniers échos de l'hymne au sang s'estompaient dans la nuit. L'homme-loup s'arrêta devant une grande porte en métal et frappa. La porte s'ouvrit à la volée nous pénétrâmes dans une antichambre éclairée par des lampes électriques.

Une petite femme aux cheveux blonds très frisés nous attendait.

Après un échange non verbal avec mon guide, elle me fit signe.

— Par ici, s'il vous plaît.

Je la suivis dans une pièce circulaire. Un escalier en colimaçon perçait le sot s'étirant aussi bien vers le haut que vers le bas. Des spirales de marches se fondaient dans le noir.

— Par ici, s'il vous plaît, répéta-t-elle.

Elle me guida vers l'étage inférieur. Nous descendîmes, enroulant plusieurs fois le colimaçon avant que mon escorte pénètre dans un couloir sombre. Le couloir butait sur une autre lourde porte en bois que la femme ouvrit d'une poussée, me faisant signe d'entrer. Je passai le seuil.

Une immense salle ovale s'étendait devant moi, baignée de la lueur confortable de lampes électriques adoucie par du verre dépoli. La salle montait légèrement, comme un auditoire universitaire autour d'une scène plate. Sur la gauche, à côté de la

porte, un feu brûlait dans un brasero métallique de trente centimètres de haut, la fumée était aspirée par un puits vertical. Un plan incliné menait de la porte à la scène.

Le reste de la salle était disposé en étages. Sur chaque palier recouvert de couvertures d'un bleu uniforme se tenaient les Changeformes. La plupart avaient forme humaine, certains restaient seuls tandis que d'autres étaient assemblés en famille, une famille par couverture, comme s'ils étaient réunis pour un pique-nique souterrain.

Je me rendis compte, effarée, qu'il y avait plus de trois cents Métamorphes. Bien plus.

Et Curran restait invisible.

La porte se referma derrière moi dans un « clic ». Dans un même mouvement, les Changeformes tournèrent leurs regards vers moi.

J'étais curieuse de savoir ce qu'ils feraient si je leur demandais du sucre ou des œufs.

Derrière moi la porte s'ouvrit, et deux grands mâles entrèrent puis soufflèrent dans mon cou. Je compris le message et me dirigeai vers la scène. Devant moi, plusieurs mâles quittèrent leur couverture, me barrant le passage.

Le comité de bienvenue. Comme c'était charmant.

— Vous êtes sur mon chemin, laissai-je tomber.

— Vraiment ?

Le gamin ne devait pas avoir dix-huit ans, un visage ouvert et des cheveux bruns mi-longs. Ses yeux noirs riaient, et je compris que c'était une épreuve. Je savais qui l'avait orchestrée. Aucun d'eux ne se moucherait sans l'autorisation de Curran.

— Vraiment ? relevai-je, sachant ce qui allait se produire.

— C'est plutôt toi qui es sur notre chemin, dit un mâle plus âgé et plus râblé.

Un coin de sa bouche remontait. Il essayait de dissimuler son sourire. Il s'amusait bien.

Un grand mâle aux cheveux roux hirsutes le héla depuis sa couverture :

— Hé ! Mik, tu ne sais pas qu'il faut laisser passer les dames ?

Le mâle râblé me lorgnait.

— Je ne vois pas de dame ici.

Une vague de sifflets et de grognements parcourut la pièce, si soudainement qu'elle aurait pu être orchestrée.

Mik continuait à me provoquer. Même son regard semblait étudié. Il n'y avait pas de danger, c'était seulement un test.

Il fallait que je le passe vite et sans violence directe, sinon la Meute ne travaillerait jamais avec moi. La stupidité de cette situation était ahurissante.

Les mâles s'enhardirent. Le gamin sourit.

— Qu'est-ce que t'en dis, bébé, on va à côté et je te fais passer un bon moment ?

Le groupe explosa de rire – ce devait être une improvisation. Le gamin, fier de lui, se pencha, ses doigts caressèrent ma joue. Quand sa peau toucha la mienne, je murmurai un seul mot, si doucement que je ne pus entendre ma propre voix.

— *Ameha.*

Obéis !

Le mot de pouvoir pulsa de ma peau à la sienne.

Un tel flux de magie jaillissant de mon corps me mit pratiquement à genoux. Le gamin frémit. Absorbés par leurs encouragements bruyants, les autres ne remarquèrent rien.

— C'est une bonne idée, Derek, dit Mik. Je crois qu'elle pourrait nous prendre tous, à moins que tu préfères ne pas partager.

Je regardai le gamin et lui soufflai :

— Protège-moi.

Son corps explosa de vivacité, une brume de fluides corporels détrempant le sol. Ce ne fut pas un loup, mais à peine une silhouette, mince et lustrée, qui percuta Mik, lui faisant perdre l'équilibre. Le mâle adulte heurta violemment le sol sous la masse du loup gris qui montrait les crocs, un grognement de fureur sauvage prêt à jaillir de sa gorge.

— Retiens-le.

Le loup gronda doucement, ses lèvres noires tremblotaient.

La salle fut soudainement aussi silencieuse qu'une tombe.

J'espérais que ce ne serait pas la mienne.

— Derek, dit Mik d'une voix enrouée, le poids du loup sur sa poitrine rendant la parole difficile. Derek, c'est moi !

Le loup gronda.

— Ne bougez pas, conseillai-je en tirant Slayer du fourreau.

Le sabre émit un murmure métallique en glissant de sa gaine.

Les yeux des Changeformes se braquèrent sur la lame enchantée.

Une femme se leva de son siège sur ma gauche. Ses lèvres tremblaient comme si elle allait gronder.

— Putain ! qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Je jetai un coup d'œil autour de moi. L'ambiance avait changé.

Le jeu avait pris fin, les yeux incendiaient, les cheveux se dressaient sur les crânes, l'odeur du meurtre flottait dans l'air.

— Voici Slayer, dis-je pour présenter le sabre, le levant bien haut pour qu'ils puissent tous le voir. (Slayer bouillonnait, des volutes de fumées lumineuses ondulaient le long de la lame.) Il a porté d'autres noms. L'un d'entre eux était « égorgueur de loups ».

Poussez-moi à bout, et je vous montrerai comment il l'a obtenu.

— Tu ne peux pas tous nous avoir, grogna un mâle sur ma droite.

— Je n'en ai pas besoin. (Je baissai la lame sur le cou du jeune loup) Si vous bougez, je le tue.

Ils restèrent parfaitement immobiles. La loyauté à la Meute était plus forte que leur colère, mais je n'osais pas aller plus loin.

— Ça suffit ! trancha la voix de Curran.

Les Métamorphes s'écartèrent de mon chemin, je vis Curran dressé à côté du feu. Je regardai le jeune loup.

— Viens.

Avec hésitation, la bête retira ses pattes de la poitrine de Mik.

J'enjambai l'homme râblé, le loup trotant à mes côtés comme un chien de garde démesuré.

Je montai sur la scène. Les iris de Curran étaient pailletés d'or –

il était furax. Je ne fis pas attention à lui et me dirigeai vers le brasero. Je remontai la manche droite de ma veste en cuir et passai mon bras dans les flammes.

La douleur me lécha le bras. La puanteur de la chair et des poils brûlés envahit la pièce. La salle bruissa. J'avais prouvé mon

humanité et mon contrôle comme n'importe quel Changeforme.

Aucun Métamorphe qui aurait abandonné la discipline stricte et laissé sa bête prendre le pouvoir ne pouvait braver le feu. C'était un rituel vital et très privé, l'un de ceux qu'ils ne s'attendaient pas que je connaisse.

Le visage de Curran était de pierre.

— Venez ! dit-il.

Le loup et moi le suivîmes dans une autre pièce plus petite où huit personnes étaient assises sur des chaises rembourrées. Ils se levèrent à l'approche de Curran et restèrent debout, trois femmes et cinq hommes. Jim était l'un d'eux. Donc mon vieux copain était membre du conseil de la Meute. Alors ça !

Les huit regardaient le loup, moi, mon bras et enfin Curran. Jim ouvrit la bouche pour dire quelque chose et la referma aussi sec.

— Derek, appela Curran.

Le loup le regarda. Le feu dans les yeux de Curran le brûla, il s'assit sagement, fasciné. Curran émit un son étrange, moitié grognement, moitié mot, mais un ordre sans aucun doute. Le loup trembla, son corps fin se convulsa, il gémit faiblement.

Le Seigneur des Changeformes gronda vers moi :

— Libérez-le !

— Est-ce une demande ou un ordre ?

Un spasme contracta le visage de Curran, comme si le lion en lui essayait de sortir à coups de griffes.

— C'est une demande.

Je m'agenouillai à côté du loup et touchai sa fourrure épaisse, cherchant le contact de la peau. La bête trembla.

— La pièce est protégée ?

Curran acquiesça. Je regardai le loup et murmurai :

— *Dair*

Libère.

La force du pouvoir me bouscula. Des cercles rouges dansèrent devant mes yeux, je secouai la tête pour recouvrait la vue. Le loup s'écroula sur le sol, toutes forces ayant abandonné ses pattes noueuses. Curran gronda, l'animal disparut dans un brouillard épais, laissant après lui le gamin nu et humide.

— Je ne pouvais pas, grogna-t-il.

— Je sais, dit Curran. Tout va bien.

Le gamin soupira et s'évanouit. L'une des femmes, une brunette aux longues jambes, dans la trentaine, le couvrit d'une couverture.

Curran se tourna vers moi.

— Prenez un autre des miens, et je vous tue !

Il parlait d'un ton parfaitement neutre mais, dans ses yeux, je pouvais lire une certitude. S'il le devait, il me tuerait. Il n'en perdrait pas le sommeil. Il n'y penserait pas à deux fois. Il le ferait et ne se soucierait pas d'avoir mis fin à mon existence.

Ça me foutait une trouille de tous les diables, alors j'éclatais de rire.

— Vous croyez que vous y arriverez tout seul, cette fois, mon grand ? En y repensant, vous feriez mieux d'amener quelques-uns de vos gars pour me casser la gueule – vous devenez vraiment mou.

Derrière lui, quelqu'un manqua de s'étrangler. Ça y est, j'étais morte. Curran leva brusquement la tête. Le besoin de sang le submergeait. Il reprit le contrôle d'un simple exercice de sa volonté.

L'effort était presque physique. Je pouvais voir les muscles de son visage se détendre un à un tandis que sa colère implosait. La rage dans ses yeux mourut en une coulée d'ambre et il se tint devant moi, détendu, relaxé, calme. C'était sans doute la chose la plus effrayante que j'avais jamais vue.

— Pour l'instant, j'ai besoin de vous, dit-il.

Il jeta un coup d'œil à son Conseil et demanda :

— Corwin est prêt ?

— Oui mon Seigneur, ânonna un homme plus âgé.

Il semblait avoir la cinquantaine, sa poitrine massive, ses épaules et ses bras énormes auraient fait l'orgueil de n'importe quel forgeron, sa barbe noire

bouclée et son épaisse crinière brillaient de mèches grises isolées.

— Bien. Emmène-la à la salle. Je vous rejoins tout de suite.

Le barbu approcha d'une porte sur le côté gauche de la pièce et l'ouvrit pour moi.

— Après vous.

Je fis ma sortie.

Nous marchions côte à côte dans un couloir sinueux.

— Mon nom est Mahon, dit le barbu.

Sa voix profonde avait la tessiture rocailleuse de l'accent écossais.

— Ravie de faire votre connaissance, murmurai-je machinalement.

— Ç'aurait certainement été plus agréable en d'autres circonstances, plaisanta-t-il.

— Si j'avais su à quel point j'étais la bienvenue dans la Meute, j'aurais préféré Unicorn Lane.

— Vous devez comprendre que Curran ne peut permettre à personne de lui prendre impunément ce qui lui appartient, certains supposeraient que vous êtes capable de lui faire ce que vous avez fait à Derek, et son autorité en souffrirait.

— Je connais les mécanismes de la Meute.

— Et vous êtes une étrangère. La Meute ne fait pas confiance aux étrangers.

— Je suis une étrangère humaine. La Meute m'a traitée comme si j'étais une Solitaire. Avec la permission de Curran.

Parfois, mais c'était rare, il arrivait qu'un Changeforme suive le Code à sa propre manière et refuse l'allégeance à la Meute. De tels individus étaient

appelés des « Solitaires ».

Ils étaient les étrangers ultimes et la Meute les considérait avec méfiance.

Mahon inclina la tête, acquiesçant à mon analyse.

— Curran ne fait rien sans raison. On m’a dit que vous l’aviez rencontré. Peut-être l’avez-vous indirectement défié à cette occasion ?

Indirectement ? Je l’avais défié de manière très directe.

— Votre connaissance de nos coutumes est inhabituelle. Pour un humain étranger. D’où la tenez-vous ?

Sa voix était calme, dénuée de provocation.

— De mon père.

— Un homme du Code ?

— À sa manière. Pas votre Code mais le sien.

— Vous avez bien appris.

— Non, il m’a bien appris. J’étais difficile.

— Les enfants peuvent l’être, parfois.

Nous nous arrê tâmes devant une porte.

— Avez-vous besoin d’onguent pour votre bras ?

Je regardai la marque rouge sur ma peau.

— Non. Si on ne traite pas tout de suite, l’onguent ne sert à rien.

Mais j’apprécie votre sollicitude. (Je secouai la tête) Dites-moi, êtes-vous le pacificateur patenté de la Meute ?

Il ouvrit la porte.

— Parfois. Je suppose que j'ai une influence lénifiante sur les enfants mal élevés. S'il vous plaît...

Je franchis la porte, il la referma derrière moi. La pièce était petite. Une unique lampe projetait un cône de lumière sur une table au centre. Il y avait deux chaises autour de la table, la plus éloignée était occupée par un homme. Il se tenait de manière que la lumière ne l'atteigne pas.

Le décor me rappela les films d'espionnage de mon enfance.

— Il vous a retournée, n'est-ce pas ? dit l'homme d'une voix éraillée. Je parie que, s'il avait disposé d'une ou deux minutes de plus, vous auriez été prête à vous excuser.

— Je ne crois pas.

Je tirai la chaise vers la table. L'homme se pencha en arrière, restant dans l'ombre.

— Ne vous frappez pas. Fait ça à tout le monde.

Pourquoi je lui parle pas.

— Vous êtes Corwin ?

— Non, suis Blanche-Neige.

Il se balançait d'avant en arrière sur sa chaise.

— Et qui est l'homme qui m'a accompagnée jusqu'ici ?

— Mahon, Kodiak d'Atlanta.

— Le Bourreau de la Meute ?

— Lui-même.

Je digérai la nouvelle.

— Il a élevé Curran, savez, dit l'homme.

— Oh ? Et il lui donne du « Seigneur », comme vous tous ?

L'homme haussa les épaules.

— C'est Curran.

— Elle a des problèmes avec ce concept, dit la voix de Curran dans mon dos.

J'apprenais. Cette fois je ne sursautai pas.

— Vous pouvez bien être leur Seigneur. Vous n'êtes foutrement pas le mien. (Curran s'appuyait contre un mur.) Où sont les autres ?

D'autres personnes devaient nous observer, probablement les huit qui m'avaient accueillie. Le mâle alpha de la Meute des loups, le chef des rats, la personne qui parlait pour les « éclaireurs », les plus petits des Changeformes et quelqu'un qui représentait les plus grands.

— Ils regardent, dit Curran en désignant le mur.

Je remarquai enfin le miroir sans tain.

Je me tournai vers Corwin.

— Pourquoi ne sortez-vous pas de l'ombre ?

— Vous sûre ?

— Ouais.

Il se pencha en avant, laissant la lumière jouer avec ses traits.

Son visage était hideux. D'énormes yeux froids s'enfonçaient profondément dans ses orbites, surplombés par d'épais sourcils.

Son nez était épais, sa mâchoire trop lourde et trop proéminente pour être humaine, il avait l'air de pouvoir mordre dans un câble métallique sans effort. Ses cheveux roussâtres, épais, de la texture de la fourrure, étaient coiffés en queue-de-cheval. De longues rouflaquettes tombaient de ses pommettes pratiquement jusqu'à sa poitrine, encadrant de grandes oreilles pointues agrémentées de petite plumets de poils. Le même poil, plus court et plus épais, recouvrait son cou et sa gorge, laissant son menton glabre d'une manière tellement précise qu'il avait dû se raser.

Ses mains, qui reposaient sur la table, étaient déformées et hors de proportion avec son corps. Malgré des doigts courts et épais, chaque main aurait pu tenir ma tête entière dans sa paume. De la fourrure rousse recouvrait ses jointures.

Corwin souriait. Ses dents étaient énormes et pointues. Des griffes acérées prolongeaient ses doigts boudinés. Il les écarta et

pétrit la table, comme un chat, en écorchant le bois.

— Pauvre gars, comment faites-vous pour regonfler votre oreiller, le soir ?

Corwin lécha ses canines et regarda Curran.

— Je l'aime bien.

— Commençons, dis-je.

— Vous pas demandé quoi je suis.

Corwin tapotait la table avec ses griffes.

— Je le découvrirai.

Les mots familiers depuis les longues sessions à l'Académie refirent surface.

— Mon nom est Kate Daniels. Je suis une représentante légale et assermentée de l'Ordre. J'enquête sur un meurtre dont vous êtes l'un des suspects. Vous me suivez ?

— Oui.

— Je suis ici pour vous interroger de manière à établir si vous êtes coupable. Si vous avez commis ce meurtre, vous pouvez vous mettre en danger en répondant à mes questions. Je ne peux pas vous obliger à répondre.

— Lui le peut, dit Corwin de sa voix éraillée en désignant Curran.

— C'est entre lui et vous. Tant que nous sommes d'accord que je ne peux vous obliger à coopérer.

— Nous sommes d'accord, douce.

Je lui souris.

— Les informations que vous me donnerez aujourd'hui sont confidentielles mais je peux être contrainte de les divulguer.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'elle les gardera pour elle mais qu'elle devra parler si la justice le lui ordonne, intervint Curran.

— Il a raison. (Je regardai Curran.) Je dois aussi vous prévenir que si vous avez assassiné Greg Feldman, je ferai de mon mieux pour vous tuer.

Corwin se pencha en arrière et un étrange gargouillis sortit de sa gorge. Un instant plus tard, je me rendis compte qu'il riait.

— Je comprends, dit-il.

Ses iris étaient brillants et verts.

— Commençons alors. Avez-vous participé d'une quelconque façon, directement ou indirectement, au meurtre de Greg Feldman ?

— Non.

Je passai tout en revue. Il savait ce qu'il y avait dans les journaux mais rien de plus. Il n'avait jamais rencontré Greg ou le vamp. Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle quelqu'un aurait voulu les assassiner. Il ne savait pas qui était Ghastek.

— Accepteriez-vous de me fournir des tissus pour un scan-m ?

demandai-je finalement.

— Des tissus ?

— Du sang, de la salive, de l'urine un poil. Quelque chose que je puisse scanner.

Il se pencha en avant avec un long murmure de gorge.

— Je pourrais donner quelque chose. Autre chose que sang ou salive.

Je me penchai vers lui jusqu'à ce que nos regards se croisent.

— Merci. Mais je ne suis pas disponible.

— Accouplée ?

— Non, occupée.

— Vous ne serez pas toujours occupée.

D'instinct, j'allongeai le bras et lui grattai le menton.

Il ferma les yeux et ronronna.

— Il y a les chats-garous.

— Ouuii.

Il se tourna pour offrir à mes doigts un meilleur accès à son menton.

— Et il y a les garous-chats. (Ses yeux s'ouvrirent un tout petit peu et le vert étincela derrière les paupières) Né animal...

— Et aujourd'hui un homme, continua-t-il, se tournant encore pour que je puisse gratter sa mâchoire. Un lynx-homme. J'aime lire.

Et les femelles humaines sont souvent en chaleur.

— Chassez-vous encore dans les arbres quand la lune est levée, Lynx ? demandai-je doucement.

— Venez dans les Bois la nuit. Et vous saurez.

Je me rassis.

— Avez-vous un scanner-m ?

— Nous avons un portable, répondit Curran.

— Ça ira très bien.

Même portable, un scanner pesait plus de quarante kilos. Une femme seule le porta dans la pièce et le déposa dans un coin, objet en métal et en bois qui ressemblait à une machine à coudre prise dans un spasme de furie du guerrier celte. La femme l'examina attentivement, le souleva d'une main et le déplaça de quelques centimètres pour l'éloigner du mur. La force était quelque chose que les Changeformes possédaient en abondance.

— Vous savez vous en servir ? me demanda la femme.

J'acquiesçai, sortis le plateau de verre de son compartiment et souris à Corwin.

— Alors, cet échantillon ?

Il tint sa rouflaquette et fit étinceler ses griffes. Une mèche de poils roux tomba sur le plateau. Je la déposai sur la plate-forme. Il y eut un flash vert, puis l'imprimante crachota. J'examinai attentivement le résultat du scan.

Les lignes étaient là, de faibles bandes de couleur. Mais aux mauvais endroits. Je tournai le papier, essayant de trouver le meilleur angle. Vert-jaune clair. Aucune correspondance.

Je n'avais plus de suspect.

— Êtes-vous satisfaite ? demanda le Seigneur des Bêtes.

— Oui, il n'est pas coupable.

Obéissant au hochement de tête de son chef, Corwin se leva et partit.

— Nous nous sommes mis d'accord pour un échange, dit Curran.

— Je m'en souviens. Que puis-je pour vous ?

Curran regarda la porte ouverte et Derek entra en titubant, instable sur ses jambes. Il se laissa tomber contre le chambranle de la porte, le visage hagard. Il avait l'air d'avoir besoin de quelques heures de sommeil supplémentaires et d'un bon dîner. Je ressentis une pointe de culpabilité. C'était juste un gamin fatigué qui s'était retrouvé dans une partie de « Celui qui pisse le plus loin ».

— Vous pouvez l'emmener.

Je alignai des yeux.

— Comme quoi ?

— Comme garde du corps. Comme liaison avec la Meute. À

vous de choisir.

— Non. (Curran me regardait fixement) Nous nous sommes mis d'accord pour un échange d'informations. À aucun moment je n'ai dit que j'allais prendre quelqu'un avec moi. De plus, pourquoi voudrais-je d'un loup qui vous tiendrait au courant de mes moindres faits et gestes ?

— Je le lierai à vous par un serment de sang. Il ne fera rien qui vous nuirait, il ne vous espionnera pas.

Derek se plaqua contre le mur et tenta d’avoir l’air raisonnable.

— Même si je vous croyais, je ne pourrais pas le prendre avec moi. Regardez-le, c’est un gamin. Dans une rixe, je ne saurais pas quelles miches préserver, les siennes ou les miennes.

— Je peux me débrouiller seul, dit le gosse d’une voix enrouée.

— Vous ne pouvez pas m’obliger à le prendre. Je ne veux pas de son sang sur mes mains.

— Si vous ne le prenez pas, son sang sera sur vos mains.

(Curran croisa les bras sur sa poitrine.) Vous êtes responsable de lui. Vous en avez pris possession devant toute la Meute.

— Vous ne m’avez pas laissé le choix. Vous auriez préféré que j’appelle au secours ? Je suis venue en toute bonne foi et vous m’avez piégée. La responsabilité est vôtre.

Curran ne tint pas compte de mes paroles et continua :

— Vous avez défié mon autorité. Je n’ai que trois options. Je peux vous donner une leçon publique d’humilité, ce qui me plairait énormément. (Son expression ne laissait aucun doute.) Mais vous êtes le contact de l’Ordre. Je peux punir Derek, ce qui serait injuste.

Ou je peux prétendre vous l’avoir donné lors de notre première rencontre. Vous aviez l’air inquiète, le serment de sang l’a rendu bersek. Cela permettrait à chacun de ne pas perdre la face.

Je secouai la tête.

— Je ne le pendrai pas.

— Alors je le tuerai. (Le sang quitta le visage du gamin. Il s'écarta du mur et se tint droit.) Il m'a désobéi. Il vous a touchée.

La fourrure recouvrait les bras de Curran. Ses griffes jaillirent de son énorme patte et percèrent la peau du menton de Derek. Le gamin frémit.

— Je l'aime. (La voix de Curran ressemblait presque à un ronronnement.) Ce ne sera pas facile de le tuer.

— Saignez-le, et je vous égorge comme un porc, dis-je entre mes dents serrées.

— Non, vous allez essayer. Vous allez parader avec votre épée et dire des tas de conneries mais, au dernier moment, vous reculerez. Je vous briserai la nuque. Et à lui aussi.

Les griffes acérées dansaient dangereusement près de l'artère palpitante du cou de Derek. Il était temps d'assumer mes conneries.

— Vous gagnez, Votre Majesté. Veuillez nous lier maintenant.

J'ai un rendez-vous dans trois heures.

Trois gouttes écarlates tombèrent sur le charbon ardent dans le brasero de métal et gémirent en grésillant. L'odeur du sang brûler envahit la salle, nourrissant les courants mêlés de la magie. Je grimaçai.

Le lien était en train de se créer. Les serments de sang offraient peu de garanties. Derek aurait juste une aversion à l'idée de rompre celui-ci, mais cela s'arrêtait là.

S'il devait choisir entre le serment et sa loyauté envers la Meute, la fidélité aux siens l'emporterait.

Le loup alpha psalmodiant des mots que Derek répétait. Les courants de pouvoir léchaient la pièce circulaire, montant en spirale le long des murs jusqu'au plafond perdu dans le noir. Le Conseil, qui avait formé un cercle autour du brasero, prononça un seul mot à l'unisson. Derek plaça sa main au-dessus de la flamme.

Le loup alpha ouvrit l'avant-bras de Derek, laissant son sang couler dans le feu du brasero pour sceller le serment.

Il y avait beaucoup de serments. Le sang du Changeforme forma rapidement une croûte et l'alpha dut rouvrir la plaie toutes les trente secondes. La cérémonie dura une quinzaine de minutes.

Assez vite, Derek serra les dents quand le couteau toucha sa peau.

Ça devait lui faire un mal de chien.

J'écoutai les serments. Le jeune loup jura de me protéger de sa

vie, d'être à mes côtés dans le danger comme dans la paix, aussi longtemps que la Meute le lui demanderait, de faire respecter et de respecter l'honneur de la Meute en général et de son Clan Loup en particulier.

Je ne gagnais pas un garde du corps. Je gagnais une ombre, si quelqu'un me regardait d'un air menaçant, son honneur lui intimerait de le mettre en pièces.

Il se tenait raide, grimaçant de douleur, encore et encore, l'air perdu, pitoyable et tellement plus jeune que moi. Je me détournai et quittai silencieusement la pièce pour rejoindre le couloir sombre.

L'air était frais et parfumé d'une odeur de citron. Je m'appuyai contre un mur et me couvris le visage des mains, me coupant du monde un instant. Le serment de sang n'agissait pas immédiatement, Derek devrait constamment rester avec moi, il devrait dormir dans mon appartement, dîner avec moi et me suivre au Casino... au Casino, beurk.

— Estomac fragile ? demanda Curran à côté de moi.

Je ne sursautai pas. Ce fut plutôt un sautillement.

— Vous le faites exprès, hein ?

— Quoi ?

— Rien.

Je me frottai le visage mais la fatigue ne voulait pas s'enfuir.

Juste un coup de mou après la poussée d'adrénaline. Ce serait terminé dans quelques minutes et je serai comme neuve.

— Vous êtes dépassée.

Sans déconner !

— J'ai vraiment fait n'importe quoi, hein ?

— Oui.

Il n'y avait aucune compassion dans sa voix.

J'aurais voulu demander une seconde chance. J'aurais eu plus de retenue la deuxième fois. J'aurais moins ouvert ma gueule.

Malheureusement, dans la vraie vie, on a rarement une seconde chance.

— Je vais directement d'ici au Casino. J'ai besoin de savoir si je peux emmener Derek. Nataraja aime jouer avec moi. Si Derek devient loup, ça fouta vraiment le bordel.

L'euphémisme de l'année !

— Vous avez une idée de ce qu'est le Code ?

— « Le Code est la Voie. » (Je citai directement le Code de Pensée) « C'est l'Ordre dans le Chaos ; c'est la santé mentale au cœur de l'oubli. » (Il me regarda. *S urprise, Votre Majesté ? Oui je l'ai lu. Et plus d'une fois.*)

Sans le Code, le Changeforme perd son équilibre. La bête le submerge, le pousse au meurtre et au cannibalisme. La consommation de chair humaine déclenche une réponse hormonale cataclysmique. Tendances violentes, paranoïa, pulsions sexuelles poussées à l'extrême, et le Métamorphe dégénère en Wolf – un psychopathe qui assouvit toutes les perversions

sanguines et sexuelles qu'un esprit humain peut imaginer. Et l'esprit humain peut en imaginer un paquet.

J'étais vraiment fatiguée désormais. Je me laissai doucement glisser le long du mur pour m'asseoir sur le sol. Qu'il aille se faire foutre s'il avait envie de rester debout et de me dominer.

— J'étais à Moses Creek quand la Guilde a pris d'assaut le fort des horreurs de Buchanan.

Comme un serviteur trop désireux de plaire, mon cerveau m'inonda d'images. Le fort de Buchanan, au-delà des tranchées et du mur de torchis depuis lequel sa meute de tarés nous avait arrosés de balles. Sur l'herbe automnale, des corps de Wolfs morts, une piscine gonflable pour enfants – bleue avec des canards jaunes

– pleine de sang et de colliers d'entrailles, une femme nue et couverte de sang, des trous noirs à la place des yeux.

Les bras tendus devant elle, elle trébuchait sur les corps, attrapait le tronc d'un pin pour garder l'équilibre et appelait, sa voix était à peine plus forte qu'un murmure.

« Megan ! Megan ! » Et nous, deux dizaines de mercs en armure de combat, incapables de lui dire que le corps de Megan était pendu aux branches de l'arbre auquel elle se raccrochait.

Je serrai les dents.

— Mauvais souvenirs ?

— Vous n'avez pas idée, dis-je d'une voix enrouée avant de me souvenir de l'identité de mon interlocuteur.

Mais peut-être que si.

Je secouai la tête, rejetant les souvenirs comme un chien s'ébroue pour chasser l'eau de ses poils. C'était mon troisième contrat avec la Guilde. J'avais dix-neuf ans et les cauchemars étaient toujours aussi intenses.

Buchanan avait réussi à s'enfuir dans les bois pendant qu'on transformait ses Wolfs berseks en bouillie humide.

Nous ne l'avions jamais rattrapé. En avoir conscience était pire que les cauchemars.

Curran me regardait. J'ouvris la bouche pour demander pourquoi il n'avait rien tenté contre ce Wolf enragé et je me souvins que Jackson County avait interdit à la Meute d'intervenir. C'était il y a six ans. Aujourd'hui on n'oserait plus les en empêcher.

Ma bouche était béante, alors je dis :

— Qu'est-ce que ça a à voir avec Derek ?

— Les parents de Derek étaient des séparatistes baptisés du Sud. Il était le fils aîné et avait donc le droit d'aller à l'école.

Pendant un moment en tout cas, jusqu'à ce que son père se noie dans la religion. Il se souvient d'avoir brûlé des livres dans la cour, ceux du docteur Seuss et de Sendak.

J'acquiesçai. L'intégrisme religieux était assez commun dans le Sud. La moitié des villes de montagne s'étaient converties à ses formes les plus extrêmes avant que le mouvement « Vivre sa Vie avec Dieu » leur offre un nouveau dogme.

Curran se frotta le cou, ses biceps roulèrent sous les manches de sa chemise.

— Quand le gamin a eu quatorze ans, ils sont allés à un festival religieux dans le trou du cul du monde et papa a rapporté le V-Lyc.

(Il s'assit à côté de moi) Il ne savait foutrement pas ce que c'était ni comment réagir. Il n'en savait même pas assez pour demander de l'aide. Il est devenu Wolf en quelques jours. Les Wolfs sont contagieux comme c'est pas permis. La mère de Derek s'est suicidée après avoir été infectée et a laissé son mari enragé seul avec sept gosses. Cinq d'entre eux étaient des filles.

J'avalai la boule dans ma gorge.

— Combien de temps ?

— Deux ans. (L'expression de Curran était lugubre.) Ils ont tué un lycanthrope de passage au milieu de la première année, Derek a trouvé le Code sur son corps.

La faim et la lecture lui ont permis de garder sa santé mentale.

— Comment ça s'est terminé ?

— Comme toujours. Le gamin est devenu un concurrent pour les femelles, le père a tenté de le tuer. Le gamin a une bonne forme-bête et il peut la conserver longtemps.

La forme-bête était la forme guerrière, supérieure aussi bien à celle de l'animal qu'à celle de l'homme. La plupart des Changeformes de première génération avaient des problèmes avec elle, ils étaient incapables de la maintenir plus de quelques secondes. Ils devenaient meilleurs avec de l'entraînement, mais cela prenait des années d'essais et d'erreurs.

— Derek a tué son père ?

— Et mis le feu à la maison.

— Les autres enfants ?

— Morts. Deux de faim, trois de l'affection de papa, la dernière a brûlé vive. Nous avons fouillé les décombres et enterré les os.

— Et vous me le donnez ? Pourquoi, Curran ? Je ne peux pas être responsable de lui. Je fais déjà un boulot de merde en étant tout juste capable d'assumer mes conneries.

Son regard contenait assez de mépris pour me noyer.

— Derek peut se débrouiller tout seul. Je ne tolère pas la perte de contrôle. Il a été testé et il ne pétera pas un câble à l'odeur du sang. À votre place, je

m'inquiéteraï plutôt de mes propres fesses.

— Vous n'êtes pas à ma place.

Je me relevai. Il était temps de partir.

Nous retournâmes à la salle ovale où Curran dit quelques mots à Mahon avant de s'éclipser. Mahon s'approcha de moi.

— Je vais vous raccompagner. Derek nous rejoindra à l'entrée.

— Arrangez-vous pour qu'il prenne une douche, s'il vous plaît.

Et qu'il s'inonde de parfum. Je ne veux pas que le Peuple flaire le sang ou le loup sur lui.

Mahon me guida à travers un labyrinthe de passages mal éclairés et de tunnels à embranchements multiples qui nous

conduisirent à une porte en bois. Mahon y appliqua sa paume, la porte s'ouvrit.

— Curran voulait que vous voyiez ceci avant de partir.

Dans la pièce, sur une table en métal, sous un globe de verre entrelacé de sorts de préservation, se trouvait la tête de Sam Buchanan.

Chapitre 5

Betsi ne voulut pas démarrer. Un mécanicien rat-garou jeta un rapide coup d'œil sous le capot, marmonna quelque chose à propos de l'alternateur et me désigna les écuries.

Avant de partir, j'ouvris le coffre, détachai les cordons qui retenaient le long rouleau de cuir huilé et l'ouvris, libérant les épées et les dagues bien rangées dans leurs compartiments. La lumière de la lune donna aux lames un éclat d'argent.

— Waow ! s'exclama Derek.

Les mâles et les épées ! Mon père prétendait qu'on pouvait mettre n'importe quel mec en bonne santé, quel que soit son degré de non-violence, dans une pièce avec une épée et un mannequin. Si on le laissait seul, invariablement l'homme ramassait l'épée et essayait d'embrocher le mannequin. C'était dans la nature humaine.

Ce jeune loup n'était pas différent.

— Choisis une arme.

— N'importe laquelle ?

— N'importe laquelle.

Il examina la rangée de coutellerie, concentré. Je pensais qu'il choisirait la lame damassée en acier feuilleté, mais il n'en fit rien et ses doigts glissèrent vers Bor. C'était une bonne épée, particulièrement pour un débutant, avec une lame de quatre-vingts centimètres. Elle avait une garde d'acier droite avec des pointes acérées dirigées vers le bas et un pommeau tout simple. Comme toutes mes armes, elle était parfaitement équilibrée.

Derek la soupesa.

— Elle est légère. J'ai été à une foire aux épées une fois et celles qu'ils avaient étaient beaucoup plus lourdes.

— Il y a une grande différence entre une épée et un objet qui ressemble à une épée. Celles que tu as vues à cette foire étaient

surtout de bonnes imitations. Elles sont jolies et lourdes, mais elles te rendent aussi lent qu'une limace en vacances. Celle-ci ne pèse qu'un kilo. (Derek fit tourner l'épée et trancha l'air.) C'est une bonne arme. Elle ne cassera pas et elle ne te balancera pas trop de vibrations dans le bras quand tu toucheras la cible.

— Je l'aime bien, dit-il.

— Elle est à toi.

— Merci.

J'attrapai mon fourre-tout. Nous étions prêts à partir.

Derek renifla un peu le sac.

— Ça sent l'essence.

— Tu as un bon odorat.

Je ne dis rien de plus. Lui expliquer que je gardais une outre pleine d'essence dans mon sac au cas où je perdrais du sang et qu'il me faille le nettoyer très vite aurait été trop compliqué.

La Meute me prêta une jument du nom de Frau. Le Maître d'écurie jura que, même si elle n'était pas l'animal le plus rapide de ses écuries, elle était obéissante, solide et aussi stable que le rocher de Gibraltar. Je n'avais aucune raison de douter de sa parole.

Le hongre louvet de Derek laissa Frau prendre la tête. Le gamin montait avec la tension d'un cavalier moyennement entraîné qui ne s'était jamais senti à l'aise sur une monture. En selle, certains Changeformes pouvaient passer pour des centaures. Derek n'était pas l'un d'eux.

Aucun de nous n'avait prononcé un mot depuis que nous avions quitté la forteresse, cinquante minutes. Si je devais travailler avec Derek, nous devions au moins nous entendre. Je ralentis un peu pour me mettre à sa hauteur. Le bruit des sabots se répercutait sur les murs de la rue déserte.

— Pourquoi le bras ? demanda Derek.

Il parlait de ma brûlure. La coutume voulait qu'on mette sa main au feu.

— Parce que je ne guéris pas aussi vite que vous. J'ai besoin de ma main pour tenir mon sabre.

— Oh ! C'était une question idiote.

Il regarda au loin, vers la ville. Atlanta s'étendait, l'air soulagée

d'être débarrassée de la magie mais aussi pleine d'appréhension, sachant que ce répit serait de courte durée.

La lune brillait sur l'ébène du ciel nocturne, pâle croissant de visage derrière un voile d'ombres. Sa radiance délicate comme un fouillis de lueurs et de ténèbres était quasiment invisible sous les lampadaires. La lumière électrique, comme le soleil, ne faisait pas de compromis. Il n'y avait pas d'ombre mélangée à sa clarté, aucune dualité, aucune promesse de profondeur cachée, de mystère, rien d'autre que la lumière pure et simple.

— Avez-vous remarqué comme certaines choses fonctionnent pendant la magie et d'autres pas ? demanda Derek.

— Par exemple ?

— Par exemple, les téléphones, parfois ils fonctionnent et parfois pas.

Il avait envie de parler. Il nous cherchait un terrain d'entente.

J'aurais été une garce de ne pas l'aider.

— Il y a deux théories là-dessus. L'une dit que l'intensité de la vague magique détermine l'étendue de l'échec de la technologie.

— Et l'autre ?

Je fis la grimace.

— La magie est fluide. Ce n'est pas un système strict gravé dans la pierre. Chacun d'entre nous la filtre au travers de soi, et nos pensées et nos perceptions lui donnent forme et la modifient. Tu as entendu parler de l'étendue du pouvoir du pape ?

— Oui.

— Il ne tient son pouvoir que de la foi de sa congrégation. Des milliers et des milliers de gens croient qu'il peut guérir les malades, donc il le peut. Maintenant, prenons une voiture. Comment fonctionne-t-elle ?

Derek fronça les sourcils.

— Je n'en suis pas sûr. Il y a un moteur qui brûle de l'essence et la transforme en gaz. Le gaz se propage et pousse quelque chose, une valve quelconque qui fait tourner les roues. Quelque chose comme ça.

J'acquiesçai.

— OK. Maintenant, comment fonctionne un téléphone ?

Il me regarda.

— Hmm. La voix fait vibrer les câbles ?

— Si on veut. Cela dit, comment le fait de composer un numéro permet-il de joindre la bonne personne ? Si un oiseau se pose sur le câble, par exemple, continue-t-il à vibrer ?

Derek haussa les épaules.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Moi non plus. Et la plupart de gens sont comme nous. Ils n'ont jamais réfléchi au fonctionnement du téléphone. Ça marche, c'est tout. Les voitures, c'est différent. Elles demandent plus d'entretien et tombent plus souvent en panne, et les réparations coûtent tellement cher que de nombreux conducteurs en apprennent la mécanique.

— Pour éviter de se retrouver sur la paille.

— Oui. D'après cette théorie, puisque tellement de gens ignorent les principes qui permettent à un téléphone de fonctionner, c'est, pour eux, comme de la magie. Ils croient que ça va fonctionner, donc ça fonctionne. D'un autre côté, les voitures sont vues comme un assemblage d'éléments mécaniques qui peuvent tomber en rade, et donc, quand la magie frappe, elles tombent en rade.

— C'est une théorie très chouette.

— Malheureusement, ça ne facilite pas mon boulot.

La fluctuation magique nous tomba dessus. Les lampes électriques s'éteignirent et le noir absolu enveloppa la ville. Quand mes yeux se furent enfin accoutumés au manque de lumière, nous bifurquâmes et une rangée de lanternes fae nous accueillit. Encore un virage et nous serions au *Casino*.

— Tu sais où on va ? demandai-je à Derek.

— Dans le trou à merde du Peuple.

Je secouai la tête, renonçant à mes espoirs de préserver ma neutralité avec le jeune loup à mes côtés.

— Que les choses soient claires. À moins qu'on ait aucun autre choix, je ne veux pas que tu changes de forme. Ils ne sentiront pas ton odeur puisque tu as pris une douche. Donc, sauf si tu montres ta fourrure, ils n'ont aucun moyen de savoir que tu es de la

Meute... et je préfère qu'ils continuent de l'ignorer.

— Pourquoi ?

— D'abord, je préfère que ma collaboration avec la Meute reste discrète. Ça pourrait donner une fausse idée de mon impartialité.

— Le Peuple n'aimerait pas tellement que vous ayez un homme-loup avec vous.

— Ouais. (Ted n'aimerait pas ça non plus.) Ensuite, si tu te transformes et si tu te bats, il faudra te nourrir et te trouver un coin pour te reposer. Je n'ai pas de refuge à disposition pour l'instant.

— Compris.

— Bien.

Prise dans le réseau d'ombres et de lumière de la lune triomphante, la ville semblait vide et silencieuse. L'enfant prodige pourrait peut-être garder sa

peau humaine au *Casino*. Je l'espérais.

La magie avait un appétit sélectif. En ce qui concernait les bâtiments, elle grignotait d'abord les gratte-ciel de haut en bas, puis elle s'attaquait à tout ce qui était grand, complexe et neuf. La Bank of America était tombée la première, suivie par le building de Sun Trust. Atlantic Center, Peach Tree Plaza et même le nouveau bâtiment Coca-cola avaient fait le plongeon. Le Georgia Dome s'était craché avant que la poussière proverbiale ait le temps de se poser et le reste des monuments au génie des ingénieurs humains attendent la chute sous les coups de boutoir magiques. Voilà pourquoi les autochtones ne cillèrent même pas lorsque le Centre des congrès Georgia World trembla, oscilla comme une dent de lait et s'effondra dans un immense nuage de poussière.

Rares étaient ceux qui s'attendaient que le Peuple rachète le terrain, bien plus rares ceux qui anticipèrent son nettoyage et la construction d'un nouveau Taj Mahal sur les ruines. Et quand les portes imposantes du Palais de la Magie s'ouvrirent et qu'on put voir les rangées scintillantes de bandits manchots, la ville qui avait déjà tout vu dut admettre son étonnement. Le choc dura le temps qu'un idiot se rende compte qu'il avait une poignée de dollars en poche. Désormais le *Casino* n'était qu'une des merveilles d'Atlanta, aspirant une foule prête à payer la taxe sur la bêtise. Heureusement pour nous, il était tard, même pour les joueurs dégénérés, et la foule

ne nous ralentit pas quand nous arrivâmes au petit nid de Nataraja.

J'avais déjà vu le *Casino* des dizaines de fois ; malgré ça, il me prit encore par surprise. Comme un château éthéré né d'un mirage dans les sables mouvants, le Siège du Peuple dominait la ville.

Blanc d'albâtre pendant la journée, ses murs scintillaient d'or et d'indigo la nuit, illuminés par de puissantes lampes, électriques ou fae.

Le Peuple avait procédé à quelques modifications.

Huit minarets au lieu des quatre d'origine entouraient le dôme du bâtiment central. De hauts murs encerclaient le complexe, ponctués d'énormes tours

équipées de canons à l'ancienne et de balistes magiques. Des gardes solennels et quelques vampires patrouillaient sur les remparts texturés. L'endroit puait la magie nécromancienne.

Nous passâmes entre les statues de bronze de dieux étranges qui surplombaient les eaux de longues fontaines rectangulaires. J'en reconnus certains, mais la mythologie hindoue n'avait jamais été mon fort.

La plus grande des statues se dressait au centre de sa propre fontaine circulaire devant l'entrée. Une silhouette étrange, prise dans le tourbillon d'une danse enflammée, en équilibre sur un pied au-dessus d'un démon très laid.

Deux paires de bras partaient de ses épaules. Une main tenait une flamme, la deuxième battait un tambour, la troisième désignait le pied levé et la quatrième faisait un geste de bénédiction. Un danseur cosmique piétinant l'ignorance du monde, le corps en feu, le visage serein. Shiva sous la forme de Nataraja, le Seigneur de la Danse.

Derek observa la statue tandis que je ralentissais devant elle, et fronça les sourcils en découvrant le palais.

— Alors il s'est donné le nom d'un dieu ?

— Ouais.

À notre époque, il faut beaucoup de culot pour prendre le nom d'une divinité. Le culot, le propriétaire du *Casino* en possédait en abondance. Mais si Shiva était ce à quoi il aspirait, il avait un long chemin devant lui.

Nataraja était le seigneur local du Peuple. Le Peuple prétendait appartenir à une nouvelle espèce d'humains, ou à une très ancienne, cela dépendait de l'interlocuteur.

Comme l'Ordre, il possédait des domaines dans tout le pays mais, contrairement à l'Ordre, il était très intéressé par l'accumulation de richesses pour financer ses recherches sur « les mystères de la vie et de la mort » comme l'annonçait sa brochure.

Les membres du Peuple étaient spécialistes d'un bon nombre de domaines magiques et technologiques. La plupart affichaient un penchant pour la nécromancie et la nécro-navigation – l'élevage, l'étude et le soin de morts.

Le Peuple possédait du pouvoir à ne savoir qu'en faire.

Foutrement dangereux, les membres avaient haussé la nécromancie au niveau d'un art, démontrant un degré de professionnalisme élevé dans tout ce qu'ils entreprenaient, ce que j'admirais. Ce qui ne m'empêchait pas de les mépriser.

L'entrée du *Casino* était ouverte au public. Nous attachâmes nos chevaux à une balustrade et passâmes entre deux gardes jumeaux qui portaient un manteau noir sur une cotte de mailles et brandissaient un cimeterre. Les cimeterres étaient usés, comme lorsqu'on aiguisé souvent une arme après l'avoir émoussée sur quelque chose de dur.

Nous entrâmes.

Je déteste les casinos. L'appât de l'argent facile faisait ressortir le pire chez les gens. L'air sentait l'avidité, le désappointement et le désespoir.

Derek et moi dépassâmes les bandits manchots transformés pour fonctionner manuellement, les joueurs à l'air non-morts se mouvaient avec la monotonie des automates, plus tout à fait tant ils se concentraient pour nourrir les machines de toujours plus d'argent. Une femme gagna, sautilla frénétiquement tandis qu'une cascade de pièces coulait, emplissant le réceptacle de sa machine.

Son visage, illuminé par la joie, virait bersek, presque dément.

Nous ignorâmes les tables de jeux de cartes, nous engouffrant dans une entrée de service pour nous retrouver dans une pièce qui donnait sur un escalier.

Deux gardes secs flanquaient les marches. Une femme se précipita à notre rencontre.

Elle mesurait un peu plus d'un mètre cinquante, quinze centimètres de moins que moi. Sa robe vert émeraude épousait sa silhouette, ne laissant rien à l'imagination. Elle n'était ni mince ni délicate. Quand les auteurs de mauvais romans à l'eau de rose s'extasiaient sur les « courbes magnifiques mettant en valeur une taille fine » ou « la peau douce qui suppliait qu'on l'explore », ils pensaient à elle. En tout cas, son corps n'avait pas grand-chose à voir avec le mien. Je n'étais pas jalouse.

Mon corps me convenait très bien : il était solide, fort, résistant et doté de réflexes rapides, ce qui me permettait de tuer avant d'être tuée.

Je lui enviais tout de même ses cheveux. Roux flamboyant, ils tombaient jusqu'à ses hanches, tout en boucles et en anglaises, brillant comme de l'or rouge.

Le visage de Derek refléta un désir lubrique de première classe.

Rowena sourit comme s'il venait de lui lire un poème.

— Kate ! Quel plaisir de te revoir.

Son sourire aurait pu mettre un vaisseau spatial en orbite. Son contralto teinté d'un léger accent polonais faisait perdre aux hommes jusqu'aux derniers restes de leur dignité.

Je jetai un coup d'œil à Derek. L'enfant prodige ne tirait pas la langue mais son regard était rivé à la poitrine de Rowena. Il évitait les yeux. Bonne stratégie.

— Désolée d'être en retard.

— Pas de souci. Suivez-moi s'il vous plaît.

Nous la suivîmes, grimpant les escaliers vers le long couloir.

— Vous êtes déjà venue ici.

Le regard de Derek était rivé au cul de Rowena qui ondulait sous la soie verte chatoyante quelques marches au-dessus de nous.

— Wiggles.

Il cilla puis comprit que je ne faisais pas référence au derrière de Rowena .

— Wiggles ?

— Elle mesure plus de quatre mètres, elle a une tête

triangulaires des écailles bleu et gris... (Il me regardait sans comprendre)
Le serpent domestique de Nataraja. Elle a fait une fugue il y a quelques semaines. Je la lui ai ramenée à la demande de la Guilde.

Préciser que j'étais restée quatre jours entiers dans les marécages, recouverte de tourbe et de vase, sans vêtements de rechange, aurait gâché mon effet.

Une sensation glaciale me parcourut. Les poils de ma nuque se dressèrent. À un détour du couloir nous aperçûmes un vampire. Il rampait au plafond, dans la direction opposée, ses muscles secs jouaient sous une peau trop tendue, certainement morte de son vivant elle était désormais d'un bleu violacé. Rowena lui jeta un coup d'œil et lui fit signe comme quelqu'un de l'époque technologique aurait salué une caméra de sécurité. Je sentis une magie particulière s'écouler d'elle comme une vague paresseuse.

Mon estomac se serra. Je déglutis, essayant de ne pas vomir.

Le non-mort resta étrangement immobile. L'envie de le tuer me submergea presque. Mes mains me démangeaient du désir de toucher Slayer. Je lorgnai vers les yeux vides et me demandai ce que ça ferait d'enfoncer ma lame dans l'un d'eux, de touiller dans la cervelle. J'aurais encore plus aimé tuer l'homme qui le pilotait.

Le vampire se mit soudainement en mouvement, bifurqua et s'éloigna.

— Par ici, s'il vous plaît, dit Rowena, nous gratifiant d'un autre sourire rayonnant.

Le couloir s'achevait sur une énorme porte cintrée. Ses deux battants s'ouvrirent à notre approche. Devant nous s'étendait la salle du trône

pentagonale de Nataraja, comme un rêve de haschich volé dans les songes d'un ancien conteur des *Mille et Une Nuits*. Des statues gracieuses se dressaient dans la lueur des lampes magiques mêlée aux reflets du trône d'or de Nataraja. Des coussins de velours jonchaient le carrelage à l'italienne tandis qu'une poignée d'œuvres d'art avaient été placées là afin de conférer en vain du cachet à cette opulence vulgaire. Nataraja était allongé sur son trône comme un sultan de légende.

Le connard portait du blanc, comme il le faisait toujours, et son costume devait valoir six mois de mon salaire. C'est pas mal d'être sultan.

Son trône était probablement en or, mais j'avais du mal à concevoir qu'une telle concentration de richesses puisse être gaspillée pour héberger le cul de quelqu'un.

Le trône, en forme d'œuf coupé en deux dans le sens de la longueur, approchait les deux mètres. Des animaux exotiques stylisés – autrefois considérés comme mythiques et désormais extrêmement dangereux – couvraient toute la surface de l'œuf, aussi bien extérieure qu'intérieure. Les bijoux précieux qui leur servaient d'yeux scintillaient à la lumière des nombreuses lampes.

Nataraja était tranquille, un de ses coudes reposait sur un coussin blanc rebondi. A en juger par ses traits, il ne devait pas avoir plus de quarante ans, mais les impressions visuelles ne voulaient plus rien dire. Il semblait vieux, bien plus vieux que moi.

Deux cents ans, peut-être trois cents, peut-être plus. Autrefois, j'aurais dit qu'une telle longévité était impossible, mais mes années de mercenariat m'avaient appris à faire preuve de prudence avec les mots « jamais » et « impossible ».

Nataraja me détailla, légèrement amusé par ma présence sur son territoire. Avec sa peau olivâtre et sa minceur, il irradiait le pouvoir comme certains hommes irradient la force.

Ses cheveux anthracite encadraient un visage anguleux sous un front haut, il avait les pommettes proéminentes et un menton fuyant, dissimulé par une barbe rase parfaitement taillée. Ses yeux, très foncés et perçants, avaient un effet magnétique. Quand il vous regardait, il semblait lire au plus profond de vous, découvrir vos pensées secrètes et vos idées cachées, et en prendre possession. Son regard rendait le mensonge presque impossible. Pas pour moi.

Wiggles siffla tandis que je traversais la salle. Elle me regarda de ses yeux vides et haineux, et renifla, sa longue langue frémissant par sa gueule sans lèvres. *Contente de te voir, ma douce. Tu te souviens de mon aiguillon à bestiaux ?* Rowena caressa le serpent, sa main reposant sur l'énorme tête triangulaire. Avec ses cent kilos, Wiggles ne pouvait pas être portée comme un animal domestique quelconque. De surcroît, les serpents ne pouvaient être dressés vu

que, la plupart du temps, ils pensaient que les humains étaient des arbres ambulants et chauds.

Wiggles, cependant, était un monstre créé par magie et manipulations génétiques. Cela ne l'empêchait pas d'être stupide, mais elle savait qu'une main sur sa tête signifiait douleur si elle bougeait, elle s'installa donc en longues torsades sanguines, aux pieds de Rowena.

La voix de Nataraja rampa comme un murmure d'écailles sur une pierre rêche.

— Kate.

— Nate.

Il fit la grimace.

— Je ne suis pas d'humeur à supporter ton insolence.

— Pas étonnant. Il est tard pour un homme de ton âge. Tu as pensé à prendre ta retraite ?

Je sais que tu vas le faire et tu sais que je vais le faire. Alors finissons-en. Teste-moi, fils de pute, que je puisse te battre une fois de plus. Après, on pourra parler.

Son pouvoir me frappa, pressant, me poussant vers le sol. Ses yeux devinrent des puits sans fond, impérieux, tout puissants, m'aspirant dans leurs profondeurs abjectes, me promettant l'esclavage et la douleur.

Je serrai les dents et lui résistai de toutes mes forces, essayant de protéger Derek.

Nataraja poussa plus fort, son pouvoir se déversant comme une avalanche, distordant le monde, le submergeant jusqu'à ce que rien ne subsiste en dehors de deux volontés qui se faisaient face. Un frisson douloureux me parcourut.

Son visage se tordit, il se mordit la lèvre.

— Ah ! Quel sale caractère ! dis-je entre mes dents serrées.

— Les changements d'humeur ne sont-ils pas un signe de sénilité précoce ? demanda la voix épuisée de Derek derrière moi.

La pression époustouflante reflua un instant. Je rassemblai ma magie, invoquant toutes mes réserves.

Attaque le gamin, Nate. Attaque, que je puisse te tuer.

La pression cessa brutalement. Je fus rappelée du long tunnel

noir jusqu'à la réalité. Nataraja avait reculé, il avait senti le danger.

Putain ! Je jetai un coup d'œil à Derek. Son visage était exsangue.

Ses poings serrés.

Nataraja jouait de nouveau l'hôte amusé.

— Je vois que tu as amené un animal de compagnie. Il parle comme toi.

Un jour, promettait son visage, un jour on réglerà ça.

— Mes mauvaises habitudes sont contagieuses.

Quand tu veux.

Un murmure annonça une nouvelle arrivée. Ghastek passa sous la porte cintrée, une mallette à la main, vêtu d'un pantalon kaki et d'un sweat-shirt noir. Il avait l'air tellement incongru dans la grande salle de Nataraja que je faillis éclater de rire.

Ghastek inclina la tête vers moi et se posta au pied du trône de son maître. Les deux hommes étaient plutôt malingres mais si Nate était mince, Ghastek, lui, était maigre. Un régime de steaks et de nombreuses heures dans une salle de bodybuilding auraient pu le rendre sec et musclé mais je doutais qu'il ait jamais vu un haltère, et encore plus qu'il sache s'en servir. Il commençait à perdre ses cheveux et son front dégarni semblait plus grand. Son visage était quelconque, uniquement sauvé de l'oubli par ses yeux sombres qui trahissaient son intelligence et par l'expression distante de ceux qui passent le plus clair de leur temps immergés dans leurs pensées.

— Ah ! Ghastek. (Nataraja parlait comme s'il accueillait un animal favori) J'essayais de jauger le nouveau jouet de Kate. Il doit être son...

Je décidai de lui faire plaisir :

— Mon Apprenti.

— Apprenti. (Nataraja fit rouler le mot sur sa langue, le goûtant) Quelle modestie. Vu son âge, c'est assez approprié, mais ça ne te ressemble pas.

— J'ai horreur de te décevoir, mais notre relation est strictement professionnelle.

Le rire de Nataraja pollua l'air.

— Bien sûr, dit-il, comme pour faire plaisir à un enfant. Je manque de subtilité.

Je lui souris.

— C'est évident. Maintenant que nous avons établi que tu as terriblement mauvais goût, acceptes-tu de discuter avec la représentante de l'Ordre ou dois-je m'en aller ?

— Tu deviens bien professionnelle, tout d'un coup. D'accord.

(Nataraja se pencha en arrière.) Je ne suis pas satisfait de la direction que prend ton enquête.

Je lui montrai les dents.

— C'est amusant. Je ne suis pas à tes ordres. Je travaille pour l'Ordre et, la dernière fois que j'ai vérifié, l'Ordre n'était pas inféodé à Roland.

C'était toujours divertissant de voir l'effet qu'avait ce nom. Les deux hommes sursautèrent comme s'ils venaient de recevoir une décharge électrique.

— Comme vous pouvez le constater, messieurs, j'ai accès à la base de données de l'Ordre.

Ce qui était un mensonge, mais ils n'avaient aucun moyen de le savoir. Le nom de Roland court-circuitait leur logique. S'ils avaient su d'où je tenais le nom de leur chef ils en auraient fait une crise d'apoplexie.

— Voici ce que je sais, et, s'il vous plaît, n'hésitez pas à me corriger si je me trompe : l'ombre vampire de Ghastek suivait Greg Feldman. Elle a été tuée brutalement et vous n'avez pas été capables d'obtenir l'image du tueur dans l'esprit du Compagnon qui pilotait le vampire. Vous n'avez rien fait pour communiquer cette information à l'Ordre, ce qui est compréhensible puisque vous auriez dû expliquer pourquoi votre vampire filait le Chevalier Divin. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous faites autant d'histoires pour un seul vamp.

Le silence qui suivit se prolongea, puis Nataraja engagea d'un geste son vassal à m'éclairer, perdant apparemment lui-même tout intérêt pour notre

conversation. Rowena restait immobile, une main sur la tête du serpent. Je me demandais ce qui passait par la tête.

— Nous avons perdu plus d'un vampire, lâcha Ghastek.

— Vous avez des preuves ?

Ghastek ouvrit sa mallette et en sortit un tas de photo- graphies.

Déjà vues. Il s'avança pour me remettre les photos. Derek s'interposa, prit la pile et me la remit.

Je regardai la photo noir et blanc d'un vampire décédé.

Le suceur de sang n'était plus qu'un tas froissé, son corps noueux pitoyablement brisé. Un sang noir et épais tachait sa carcasse pâle. Le vamp en était couvert, quelqu'un avait trempé la main dans son sang et l'avait étalé sur tout son corps, comme on badigeonnait d'huile un poulet avant de le rôtir. Le crâne chauve du suceur de sang avait été ouvert très proprement, un vide humide s'ouvrait là où aurait dû se trouver le cerveau.

Deuxième photo. Le même vampire, cette fois sur le dos pour montrer les lacérations qui ouvraient son torse depuis l'appareil génital jusqu'au milieu de la poitrine. Les côtes émergeaient des tissus sanglants. On avait utilisé un couteau très aiguisé pour percer le cartilage de plusieurs côtes et les détacher du sternum avec une force effrayante.

Le vamp avait été positionné sur le côté pour que ses boyaux atrophiés se déversent. Il n'y avait pas de gras sur les intestins, le tueur n'avait pas eu à faire attention en découpant. Même chose avec la vessie et le côlon : les deux organes s'asséchaient dans les semaines qui suivaient la non-mort, il n'avait donc pas eu à se soucier de la merde.

Le diaphragme était parfaitement ouvert, à la fois pour enlever le reste de l'intestin et pour avoir accès à l'œsophage. On avait pelé le diaphragme et glissé la main dans la cage thoracique pour atteindre l'œsophage et le sectionner. Il avait ensuite suffi de l'arracher pour que les poumons inutiles

et le cœur gonflé de sang viennent avec. J'avais déjà vu ça. C'est comme ça qu'on éviscérerait un daim.

— Il a pris le cerveau, le cœur, les poumons, ce qui restait du foie et des reins, mais il a laissé les intestins, dit Ghastek.

Je haussai un sourcil. Il murmura :

— La photo suivante.

Le cliché montrait un vilain tas d'entrailles dans une flaque de sang. Inutilisées, elles s'étaient atrophiées au point de ressembler à une corde épaisse.

— Un talent admirable, remarqua sèchement Ghastek.

La découpe est d'une précision chirurgicale. Notre assassin possède une excellente connaissance de la physiologie vampirique.

— Aucune possibilité que ça vienne de l'intérieur ?

Ghastek me dévisagea comme si je l'accusais de dévorer des enfants.

— Nous ne sommes pas stupides. (Il voulait dire : je ne suis pas stupide)
Tous ceux d'entre nous qui possèdent ce talent ont un alibi.

— À part celui-ci et l'ombre, vous en avez perdu combien ?

— Quatre.

— Quatre ? Quatre vampires ?

Ghastek dansait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, l'air d'avoir goûté quelque chose d'amer et de visqueux.

— Nous ne sommes pas très heureux de la situation.

— Où sont les autres photos ?

— Nous n'en avons pas. Les autres ont été pris. Nous n'avons pas pu récupérer les corps.

— Que veux-tu dire par « pris » ?

— Ils sont morts instantanément, le lien entre leur esprit et le navigateur s'est rompu brutalement. Leurs corps ont disparu avant que nos équipes de terrain déboulent.

Il sortit une feuille dactylographiée.

— Voici la liste des lieux, avec les dates et les heures.

Derek lui prit la liste et me la donna. J'y jetai un coup d'œil et la mis dans ma poche. Six vampires et sept Changeformes. La personne qui essayait de déclencher une guerre entre la Meute et le Peuple faisait un sacré bon boulot. Qui pouvait en tirer bénéfice ?

— Vous avez perdu six vampires et vous ne pouvez produire que deux corps. Êtes-vous sûrs que les quatre autres ne sont pas toujours actifs ? L'idée de quatre vampires sans pilote parcourant la ville en liberté m'angoissait au point de me faire mal.

— Ils sont décédés, Kate. (Nataraja sortait brusquement de sa rêverie) Pourquoi ne demandes-tu pas à Curran et à son Lympago ce qu'ils ont fait de ce qui nous appartient ?

« Lympago » n'était pas un terme adéquat pour décrire Corwin,

mais Nate avait l'air tellement content de l'avoir employé que je le laissai baigner dans son ignorance.

— J'ai parlé à la Meute et j'ai pu disculper Corwin de manière satisfaisante.

— Ça ne me suffit pas, dit Nataraja.

— Ça devra suffire. (Cette joute verbale épuisait ma patience) Son scan-m ne correspond pas.

— J’ai vu le scan-m de la scène du crime, dit Ghastek, revenant à la vie comme un requin qui sent le sang dans l’eau. Il n’y avait pas d’autre empreinte de pouvoir que celle de notre vampire et du Divin.

Merde ! Moi et ma grande gueule ! J’aurais dû avoir une pancarte « Informations confidentielles gratuites ». Au moins les gens auraient su tout de suite à qui ils avaient affaire.

— Tu n’as pas dû voir le bon scan-m. Le mien montrait clairement un enregistrement du pouvoir du meurtrier.

Je pouvais presque sentir le formidable cerveau de Ghastek derrière ses yeux.

— Accepterais-tu de nous fournir une copie de cet autre scan-m ?

— Accepterais-tu de m’expliquer pourquoi votre putain d’ombre vampire filait Feldman ?

— Peut-être que nous voulions juste garder un œil sur le Divin, intervint Nataraja.

Je fis semblant d’y réfléchir.

— Non. Je ne gobe pas. Garder un vamp sur le terrain coûte trop cher pour une surveillance de routine.

— Nous n’avons plus rien à nous dire.

— C’était un plaisir de te voir aussi.

— Ghastek, veux-tu bien escorter la représentante de l’Ordre hors de notre territoire ? Nous ne voudrions pas qu’il lui arrive quelque chose. Je ne pourrais pas m’en remettre.

Ghastek m’adressa un regard étrange et sortit avec moi, laissant Rowena et Nataraja derrière nous.

Dès que nous fîmes hors de portée des oreilles de Nate je m’arrêtai.

— Tu ne dois pas vraiment me raccompagner.

— Oh ! que si !

— Dans ce cas, j'ai une question.

Ghastek me regarda.

— Si je voulais corrompre un animal vivant avec un pouvoir nécromancien, comment devrais-je m'y prendre ?

— Par « corrompre », tu veux dire... ?

Il n'y avait aucune échappatoire à cette question.

J'étais trop stupide pour ce boulot.

— Suffisamment de pouvoir nécromancien pour produire une empreinte de pouvoir mélangée.

— Quelle couleur ?

Je fis un effort pour ne pas grincer des dents.

— Orange pâle.

Il y réfléchit.

— La technique la plus évidente consisterait à nourrir l'animal avec de la chair non-morte. Si un rat se gorgeait de la chair d'un vampire, la magie nécromancienne apparaîtrait dans le contenu de son estomac. Une partie irait jusqu'à la circulation sanguine. Mais, puisque c'est évident, c'est forcément inexact. J'ai scandé des animaux nourris de chair non-morte, et l'empreinte de pouvoir montrait un arc purement nécromant.

— La magie de la chair non-morte avait totalement submergé la magie de l'animal ?

Ghastek acquiesça.

— Oui. Pour produire un pouvoir mélangé, l'influence de la magie nécromancienne doit être très subtile. En théorie – et ce n'est que de la théorie – ça devrait impliquer la reproduction.

— Je ne comprends pas.

— Si tu me le demandes gentiment, je t'expliquerai peut-être.

— Pourrais-tu, s'il te plaît, m'expliquer ce truc ? C'est important, j'apprécierais vraiment beaucoup ton aide.

Ghastek s'autorisa un sourire. Il toucha ses lèvres, et le sourire disparut, comme si ce n'était rien de plus qu'un sursaut musculaire.

Je lui souris de toutes mes dents.

— Tu es bien plus agréable quand tu parles comme un être

humain. (Mon sourire ne déclencha aucune réaction) La bravade est amusante mais ça devient fatigant.

Je soupirai.

— Je suis une mercenaire. Je marche comme une merc, je parle comme une merc, j'agis comme une merc.

— Donc tu admetts que tu es un stéréotype sur pattes ?

— C'est moins dangereux comme ça, répondis-je honnêtement.

L'espace d'un instant, je pensai qu'il comprenait la signification profonde de mes paroles d'une manière ou d'une autre. Puis, il dit :

— Nous parlions de rats ?

— Oui. Et j'ai demandé gentiment.

— En théorie, si je prends une rate et que je la nourrisse de chair non-morte, tout en lui permettant de se reproduire à terme, puis que je répète cette

procédure avec ses petits, quelque part dans la lignée, les descendants de la rate originelle pourront présenter une influence permanente de la magie nécromancienne, ce qui produirait une empreinte de pouvoir mélangé. Quelque chose comme de l'orange clair sur un scan-m.

— Merci.

— Merci à toi, il sourit.

L'eau de la fontaine de Shiva était rafraîchissante.

Je m'en aspergeai le visage en résistant à l'envie de me coucher sur le joli béton frais. Le petit test de Nataraja avait épuisé mes réserves mais j'avais une fois de plus évité la démonstration de pouvoir qu'il essayait de provoquer.

Je m'assis sur le bord de la fontaine.

— Je suis crevée. Je me sens salie et j'ai besoin d'une douche.

Comment te sens-tu ?

Derek attrapa le rebord des deux mains et plongea la tête dans l'eau. Il s'ébroua et se nettoya les narines à la manière des Changeformes quand ils veulent se débarrasser d'une odeur forte.

— Cet endroit pue la mort.

— Ouais. Tu sais, ce n'est pas très sage de provoquer Nataraja.

— Et c'est toi qui parles ?

— Il attend de moi que je le provoque. Mais bon, c'était marrant. Qu'est-ce que tu penses de Rowena ?

— Tu ne veux pas le savoir.

— Tu as raison, c'est probable. Elle me dérange, admis-je.

— Pourquoi ? Parce qu'elle est plus jolie que toi ?

Je frémis.

— Derek, ne dis jamais à une femme qu'une autre est plus jolie qu'elle. Tu te ferais une ennemie pour la vie.

— Tu es plus drôle qu'elle. Et tu frappes plus fort.

— Eh bien, merci. Vas-y, enfonce le clou et dis-moi à quel point elle est plus séduisante que moi. Si tu dis que j'ai beaucoup de personnalité, tu verras à quel point je peux frapper fort.

Il sourit. Nous allâmes récupérer nos chevaux.

— Fais attention au retour, dis-je.

Il me regarda, interloqué.

— C'est moi qui te protège. Toi, fais attention.

Je secouai la tête. J'avais enfin rencontré mon chevalier en armure étincelante. Quel dommage que ce soit un adolescent loup-garou.

— Tu crois que le Peuple va tenter quelque chose ? demanda-t-il.

— Pas le Peuple. (Je ralentis) La Meute et le Peuple ont perdu à peu près le même nombre de fidèles et les meurtres ont été commis à la frontière entre leurs territoires. Cette série de tueries me semble très bien organisée.

— Par Nataraja ?

— Par quelqu'un qui gagnerait je ne sais quoi en cas de guerre entre la Meute et le Peuple.

— Comme Nataraja ?

— Tu arrêtes avec Nataraja ? (Je fronçai les sourcils) Avant tout, Nate est un homme d'affaires. Oui, il aimerait réduire l'influence de la Meute. Dans

un conflit ouvert, le Peuple pourrait même gagner, mais ça le laisserait tellement affaibli qu'un rot de bébé le ferait tomber. La guerre n'est pas intéressante financièrement, c'est pourquoi on nous a invités au *Casino*. Malgré toutes ses poses, le Peuple est inquiet. Pas seulement parce qu'il a perdu six vampires, qui sont chers à remplacer, mais parce qu'il sent une menace plus profonde. Pourquoi crois-tu que Ghastek nous raccompagne ?

Derek haussa les épaules.

— Quelle menace ?

J'avais oublié le plaisir d'exprimer une théorie.

— As-tu déjà entendu l'expression « tirer un Gilbert » ? Tu sais d'où ça vient ?

— Non.

— Il y a environ neuf ans, un Maître des Morts renégat nommé Gilbert Caillard a essayé de prendre le pouvoir sur le Peuple en liant le nom de Nataraja à un cercle d'esclaves sexuels. Ce qui est profondément ironique, car je doute que les serpents baisent, et encore plus qu'ils fassent commerce du sexe. De toute façon Gilbert tenait le raisonnement suivant : si le Peuple était déshonoré et Nataraja arrêté, il pourrait arriver comme une fleur et prendre le pouvoir. Il était puissant, il a presque réussi son coup.

— Tu crois qu'il est de retour ?

— Non. Gilbert est mort. Nataraja l'a tué et son cœur a été brûlé. Nataraja garde les cendres dans un petit sachet autour de son cou. Mais ça ressemble beaucoup à du Gilbert. Le plan est assez brillant : forcer la Meute et le Peuple à s'entre-tuer, puis débarquer et arracher le contrôle des mains faibles et, on peut l'espérer, mourantes de Nate.

— Mourantes, ce serait bien.

— Un, on a des membres de la Meute déchiquetés par des animaux corrompus de nécromancie, probablement nourris de chair nom-morte.

Deux, on a des vampires kidnappés par quelqu'un qui a de grandes connaissances de l'anatomie vampirique. Et trois, Nate a la trouille. Regarde les remparts. Il a doublé les patrouilles. Tu vois, le Peuple préfère le pouvoir à toute chose. Il n'encourage pas vraiment ce genre de coup d'état violent, mais si le vainqueur prête allégeance à Roland et prononce les bons mots, il peut s'en sortir sans trop de problèmes. Je crois que nous avons un Maître des Morts renégat sur les bras.

Ce devait être ça. C'était parfaitement logique.

— Qui est Roland ? demanda brusquement Derek, interrompant mes pensées.

— Roland ? C'est le chef légendaire du Peuple. Selon la rumeur,

il vit depuis que la magie a quitté le monde, soit près de quatre mille ans. Il est supposé avoir des pouvoirs incroyables, presque divins. Certains disent qu'il s'agit de Merlin, d'autres de Gilgamesh. Il a un but inconnu et il utilise le Peuple pour l'atteindre, même si la majorité de ses membres ne l'a jamais vu. Il n'y a aucune preuve de son existence et les gens comme toi et moi ne sont pas censés en avoir entendu parler.

— Il existe ?

— Oh oui ! Il est réel.

— Comment es-tu au courant ?

— C'est mon boulot de le savoir.

Et fais-moi confiance, enfant prodige, j'en sais vraiment trop. Je connais ses habitudes. Je connais la nourriture qu'il aime manger quel genre de femme il aime dans son lit, quel genre de livres il aime lire. Je sais tout ce que mon père savait de Roland. Je connais même son vrai nom.

La foule qui se dirigeait vers les arches blanches du portail était moins dense. Il était tard, ou tôt selon les préférences.

Des griffes squelettiques de peur me glacèrent la nuque. Les poils sur mon cou et mes bras se dressèrent. Il y avait un vampire.

Pas loin.

Le hongre de Derek hennit mais Frau resta impassible.

J'adorais ce cheval.

Je me retournai lentement et vis un suceur de sang descendre le mur blanc de neige du *Casino*. Il rampait la tête en avant comme un gecko mutant, ses longues serres jaunes creusant dans le mortier. Le corps pâle aux muscles secs et noueux suait la magie nécro.

Le vamp rampa jusqu'à ce que sa tête soit au niveau de la mienne et leva les yeux. Vivant, il avait été une femme. La non-mort avait creusé ses traits déjà délicats, lui donnant l'air d'une victime des camps de concentration.

La suceuse de sang me regarda fixement de ses yeux hantés.

Elle leva une main fine qui serrait un petit objet.

Doucement, elle ouvrit la gueule. Son visage se tordit, essayant de prendre une autre physionomie.

— Je crois que cela t'appartient, dit la voix de Ghastek depuis la gorge de la vamp.

Les doigts de la vamp s'ouvrirent, et l'objet tomba. Je l'attrapai : ma dague de lancer. Comme c'était gentil. Il avait même nettoyé le sang du non-mort de la lame.

— Dis-moi, Kate, demanda Ghastek. Pourquoi peins-tu tes dagues en noir ?

— Pour qu'elles ne brillent pas quand je les lance.

— C'est une évidence, maintenant que tu le dis.

La gorge de la vamp puait la mort.

— On y va ?

— Après toi.

— Quelle est votre destination ?

Il savait très bien où se trouvait l'appartement de Greg. Le Peuple devait probablement surveiller ce putain d'endroit de très près.

— Amène-moi simplement à la limite de votre territoire.

Disons, au coin de White et Maple. Ça devrait aller. (Je me rendis compte trop tard que Greg était mort à cette intersection. L'endroit devait certainement être sous surveillance) Ce n'est pas vraiment nécessaire, tu sais.

— Ça l'est. Si tu mourais après une visite au *Casino*, nous serions obligés de répondre à tout un tas de questions déplaisantes.

Je flattai le cou de Frau, dénouai les rênes et montai.

— Un cheval, dit Ghastek avec dégoût. J'aurais dû m'en douter.

— Tu as quelque chose contre les chevaux ?

— J'y suis allergique. Mais ça n'a pas d'importance dans les circonstances présentes.

Il chevauchait les non-morts mais un bon vieux cheval le faisait éternuer.

— Vas-y, on te suit.

La vamp démarra, courant debout d'une manière maladroite.

Les suceurs de sang ne sont pas faits pour courir sur le sol. Ça demande de la coordination et du souffle et ce genre de choses n'était plus vraiment naturel pour quelqu'un qui n'avait pas besoin de respirer.

Je pressai doucement les flancs de Frau, elle se lança aisément au trot. Derek et son hongre étaient juste derrière. J'avais

l'impression que si la suceuse de sang se trouvait assez près, Frau aimerait vérifier l'effet que ça faisait de la piétiner.

Ghastek poussa le vampire sur un pâté de maisons puis le fit grimper sur un bâtiment et sauter sur son voisin, défiant la gravité.

Sa forme décharnée glissa le long de la troisième rangée de fenêtres, les serres s'accrochant au mur le temps de se propulser plus loin, sans bruit, indéfectible, une nouvelle horreur.

Nous prîmes les petites rues, à l'écart de l'artère principale. Un cavalier nous croisa sur un hongre gracieux, blanc comme neige, aux yeux méchants. Un cheval quasiment unique en son genre. Le cavalier portait une veste en cuir onéreuse, doublée de fourrure de loup.

Il nous lança, à Derek et à moi, un regard appréciateur et poursuivit son chemin, ajustant l'arbalète qu'il portait dans son dos.

Je cherchai une pancarte disant : « Je suis riche, attaquez-moi. » Je n'en vis pas. Je supposai que son cheval suffisait à faire passer le message.

Plus loin devant nous, plusieurs enfants se pressaient autour d'un feu qui ronronnait dans un bidon en métal.

Les flammes léchaient les bords du bidon, projetant des reflets jaunes sur leurs jeunes visages déterminés et lugubres. Un garçon maigre, avec un sweat-shirt sale et un fouillis de plumes dans ses cheveux gras, chantait quelque chose de théâtral et jeta ce qui ressemblait à un rat mort dans le feu. Tout le monde pouvait devenir sorcier de nos jours.

Les gamins me regardèrent quand je les dépassai. L'un d'eux jura avec brio, essayant d'obtenir une réaction. Je ris doucement et poursuivis mon chemin.

Si nous avions vraiment un Maître Morts renégat sur les bras, j'ignorais totalement comment le piéger.

Peut-être que si j'avais une malle maintenue ouverte par un bâton et que j'y fourre un des vampires de Ghastek...

Nous arrivâmes à Rufus et nous nous orientâmes vers White Street. Elle devait son nom à la chute de neige de 14, quand huit centimètres de poudreuse avaient recouvert l'asphalte de la rue.

Huit centimètres de neige n'avaient rien d'inhabituel pour Atlanta,

sauf que cela s'était produit en mai et que la neige avait refusé de fondre pendant des mois malgré les 40°. Trois ans et demi plus tard, elle avait fini par renoncer et avait fondu pendant l'été indien.

J'atteignis le croisement et m'arrêtai. La forme tordue de la vampire de Ghastek était enroulée autour d'un lampadaire comme un serpent autour d'une branche.

Elle me regardait, ses yeux brillaient d'un rouge morne, qui indiquait un influx magique. Ghastek se concentrait pour la garder en place.

— Un problème ? demandai-je doucement.

— Des interférences.

La voix de Ghastek sonnait comme s'il serrait les dents.

Quelqu'un essayait de lui retirer le contrôle de la vamp par la force.

Je libérai Slayer et le couchai en travers du dos de Frau.

Le métal fumait. Une fine couche d'humidité brillait à la surface. Il réagissait peut-être à la vamp de Ghastek, mais cela pouvait être autre chose.

Derrière moi, le hongre de Derek hennit doucement.

— Ne descends pas de cheval, aboyai-je.

Tant que Derek resterait en selle, il n'oublierait pas d'agir en humain.

J'attachai Frau à une grille d'acier. La vamp de Ghastek se désenroula du lampadaire et glissa silencieusement jusqu'au sol.

Elle fit quelques pas maladroits vers le croisement.

— Ghastek, où tu vas ?

Un chariot tiré par deux chevaux descendait la rue à tombeau ouvert dans un grondement de tonnerre. Les chevaux virent la vamp et ruèrent, détournant le chariot pour l'éviter mais pas suffisamment. La roue droite du chariot écrasa la vampire dans un grand craquement sourd, la projetant sur le côté. Le conducteur cracha un juron et fit claquer les rênes, forçant les chevaux à un galop frénétique, assourdissant. Ils disparurent en un éclair.

La vamp restait immobile en un tas pitoyable.

OceanofPDF.com

Comme c'était pratique.

Slayer à la main, j'avancai dans la rue et appelai doucement.

— Ghastek ?

Un léger sifflement attira mon attention. Je me retournai. Rien.

Une petite goutte de liquide luminescent glissa de ma lame sur l'asphalte.

Une explosion de terreur glacée me frappa comme un marteau.

Je tournoyai, frappant d'instinct, et sentis que le sabre rencontrait de la chair quand une forme grotesque me plongea dessus. La créature se tordit pour échapper à la lame et atterrit doucement sur le côté.

Le cheval de Derek poussa un hennissement sauvage et galopa dans la nuit, l'emmenant loin.

Je reculai vers la vamp de Ghastek. La chose me suivit à quatre pattes. C'était un vampire tellement ancien qu'il ne restait aucun indice de sa faculté de marcher debout. Les os de sa colonne et de ses hanches s'étaient définitivement déplacés pour s'adapter à la locomotion quadrupède.

La créature avançait, maigre et noueuse comme un lévrier. Une crête de trois centimètres protégeait sa colonne, formée par la croissance des vertèbres au travers de la peau épaisse comme du cuir. Elle s'arrêta, se plaqua au sol pendant un instant et se redressa, ses yeux rouge rubis braqués sur moi.

Son visage n'avait plus rien d'humain. Le crâne s'étirait en arrière, comme une corne contrebalançant les atroces mâchoires proéminentes. La créature n'avait pas de nez, même pas l'ombre d'une protubérance nasale. Elle ouvrit la bouche, scindant sa tête en deux. Des rangées de crocs brillaient dans les ténèbres. Ils étaient moins conçus pour mordre que pour déchiqueter.

Elle bondit à une vitesse inhumaine. Je visai la gorge et ratai, ma lame plongeant jusqu'à la garde dans son épaule. La chose me renversante percutai durement le sol.

Ma tête rebondit sur le pavé, le monde vola en éclats. Une pression m'écrasait la poitrine, forçant l'air à sortir de mes poumons. Je résistai difficilement et lançai un éclair de pouvoir à travers la lame de Slayer.

La poignée du sabre m'échappa, la pression disparut.

J'aspirai une grande goulée d'air et me relevai maladroitement, le couteau de lancer à la main.

Quatre mètres plus loin, la créature frémissait, étourdie. La fine lame de mon sabre dépassait de son dos.

À cinq centimètres près, j'aurais touché le cœur. L'épaule tressauta, tordue par un spasme puissant tandis que Slayer fouillait plus profond, cherchant le cœur. La chair autour de la lame se flétrissait comme de la cire fondue.

La tête de la créature craqua et tournoya pour me faire face.

Encore cinq centimètres de plus. Je devais survivre pendant les trois minutes qu'il faudrait à Slayer pour s'enfoncer assez profondément.

Pas de problème.

Je lançai ma dague. La pointe de la lame rebondit sur la protubérance osseuse juste au-dessus de l'orbite gauche.

Spectaculaire.

La créature bondit, franchissant aisément les quatre mètres qui nous séparaient, mais une forme couverte de fourrure la frappa en plein vol. Ils roulèrent, le vampire et le loup-garou, l'un grognant, l'autre sifflant. Je les pourchassai. Pendant un instant, Derek embrocha le sucer de sang, ses griffes agrippées aux entrailles du vampire, puis le vamp le repoussa et se dégagea.

Je plongeai. Il ne s'attendait pas que j'attaque. Je balançai un bon coup de pied dans son épaule. C'était comme frapper une colonne de marbre. J'entendis l'os craquer et donnai deux coups rapides dans son cou.

La créature me balaya, déchirant mes vêtements dans un tourbillon de dents et de griffes. J'esquivais autant que je pouvais.

Aucun bruit ne sortait de la bouche du monstre. Une griffe me frappa. Un coup de fouet brûlant traversa mes côtes et mon ventre.

Les crocs claquèrent à quelques centimètres de mon visage. Je reculai d'un bond, m'attendant que l'horrible gueule m'engouffre, mais le vamp abandonna et fit un pas en arrière.

Une nouvelle paire de bras vampiriques poussait sur son dos. Je me retournai, flageolante, et vis la vamp de Ghastek s'accrocher à son cou. La créature tira sur ses bras et rua. Derek s'accrochait à ses jambes. Le vamp donna des coups de pied, mais Derek s'agrippait fermement à lui.

Je me lançai et martelai de coups de pied la poitrine en ruine du

vampire. Les os craquèrent. La chair du vampire s'ouvrit comme une outre trop pleine, libérant un torrent de liquide puant.

La créature hurla, un son enragé et grinçant. Les veines sous son cuir pâle gonflèrent et ses yeux brillèrent d'un vermillon profond, illuminant son visage. Il avait subi trop de dommages, il succomba à la frénésie du sang, se libérant du contrôle de son maître. Il balança la vampire de Ghastek au loin comme un terrier balance un rat. Derek continuait à s'accrocher.

— Éloigne-toi de lui.

Je donnai des coups de pied au loup-garou. Il gronda, furieux, je le frappai encore. Il lâcha prise et s'approcha en grognant. Je le repoussai.

La créature hurla encore et encore, son corps se tordait, se pliait tandis que les muscles se nouaient et claquaient.

Des pointes osseuses perçaient ses épaules, incurvées comme des cornes. Elle rua et frappa le sol, laissant des entailles sur l'asphalte. Je pouvais voir la lame de Slayer à travers le trou dans sa poitrine.

Le vampire me chargea. Il courait à une vitesse époustouflante, impossible à arrêter. Il s'écrasa sur moi.

J'empoignai la poignée de Slayer et poussai de toutes mes forces. Nous percutâmes le bitume puis, emportés par le choc, glissâmes jusqu'à nous écraser contre un mur.

Heureusement qu'il était sur notre chemin, on aurait pu continuer comme ça longtemps.

Je restai immobile. Le sang de la créature coulait à flots de son cœur ouvert, me trempait. Des cercles de couleur troublaient ma vision. Graduellement, je remarquai deux yeux brillant d'un jaune très doux au-dessus de l'épaule du cadavre. Je clignai des yeux, me concentrant sur le cauchemar de fourrure.

— Ça va ? (Ma voix était enrouée. Derek dégagea le corps et me releva)
Merci.

Il saignait. Une longue entaille courait sur sa jambe droite et des lacérations striaient son épaule. Il vit que je l'observais, il gronda, se détournant pour que je ne voie pas sa hanche. Je saignais aussi. Une brûlure m'enserrait la taille.

Je mis un pied sur le vamp et dégageai Slayer. Il vint facilement, la chair du non-mort avait été liquéfiée par sa magie. Je levai le sabre et l'abattis d'un coup, tranchant net le cou de la créature. La tête déformée roula. Je la ramassai. Le feu avait quitté ses yeux. Ils avaient l'air vides. Morts.

Trempée de sang puant et endolorie, je cherchai Frau. La jument n'avait pas bougé. Je n'arrivais pas à le croire. J'allais vers elle, titubant un peu. Marcher se révéla difficile pour une raison inconnue. À mi-chemin de Frau, je changeai d'avis et me dirigeai plutôt vers la vamp de Ghastek.

La vamp reposait sur le ventre, son visage tourné vers moi. Je posai la tête sur le sol devant elle et la tapotai d'un doigt.

— Je crois qu'on est quittes, Ghastek. Au fait, quel âge a-t-il ?

Trois cents ans ? Plus ?

La vamp se débattit pour parler.

Je secouai la tête.

— Ne te fatigue pas. Je trouverai. Merci de ton aide. Tu peux dire à Nataraja ce qu'il peut faire de sa sécurité.

La vamp bougea la main, s'accrochant à mon pied. Doucement, je la décrochai de ma chaussure tachée de sang, l'enjambai et me dirigeai vers le cheval.

Derek regardait le sucur de sang avec sadisme.

— Laisse-le. Il faut qu'on se barre avant que le Peuple envoie l'équipe de nettoyage.

Je caressai Frau et fourrai la tête dans une des fontes.

La jument renifla, offensée par la puanteur.

— Je suis désolée, ma douce.

Je sortis mon bidon d'essence du sac militaire et arrosai copieusement le bitume. Mes doigts tremblaient.

Je grattai une allumette, une autre ; à la quatrième, l'essence s'enflamma. La vamp de Ghastek grinça tandis que ses preuves et mon sang partaient en fumée.

J'emmenai Frau au pas dans la nuit et mon loup loyal me suivit, en boitillant.

À la hauteur des gosses au rat mort, Derek s'effondra.

Il tomba, le museau contre le bitume. Les gosses le regardèrent, surpris, mais ne bronchèrent pas. Le corps du loup-garou frémit, libérant une brume qui laissa derrière elle le corps humain nu roulé en boule.

Les gamins continuaient à l'observer sans bouger.

La coupure à sa jambe était plus profonde que je le pensais. Les griffes de la créature avaient sectionné l'épais bouclier des quadriceps et profondément entaillé le mollet. L'artère fémorale était en charpie. La chair blessée bouillonna. Des vaisseaux sanguins sectionnés tentaient de se rejoindre au milieu du muscle qui commençait à se reconstituer. Le V-Lyc l'avait mis KO afin d'économiser de l'énergie pour les réparations.

Ma douleur à la taille m'élançait, déchirant ma poitrine. Serrant les dents, je retournai Derek sur le ventre, passai un bras sous ses hanches et l'autre au travers de sa poitrine, sous ses bras. Il était plus lourd qu'il en avait l'air, il devait bien peser 75 à 80 kilos. Sans importance.

— Hé ! M'dame ! s'écria le gosse avec des plumes dans les cheveux.

Les enfants étaient serrés les uns contre les autres.

On avait dû leur offrir un sacré spectacle, Derek, nu et dépourvu de fourrure, et moi, trempée de sang avec mon épée qui fumait encore dans son fourreau.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Ouais, répondis-je, la voix enrouée.

Il s'avança, ramassa les pieds de Derek et se tourna vers sa bande.

— Mike !

Mike cracha et essaya d'avoir l'air méchant.

Le gosse avec les plumes le regarda d'un air menaçant.

— Mike !

Mike cracha encore, pour le show – il ne lui restait pas beaucoup de salive -, s'approcha et agrippa maladroitement les épaules de Derek.

— Tiens-le sous les aisselles, dis-je.

Il me jeta un coup d'œil, serra les dents et changea sa prise, la peur dansait dans ses yeux.

— A trois, crachai-je... Trois.

Nous soulevâmes. Le monde se balança dans un tourbillon de douleur puis Derek fut sur le dos de Frau.

Il s'en sortirait. Il serait même comme neuf le lendemain matin, grâce au V-Lyc. Quant à moi... une tache de sang s'élargissait à une vitesse alarmante sous ma veste. S'il commençait de goutter, je serais vraiment dans la merde.

Au moins, j'avais toujours mal.

— Merci, grognai-je à l'adresse des enfants.

— Mon nom est Red, dit le gosse avec les plumes.

Je plongeai la main dans la poche de mon pantalon.

Mes doigts trouvèrent une carte. Je la lui tendis après en avoir essuyé le sang sur une manche. Pas le mien. Celui de Derek.

— Si jamais tu as besoin d'aide...

Il la prit, solennel, et hocha la tête.

L'escalier était plongé dans l'obscurité.

Je grimpai, la masse de Derek bien répartie sur mon dos. Si je me penchais selon le bon angle, la douleur était supportable. Je traînais Derek et le sac dans l'escalier, une marche à la fois tout en faisant attention où je mettais les pieds. Je n'étais pas sûre qu'un loup-garou puisse survivre à un cou brisé. Je savais que je n'y survivrais pas.

Je m'arrêtai sur le palier, et regardai vers la porte de l'appartement. Un homme était assis sur les marches, sa tête appuyée contre le mur. Doucement, je déposai Derek sur le sol et attrapai mon sabre. La poitrine de l'homme montait et descendait selon un rythme fluide et régulier. Je grimpai les marches sur la pointe des pieds, jusqu'à ce que je voie son visage.

— Max Crest.

Il ne se réveilla pas.

Je tapotai sa tête avec le plat de la lame de Slayer.

Quand je me réveillais, c'était instantané et silencieux, ma main cherchait mon épée avant que j'ouvre les paupières. Crest se réveillait comme un homme qui n'a pas l'habitude du danger avec une lenteur sensuelle. Il cligna des yeux et étouffa un bâillement,

louchant vers moi.

Il lui fallut un instant pour me reconnaître.

— Kate ?

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Je suis venu vous chercher pour dîner. Nous avons rendez-vous.

Merde. Jamais complètement oublié.

— J'ai été retenu jusqu'à 22 heures continua-t-il. Je vous ai appelée mais vous n'avez pas répondu. Il était trop tard mais je me suis dit que je pouvais passer avec une offre de paix. (Il brandit un sac en papier plein de petits

cartons décorés de symboles chinois stylisés à l'encre rouges.) Vous n'étiez pas là. Je me suis dit que j'allais attendre quelques minutes, je me suis assis sur les marches...

Son cerveau avait fini par remarquer mes vêtements couverts d'hémoglobine, l'épée et les taches de sang séché sur mon visage. Il écarquilla les yeux.

— Vous allez bien ?

— Je survivrai.

Je déverrouillai la porte de l'appartement, déconnectant les gardes.

— Il y a un homme nu sur le palier. (J'espérais éviter toute question) Je vais le porter dans l'appartement.

Crest jeta la nourriture chinoise dans le couloir de l'appartement et descendit l'escalier pour aller chercher Derek sans dire un mot. Ensemble, nous le traînâmes à l'intérieur jusqu'au tapis du couloir. Je fermai la porte à la face du monde et soupirai.

Je me débarrassai de mes chaussures et tournai l'interrupteur de la lanterne, Mes baskets étaient de nouveau pleines de sang. Un peu de Javel et il n'y paraîtrait plus...

Les minuscules flammes de la lanterne fae surgirent, baignant l'appartement d'une lueur réconfortante et douce.

Crest s'agenouilla pour examiner la jambe de Derek.

— Il a besoin de soins d'urgence.

Sa voix avait le ton brusque, professionnel et distant du médecin stressé.

— Non.

Il me regarda.

— Kate, la coupure est profonde et sale, et l'artère est probablement sectionnée. Il va saigner à mort.

J'eus un vertige et oscillai un instant. Je voulais m'asseoir mais les canapés et les fauteuils étaient plus difficiles à passer à la Javel que les chaussures.

— Il ne saigne pas.

Crest ouvrit la bouche et regarda encore la blessure.

— Merde !

— Le Virus Lycos est en action.

J'allai dans la cuisine. Il n'y avait pas de glaçons et je n'avais pas le courage de gratter les parois du congélateur, alors je mis le sac dans l'évier et ôtai ma veste en lambeaux. Mon haut était trempé de sang. J'essayai de l'enlever mais il était collé. Je fouillai dans les tiroirs à la recherche de ciseaux, en trouvai et essayai de tailler dans le débardeur.

Les ciseaux se bloquèrent dans le tissu trempé. Je jurai. Crest fut instantanément à mes côtés, sa main sur les ciseaux.

— Si je me souviens bien, vous n'avez pas le V-Lyc.

Le débardeur tomba sur le sol en un tas lourd et mouillé. Il s'agenouilla pour examiner les marques de griffes dentelées sur mon ventre.

— Alors ?

— Essentiellement superficiel. Deux lacérations profondes, ici et là.

Ses doigts effleuraient à peine ma peau, mais je frissonnai.

— Ça fait mal.

— J' imagine. Souhaitez-vous que je vous conduise aux urgences ?

— Non. Il y a un kit-r sur la table du salon.

Avec la magie à pleine puissance, un kit de régénération était presque aussi efficace qu'un sort médical. Ça coûtait les yeux de la tête, mais ça en valait la peine. Sa magie soignait sans laisser de grosses cicatrices.

Il me regarda.

— Vous êtes sûre ? On peut vous recoudre en un rien de temps.

— Je suis sûre.

Il alla le chercher. Avec ce genre de kit, il arrivait que, par effet retour, la blessure soit dévorée au lieu d'être soignée. Il y avait des impondérables dans toutes choses magiques.

Je me débarrassai de mon pantalon, de ma culotte et de mon soutien-gorge sur le chemin de la salle de bains et me glissai dans la douche. L'eau coulait rouge. Mon ventre me faisait mal. Quand le sang cessa de tourbillonner autour de mes pieds, je fermai l'eau et appelai Crest. Il entra, le rouleau de papier brun à la main.

— Vous savez comment l'utiliser ?

— Je suis docteur en médecine.

— Certains docteurs en médecine ne veulent rien avoir affaire avec les kit-r.

— Vous ne me laissez pas le choix. Levez les bras.

Je m'exécutai et chantonner les incantations. Crest dénoua le cordon et déroula le papier. Il contenait une longue bande enduite d'un onguent brun, recouverte de papier ciré. Crest pela le papier et tint la bande par ses deux bouts. Je chantai. L'onguent obéit, se liquéfia. Une forte odeur de noix de muscade envahit la pièce.

Crest pressa la bande contre mon ventre. Elle y adhéra. Une fraîcheur calmante se répandit dans mes muscles blessés, se transformant lentement en chaleur qui envahit mon ventre, noyant la douleur.

— Mieux, murmurai-je.

Crest banda ma taille.

Après une longue journée de boulot, ce type apparemment normal faisait tout ce chemin pour me voir. Pourquoi ? Quelle impression cela ferait-il, après une dure journée de labeur, de ramper jusqu'à la maison et, au lieu de lécher mes plaies dans la solitude d'une maison noire et vide, de le retrouver ? Sur le canapé, peut-être ? En train de lire. Peut-être déposerait-il Son bouquin et dirait-il : « Je suis bien content que tu t'en sois sortie. Tu veux un café ? »

Sa main glissa sur le tatouage de mon épaule.

— Pourquoi un corbeau ?

— Pour honorer la mémoire de mon père.

Ses doigts continuaient à glisser lentement sur ma peau.

— Ce qui est écrit en dessous, c'est du cyrillique ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— *Dar Vorona*. Don du Corbeau. C'est le cadeau de mon père.

— Pour qui ?

— Ça mon cher docteur, c'est une histoire pour une autre fois.

— Le corbeau tient une épée ensanglantée, dit Crest, pensif.

— Je n'ai jamais dit que c'était un cadeau gentil.

Il termina le bandage et l'examina attentivement.

— Vous savez que ces trucs ne sont pas fiables.

Son ton avait juste ce qu'il fallait de reproche.

— Onze sur douze fonctionnent très bien. C’est plus fiable que d’avoir un orgasme avec un type rencontré au hasard et pourtant les filles essaient toujours.

Il rit doucement.

— Je ne sais jamais ce que vous allez dire.

— Moi non plus.

Il se leva et mit son bras autour de mes épaules. Si chaud. Je résistai à l’envie de m’appuyer contre lui.

— Avez-vous faim ?

— Je meurs de faim.

— Ce que j’ai apporté doit être froid maintenant.

— Je m’en fous.

Il m’embrassa le cou. Le baiser diffusa une vague de chaleur jusqu’au bout de mes doigts. Je me tournai et il m’embrassa encore, sur la bouche. J’étais si fatiguée... Je voulais me fondre contre lui et le laisser me soutenir.

— Vous essayez d’abuser d’une femme nue et blessée.

— Je sais, murmura-t-il dans mon oreille en m’attirant contre lui. C’est terrible.

S’il te plaît ne me lâche pas. À quoi je pense ? Suis-je si désespérée ?

Je pris une profonde inspiration et le repoussai gentiment.

— Je dois terminer ce boulot. Je ne crois pas que vous ayez envie de regarder.

— Faites-le plus tard, chuchota-t-il, et il m’embrassa encore.

Je ne sais comment, au lieu de me dégager, je me pressai contre lui, n'aspirant à rien d'autre que le serrer contre moi, sentir son odeur, sentir ses lèvres sur les miennes... Alors la tête du vampire perdrait ses derniers effluves magiques et Derek et moi aurions été blessés pour rien. Pauvre Derek.

— Non, dis-je en faisant la grimace. Plus tard il sera trop tard.

— Le travail d'abord, je vois.

— Ce soir. Pas toujours.

— Je regarderai.

— Vous n'en avez pas envie, croyez-moi.

— Ça fait partie de votre boulot. Je veux savoir.

Pourquoi ? Je haussai les épaules et allai dans la chambre pour passer des vêtements. Il ne me suivit pas.

De retour dans la cuisine, je déposai un grand plat en argent au milieu de la table. Il reposait sur quatre pieds de huit centimètres.

Greg gardait une réserve de plantes dans son appartement. Les ayant combinées selon les bonnes proportions, je saupoudrai le plat du mélange aromatique afin qu'il le recouvre totalement. Crest était assis sur une chaise et observait.

Je tirai sur les cordons du sac, sortis la tête et posai la monstruosité sur la poudre, l'équilibrant sur le cou.

— Putain ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un vampire.

— J'ai vu des photos, ils ne ressemblent pas à ça.

— Il est très ancien. Au moins deux siècles. La non-mort provoque certains changements anatomiques. Plus le vampire est vieux, plus ces changements sont apparents. Un vamp n'est jamais terminé. C'est une Abomination en cours.

Le fait que les vampires n'étaient pas censés exister deux cents ans auparavant, quand la technologie était toute-puissante, me dérangeait. Mon expérience et mon éducation ne trouvaient aucune explication à l'existence de celui-ci. Je décidai de me pencher sur le problème plus tard.

Je sortis un plat à lasagne en verre, le plaçai devant le plateau, légèrement en dessous, et le remplis de deux paquets de glycérine.

Le liquide transparent et visqueux tremblota puis se stabilisa.

Je tirai l'une de mes dagues de lancer de son fourreau.

Crest sourit en voyant la lame noire.

— Chicos.

— Ouais.

Ce n'était pas agréable mais j'usais souvent de ce genre de magie. Quelque chose en moi se rebellait contre ces pratiques, quelque chose qui venait de l'enseignement de mon père, de ma propre vision du monde et de ma place en son sein.

La tête reposait dans les herbes. D'ici à une demi-heure elle serait inutilisable.

Je piquai mon doigt avec la pointe de la dague. Une goutte de sang bien rouge s'évasa sur la peau. Le pouvoir y palpitait. Je mis le sang en contact avec les herbes.

La magie les inonda, agissant comme un catalyseur, fusionnant, formant, modelant la force naturelle des plantes séchées. Elle s'éleva au travers du cou, envahissant les capillaires du visage, engouffrant le cerveau, saturant la chair morte. Je la guidai, je l'aidai jusqu'à ce que la tête tout entière soit

inondée de magie. Mon doigt toucha la peau épaisse du crâne du vamp, laissant une tache sanglante et projetant une vague de pouvoir.

— Réveille-toi.

Les yeux morts s'ouvrirent d'un coup. L'horrible bouche béa et se referma sans bruit, se contorsionnant avec une élasticité impossible.

Crest tomba de sa chaise.

Les yeux du vamp étaient rivés sur moi, grands ouverts, sans ciller.

— Où est ton maître ? Montre-moi ton maître.

La magie sombre bouillonnait depuis la tête, noyant la pièce.

Elle augmentait, vicieuse et furieuse comme un animal enragé prêt à frapper. Dans son coin, Crest inspira bruyamment.

Un tremblement secoua le crâne. Les yeux sortirent de leurs orbites. La langue noire, longue et plate, pendit depuis les lèvres reptiliennes et une dent en faucille la transperça sans faire couler de sang. Empalée, la langue tressauta de manière obscène. Je poussai plus fort, pesant de tout le poids de mon pouvoir sur la nécromagie

qui subsistait.

— Montre-moi ton maître.

Le rouge noya le blanc des yeux du vampire. Deux épaisses traînées de sang sombre coulèrent de ce qui avait un jour été des canaux lacrymaux, ruisselant le long du visage jusque dans les herbes, se mêlant à un torrent de sang qui jaillissait du cou brisé.

L'immonde inondation recouvrit les herbes séchées, coula dans la glycérine et s'étendit en strictes inégales sur la surface. Le sang prit une couleur plus foncée jusqu'à devenir presque noir, et dans ses dessins je vis l'image distordre d'un gratte-ciel éventré avec un logo Coca-cola oblong à moitié enterré dans les décombres.

Unicorn Lane. Toujours Unicorn Lane.

La tête sursauta. Les os du crâne craquèrent comme une coque de noix cassée. La chair se détacha du visage, se recourbant comme de longues pelures. Le crâne éclaté dévoila la masse gélatineuse du cerveau. La puanteur emplit la cuisine. Je jetai un sac-poubelle en plastique sur la tête et renversai le plateau, mettant la tête et les herbes dans le sac que je nouai et posai dans un coin.

Le sang dans la glycérine s'était coagulé en une masse pourrissante et laide. Je jetai le tout dans l'évier.

Crest se frotta le visage.

— Je vous avais prévenu.

Il acquiesça.

Je me lavai les mains et les bras jusqu'au coude avec un savon à l'odeur fraîche et passai dans le salon, m'arrêtant en chemin pour voir comment se portait Derek. Il dormait comme un bébé. Je m'assis dans le canapé, me penchai en arrière et fermai les yeux.

C'était le moment où la plupart des hommes prenaient la fuite.

Je restai assise, me reposant. Le besoin d'intimité s'estompait, et le désir me semblait désormais irréel, éthéré comme un rêve à moitié oublié. J'entendis Crest entrer dans la pièce. Il s'assit à côté de moi.

— Alors c'est ça que vous faites ? dit-il.

— Ouais.

Nous restâmes silencieux pendant quelques respirations.

— Je peux vivre avec ça.

J'ouvris les yeux et le regardai.

Il haussa les épaules.

— Je ne vais pas regarder une seconde fois mais je peux vivre avec.

Il se pencha en avant, ses coudes sur les genoux.

— Avez-vous jamais rencontré quelqu'un et ressenti... je ne sais pas comment décrire ça, ressente la possibilité de quelque chose qui vous échappe ? Je ne sais pas... Oubliez ça.

Je savais ce qu'il voulait dire. Il décrivait le moment où on se rend compte qu'on se sent seul. Pendant un moment, on pouvait vivre seul, s'en sortir très bien et ne jamais envisager autre chose, puis on rencontrait quelqu'un et, soudain, on se sentait seul. Une douleur presque physique vous poignardait, et on se sentait à la fois en manque et furieux, en manque parce qu'on avait envie d'être avec l'autre, et furieux parce que son absence générait l'inconfort.

C'était une sensation étrange, proche de la désespérance, une sensation qui poussait à rester à côté du téléphone même si on n'attendait l'appel qu'une heure plus tard. Je n'allais pas perdre mon équilibre. Pas encore.

Je m'approchai de lui et posai ma tête sur son épaule.

Nous savions tous les deux que le sexe était hors de question.

— Ça ne vous ennuie pas que je reste quand même ? demanda-t-il.

— Non.

Je m'endormis contre lui.

Chapitre 6

Je me réveillai parce que quelqu'un me regardait.

— Tu sais que c'est impoli de regarder les gens, enfant prodige ?

Derek adressa un regard moqueur à Crest. Il portait un sweat qui ne provenait pas de la garde-robe de Greg. Derek avait dû sortir. Où était-il allé exactement ?

Durant la nuit, nous avons bougé pour adopter une position presque horizontal et j'étais couché sur la poitrine de Crest. Je m'assis.

— Tu désapprouves ?

Il secoua la tête.

— Ça ne me regarde pas.

— Mais tu ne l'aimes pas ?

— Lui et toi ... (il mima une rencontre avec ses mains, les doigts écartés se rapprochant mais ne se touchant pas vraiment.) Vous n'allez pas ensemble.

— Pourquoi ?

— Tu es plus dure que lui.

— Et en quoi est-ce un problème ?

— L'homme est censé être plus dur, pour pouvoir protéger.

— Tu penses vraiment que j'ai besoin de protection ?

Une modulation menaçante s'était insinuée dans ma voix sans que je le veuille.

— Il ne te dira jamais « non ».

Je regardai Derek droit dans les yeux jusqu'à ce qu'il baisse la tête.

— Très peu de gens osent me dire « non ».

— Ouais.

— Comment va ta jambe ?

— Bien

— Tu es sorti pendant que je dormais ?

— Ouais. Juste un petit jogging.

— Peut-être devrais-tu retourner courir.

Il sortit sans dire un mot. Je réveillai Crest.

— C'est l'heure de partir.

Il se frotta le visage avec la paume de ses mains.

— J'ai dormi longtemps ?

— Il est six heures et demie.

— À peine le temps de rentrer me changer. Quand vous reverrai-je ?

Je pensai au logo Coca-cola à moitié enfoui dans les décombres et à un vampire de deux cents ans. *Jamais peut-être.*

— Que diriez-vous de vendredi ? Ça nous laisse deux jours pour nous reposer.

— Vendredi alors.

Il partit. Sans m'embrasser.

J'ouvris le bord d'une boîte de poulet General Tso et touchai un morceau avec mon doigt. Froid. L'idée de le réchauffer m'effleura, mais les légumes finiraient en purée et je détestais les légumes trop cuits. Mon père, grand défenseur des propriétés nutritionnelles des légumes bouillis et du bouillon de viande, cuisinait des soupes épaisses et chaudes. Le souvenir de sa détresse quand il me voyait dégoutée par un chou trop mou ou un oignon à

moitié dissous me revint en mémoriel. Je souris à la boîte en carton et pris une fourchette dans un tiroir de la cuisine.

La nourriture chaude est surfaite de toute manière.

Je plantai ma fourchette dans un morceau de poulet, évitant soigneusement le fragment de poivron vert.

Brusquement, je mourais de faim.

Quelqu'un frappa.

Je m'arrêtai, le poulet à mi-chemin de la bouche, et regardai la porte avec colère. On continua à frapper. Ce n'était pas Derek. Il frapperait de manière prudente, comme pour s'excuser. Ce connard frappait comme s'il me faisait une faveur.

Je regardai le poulet, puis la porte, fourrai un gros morceau

dans ma bouche et allai voir qui osait m'emmerder pendant mon petit déjeuner.

La porte s'ouvrit en grand, révélant Curran. Il portait un vieux jean et un sweat-shirt vert et tenait un sachet en papier brun à la main. Il leva la tête et aspira l'air par les narines à la manière des Changeformes.

— Le délice de fruits de mer de Tso et du riz sauté, dit-il. On partage ?

Je m'appuyai contre le mur. La porte était ouverte mais la garde l'empêchait toujours d'entrer, me laissant un peu de temps.

— Ah ! C'est vous. (Je plongeai dans la boîte avec ma fourchette) Je croyais que c'était quelqu'un d'important.

— Une garde.

— Et une bonne.

Il apposa sa paume contre la garde et poussa. De ses doigts pulsait une lumière rouge qui s'étendit sur la garde comme les cercles d'un caillou jeté dans une mare tranquille.

— Je peux la briser.

Je haussai un sourcil.

— Essayez toujours.

Les Métamorphes ont une résistance naturelle aux gardes, son défi avait donc une certaine substance.

Pourtant, j'avais renforcé celles de Greg. Si Curran pouvait les briser, l'écho de l'effondrement m'infligerait une foutue migraine, mais je doutais qu'il en soit capable.

C'était une bonne garde.

Il réfléchissait. Je pouvais le voir dans ses yeux.

L'espace d'un instant, je crus qu'il allait essayer. Puis il haussa les épaules.

— Je pourrais la briser mais ce ne serait pas poli et vous pouvez me laisser entrer.

Alors, Votre Majestés on se fatigue des démonstrations de pouvoir ?

Je déverrouillai les gardes. Une vague d'argent s'enroula depuis le haut du chambranle pour se dissiper sur le sol.

— Entrez donc.

Il se dirigea vers la cuisine d'un pas assuré et s'arrêta à mi-chemin, le visage furieux.

— Qu'est-ce que vous avez dans votre foutu frigo ? Un vampire mort ?

— Non. Seulement sa tête.

J'avais enveloppé la tête dans deux sacs-poubelle et je les avais scellés, pourtant il en sortait encore la puanteur.

Je posai une fesse sur le bord de la table et désignai les petits cartons blancs.

— Allez-y, piochez. Il doit y avoir du riz sauté quelque part là-dedans.

Il déposa son sac en papier sur le sol, attrapa un carton anonyme, prit la cuiller que je lui tendais et l'ouvrit.

— Des petits pois, dit-il avec dégoût. Pourquoi est-ce qu'ils mettent toujours des putains de petits pois ?

— Alors, qu'est-ce qui vous amène de si bon matin et... et de si bonne humeur ?

Avec la cuiller, il sépara méticuleusement les petits pois du riz sauté et les jeta à la poubelle.

— J'ai entendu dire que vous aviez quelque chose...

— L'enfant prodige m'a dénoncée ?

— Ouais.

— Quand ? Ce matin ?

Curran acquiesça.

— C'est le serment de sang. Si, par exemple, il devait se retrouver avec une jambe en charpie, il serait de son devoir de nous prévenir qu'il ne peut plus vous protéger au mieux de ses capacités.

Quelqu'un devait venir analyser la situation.

— Depuis quand êtes-vous un quelqu'un ? Vous avez plein de sous-fifres pour faire le sale boulot.

Il haussa les épaules.

— Je voulais voir comment allait le gamin.

— La nuit dernière, sa jambe avait l'air d'être passée dans un broyeur. Il ne m'a pas laissé regarder, mais je crois que l'os est intact.

Le corps d'un Changeforme soignait les blessures de chair en un jour ou deux. Réparer les os prenait bien plus de temps.

Curran avala une bouchée de riz.

— Ca ne m'étonne pas. Il est jeune. C'est important de rester stoïque quand on est jeune gars. Vous n'avez pas fait la mère poule, n'est-ce pas ?

— Non. Il devrait arriver en boitant dans pas longtemps.

— Vous allez me montrer ce qui a foutu sa jambe en l'air ?

— Quand j'aurai fini de manger.

— Estomac fragile ?

— Non, mais c'est vraiment chiant de l'envelopper correctement après.

On frappa prudemment à la porte. J'allai ouvrir et laissai entrer Derek. Il s'immobilisa dès qu'il aperçut Curran, pas exactement au garde-à-vous mais presque.

Curran lui fit signe d'entrer. Derek s'installa sur une chaise dans un coin.

Je regardai Curran.

— Il ne resterait pas du riz quelque part ?

Il choisit un autre petit carton et me le tendit. Je l'ouvris et le poussai devant Derek.

— Mange.

Il resta impassible.

Il devait mourir de faim. Le nombre de calories brûlées par son corps pour se réparer devait le faire baver à la simple mention de nourriture.

— Derek, mange, répétais-je.

Il sourit et resta figé.

Quelque chose n'allait pas. Je regardai Curran et compris immédiatement.

— Nous sommes chez moi !

Ils me regardèrent tous deux l'expression patiente des traditions japonais quand un idiot de *gaijan* leur demande pourquoi ils font toute une histoire pour boire une tasse de thé.

— Il mange pas tant que je ne lui en donne pas l'autorisation ou tant que je n'ai pas fini, dit Curran. Quel que soit l'endroit.

Je posai mon poulet sur la table et croisai les bras. Je pouvais me disputer avec eux jusqu'à en devenir violette, aucun des deux

ne céderait. Les loups de rang inférieur ne se nourrissaient pas avant leur Chef de Meute. C'était la Voie du Code. Ils vivaient selon des règles ou perdaient leur humanité.

Curran prit une nouvelle bouchée. Le temps sembla long tandis qu'il mâchait. Derek restait de marbre. Mon envie de gifler Curran était presque trop forte pour moi.

Le seigneur des Bêtes gratta le fond de son carton, lécha la cuiller, se pencha sur la table pour prendre le riz de Derek, le remplaçant par le sac en papier qu'il avait apporté. Derek regarda dans le sac et retira un paquet

enveloppé de papier sulfurisé et noué par une ficelle. Il cassa la ficelle et défit l'emballage. Une côte à l'os de deux kilos et demi.

Curran tourna la tête vers le couloir.

— Ne te donne pas en spectacle.

Derek se leva, prit la côte et disparut dans les profondeurs de l'appartement. Je regardai Curran en colère.

— J'aime bien le riz sauté, dit-il en haussant les épaules.

Il glissa sa cuiller sous le couvercle en papier de l'autre boîte, força l'ouverture et commença de séparer les petits pois.

Le grognement sourd du prédateur qui se nourrit s'éleva quelque part dans l'appartement.

— En silence ! dit Curran sans élever la voix.

Le grognement mourut.

— Alors, qu'est-ce que vous avez ?

Je lui donnai les détails en terminant par la tête de vampire. La chair non-morte s'était liquéfiée pendant la nuit, se transformant en une masse visqueuse noire et putride. La puanteur de la pourriture était si forte qu'au moment où j'ouvris le second sac plastique le Seigneur des Bêtes et moi-même eûmes un haut-le-cœur. Curran jeta un regard au crâne distordu et referma rapidement le sac.

— On aurait dû faire ça avant de manger, observa-t-il après que nous fûmes parvenus à envelopper la tête de manière satisfaisante.

— Ouais.

J'ouvris la fenêtre, laissant entrer le vent froid dans la cuisine.

— Alors vous avez l'intention de faire face, à tout ça, toute seule ? Sans renfort ?

— Non.

— Vous allez prévenir les flics ?

Je fis la grimace. Ça me chiffonnait depuis que je m'étais réveillée. Prévenir les flics signifiait mettre la Division des Activités Paranormales sur le coup et, dès que la Division aurait servi à l'UMDP sa notification obligatoire, les militaires essaieraient d'entrer dans la danse et de récupérer l'affaire. La Division hurlerait que c'était sa juridiction et tout ce cirque prendrait des jours et des jours. Mon ennemi personnel aurait le temps de disparaître, ou pis, il pourrait avoir celui de prendre le pouvoir sur le Peuple. Mes suppositions et un crâne étrange seraient évidemment insuffisants pour que les autorités abandonnent leur rivalité interdépartementale.

La Guilde ne m'offrirait aucun secours. Il n'y avait pas d'argent en jeu et, si je laissais entendre à l'Ordre qu'un trou du cul essayait de déclencher une guerre entre la Meute et le Peuple en se servant d'un vampire de deux cents ans pour parvenir à ses fins, Ted me reprendrait l'affaire en moins de temps qu'il en faut pour le dire.

D'un autre côté essayer de me confronter à un Maître des Morts renégat toute seule était du suicide. Je pouvais être mortelle, mais pas stupide.

Je me rendis compte que Curran me regardait.

— Je ne sais pas.

— Je peux régler ce problème pour vous.

Il m'offrait les ressources de la Meute. J'aurais été folle de ne pas le prendre au mot.

Je fronçai un sourcil.

— Pourquoi ?

— Parce que j’ai soixante-trois rats qui ont enterré leur alpha il y a trois jours. Ils hurlent au sang pendant que je reste assis à me tourner les pouces.

— C’est un gros risque à courir pour sauver les apparences.

Il haussa les épaules.

— Le pouvoir n’est rien d’autre qu’apparences. Et puis, qui sait, il a bien neigé en mai un jour, alors vous pourriez avoir raison, pour une fois.

Je ne relevai pas le pique.

— Et si j’ai tort ?

— Alors au moins j’aurai essayé.

Ç’a avait du sens. D’une certaine manière.

— Qui viendra ?

— Quelques personnes.

— Jim ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il faut que quelqu’un du Conseil reste en arrière pour s’occuper de la Meute si je meurs. Le loup alpha s’est blessé et Mahon est resté la dernière fois. Le nouveau rat alpha n’a pas assez d’expérience.

— Qu’est-il arrivé au loup alpha ?

— Des Lego.

— Lego ?

Ç'a avait l'air grec mais je n'arrivais pas à me souvenir d'une créature mythologique de ce nom. N'était-ce pas une île ?

— Il apportait du linge dans la cave et il a trébuché sur un vieux jeu de Lego que ses gosses avaient laissé dans l'escalier. Il s'est cassé deux côtes et une cheville. Il est hors de combat pour deux semaines. (Curran secoua la tête) Il a vraiment choisi le moment ! Si je n'avais pas besoin de lui, je le tuerais.

J'arrivai au bâtiment Coca-cola sans dommage et me cachai dans l'ombre d'une cabine téléphonique abandonnée, à un demi-pâté de maisons du gratte-ciel en ruine. Le logo était partiellement enfoui dans les décombres de ce qui avait dû être un bâtiment grandiose – désormais son squelette couvrait tout le bloc. Il n'avait que dix ans quand le raz-de-marée magique l'avait abattu.

Les Changeformes restaient invisibles. De l'autre côté de la rue, une bâtisse ravagée tanguait entre des fragments de verre cassé poussiéreux de un mètre de haut.

Un bon endroit pour se cacher. Il me fallut une minute pour trouver une ouverture dans les murs en ruine. Je me glissai à l'intérieur et me retrouvai face à des yeux furieux.

Ils étaient prêts pour la bataille. Des langues rose et noir léchaient des babines mal assorties et des dents énormes, de longues griffes faisaient grincer le sol de béton. Huit paires d'yeux cherchaient une proie, pleins de fureur. La sauvage primitive de mon subconscient hurla de terreur.

— Ah ! C'est vous, dit calmement la voix de Curran. Je croyais que c'était un éléphant.

— Ne faites pas attention à lui, murmura une forme mince et musclée sur la gauche. Il est né grossier.

Une louve à mi-forme.

C'était presque effronté. Elle était soit sa petite amie, soit la femelle alpha des loups.

Un énorme ours Kodiak hirsute se dressait sur la gauche, sombre montagne de fourrure et de muscles, son museau était clair et couvert de vieilles cicatrices. Mahon s'était complètement métamorphosé. À côté de lui quelque chose d'énorme se leva, de près de deux mètres cinquante. De forme vaguement humanoïde, la chose se dressait sur deux jambes épaisses, couverte de fourrure.

Des muscles lourds recouvraient sa charpente, une crinière hirsute et grisâtre couronnait la tête et la nuque. De longues rayures se croisaient sur sa poitrine, comme les marques de fumée sur la fourrure d'un léopard.

Je regardai son visage, le pouvoir de ses yeux jaunes me cloua sur place et la chair de poule recouvrit mes membres. Je ne pouvais pas bouger. Il aurait pu me cogner sans que je fasse quoi que ce soit.

Les muscles monstrueux de son cou gonflèrent tandis qu'il se déployait, tournant la tête d'un côté, puis de l'autre. Ses lèvres s'entrouvrirent, dévoilant des canines de huit centimètres. Le monstre se lécha les babines, ses longues moustaches frémirent. Il s'exprima d'une voix profonde :

— Je suis beau, n'est-ce pas ? Curran, à mi-forme.

Je détournai les yeux.

— Adorable.

Le cauchemar fit un signe de tête presque imperceptible, et un homme-rat escalada le mur lisse, trouvant des prises improbables pour atteindre un trou à plus de quatre mètres du sol, dans lequel il

disparut. L'éclaireur était en route.

Curran avança jusqu'au mur qu'une longue crevasse balafrait sur le côté du bâtiment miteux. Une main velue et griffue frappa la barrière branlante, le mur explosa, parsemant la chaussée de béton et de poussière. Le Roi des

Animaux baissa la tête pour passer dans l'ouverture, et nous suivîmes l'un derrière l'autre.

Curran s'arrêta. Sur sa gauche, l'ours stoppa net. À droite, Jennifer, la louve alpha, posa délicatement son pied dans la crasse et s'immobilisa. Nous gardions le silence, étrange groupe de statues dans l'arrière-cour de la Gorgone, attendant quelque chose que je ne pouvais ni voir ni entendre.

La puanteur de la mort était étouffante. Nous nous tenions dans un vaste hall, le carrelage autrefois poli était un fouillis poussiéreux de débris.

D'énormes lézardes fissuraient les murs. Une immense fissure zébrait le sol. Devant nous, les ordures étouffaient le grand escalier autrefois splendide. Le nouveau bâtiment Coca-cola rendait son dernier souffle.

D'une fissure dans le mur, un léger bruit de griffes précéda une paire de charbons rouges, puis la silhouette sinueuse et poilue de l'homme-rat se laissa tomber sur le sol.

Si les loups-garous étaient cauchemardesques le rat était franchement repoussant. Mince et hirsute, il était couvert de fourrure noire, à l'exception du visage, des avant-bras et des mollets, durs comme du bois. La peau exposée était d'un rose presque humain. Il avait des pieds et des mains démesurés dont les doigts, aux articulations épaisses, se terminaient par des griffes pointues. Le museau de rongeur surplombait une gueule aux dents inégales et jaunâtres.

Son corps et ses yeux étaient en perpétuel mouvement.

L'homme-rat rejoignit Curran en quelques bonds rapides, ses pattes soulevant de petits nuages de poussière.

— En pas, dit-il, ses horribles mâchoires déformant les mots.

Grande pilasse.

Il tendit un objet blanc à Curran qui l'observa et me le jeta. Un fémur humain. Des dents aiguisées et patientes en avait éliminé le

cartilage à ses extrémités, laissant de petites rayures sur l'os. Je le tournai, essayant de tirer le meilleur parti de la faible lueur lunaire qui filtrait par les fissures et par l'arche tronquée de l'entrée. Des bandes de tissu plus lisse, brillantes, croisaient l'os en deux endroits

– la marque du V-Lyc tentant de ressouder l'os après une fracture.

Je tenais le fémur d'un Changeforme.

L'homme-rat sautilla jusqu'au trou dans le sol et s'y glissa. Je m'approchai. La fissure n'excédait pas un mètre, au plus large, et plongeait sur cinq mètres.

Derrière moi, l'ours gronda. Curran hocha la tête, et l'énorme Kodiak se détourna. Il ne passerait Jamais.

Un à un, les Métamorphes sautèrent dans le trou jusqu'à ce que je reste seule. Me retenant par les bras, je laissai pendre mes jambes dans le vide afin de limiter la chute, et je me laissai tomber. Le choc de l'atterrissage sur la pierre remonta dans mes jambes et mourut.

Personne ne m'avait attendue. Comme c'était charmant.

Devant moi, un long tunnel étroit et sombre diffusait un semblant de clarté. Derrière, les vestiges d'un parking souterrain se perdaient dans l'obscurité. J'entrai dans le tunnel et slalomai entre les débris de béton qui encombraient le sol.

Le tunnel débouchait dans une grande salle dont je ne voyais rien un groupe de dos velus et musclés me masquait la vue. Une lumière chaude jaillissait de torches en appliques sur les murs qui brûlaient d'un feu blanc et sans fumée, indubitablement magique.

Le plafond incroyablement haut était décoré de stuc. A une époque, le sol avait dû être en parquet. Sans doute une salle de banquet.

J'entendis une voix féminine, dure, comme entrelacée de métal.

— Bienvenue au terme de votre voyage, chers sang-mêlé. Ici vous allez mourir, comme toute votre espèce.

Sang-mêlé ? Quel drôle de nom pour un Changeforme.

Je me glissai jusqu'à Jennifer et aperçus enfin le Maître des Morts. Ou plutôt la Maîtresse. Elle se tenait au centre de la pièce, droite et raide dans une robe fluide et évasée, blanc cassé aux épaules, virant graduellement au bleu Jusqu'à la taille pour se muer en violet profond en dessous et devenir rouge sang à l'ourlet. Ses cheveux noirs et brillants étaient noués en une tresse complexe et

retenus par une longue ficelle fibreuse. Une cascade de petites perles en plastique en pendait. A bien y regarder ce n'était probablement pas du plastique. On trouve rarement des perles en plastique en forme d'osselets humains.

Je ne sentais aucun pouvoir émaner d'elle. Pas l'ombre pas une trace, que dalle, rien, sauf son âge. Elle semblait plus vieille que Nataraja.

— Je suis Olathe, dit-elle avec la dignité des dieux grecs quand ils se présentaient aux mortels. La Maîtresse des Morts. La concubine favorite de Roland, le Père du Peuple.

Tiens donc.

— Ça t'ennuierait de répéter ? (La voix de Curran était un feulement de mépris, mais sa diction était parfaites.) J'ai dû manquer le moment où j'étais supposé être impressionné.

Olathe le toisa. Ce qui n'était pas facile vu qu'il mesurait soixante centimètres de plus qu'elle. Elle avait peut-être été la concubine de Roland, mais cela lui avait coûté cher : sans doute belle un jour, elle était ravagée, comme un vieux mannequin dont la peinture s'écaillait.

Il l'avait vidée de toute sa vivacité, de tout son éclat, de tout son humour. Seuls les yeux demeuraient vivants dans un visage sans âme. Des yeux énormes, fiers et fous.

Quelque chose remua derrière elle, dans l'ombre du mur lointain. Une silhouette tordue, puis une autre, et une autre. Je plongeai dans leur direction et sentis le mur froid de ses défenses, je me retirai. Pas besoin de la provoquer avant que Curran soit prêt.

— Je suis curieux. Il t'a baisée pendant combien de temps ?

(Curran avançait, un pied énorme après l'autre. Les Changeformes le suivaient) Tu as tenu combien de temps ? Un an ? Six mois ?

— Treize ans.

Curran continuait à avancer. Plus il parlait, plus il pouvait s'approcher. Il faisait de son mieux pour l'offenser, même si, de sa part, cela ne demandait pas d'effort.

— Treize ans. Il en a finalement eu marre, non ? Il a trouvé une nana plus jeune, plus belle, plus fraîche. Et maintenant tu te caches dans un trou de merde, rejetée et oubliée comme une vieille

chaussette. Il ne te reste rien de toutes ces années.

Elle se rebella :

— J'ai tenu son corps en moi. J'ai goûté sa chair et il m'a donné la bénédiction de son pouvoir.

Techniquement, elle avait raison. S'ils avaient échangé des fluides corporels, elle y avait gagné une partie de sa puissance.

— Une bénédiction de pouvoir. (Curran éclata de rire, lécha de ses froncements se répercutait sur le béton) Et pas d'enfant ? (Elle ne répondit pas) Ah oui ! C'est vrai. (Curran s'interrompt) J'avais oublié. Le Père du Peuple a bien trop peur d'avoir un enfant de son sang. Ou peut-être a-t-il estimé que tu n'avais pas assez de pouvoir...

Elle éclata de rire. Le son creux et puissant résonna contre les murs, comme s'il jaillissait de partout.

— Oh non ! Sang-mêlé. S'il y a une chose dont je ne manqué pas, c'est bien le pouvoir.

Ses défenses s'affaissèrent. Je sentis les ombres derrière elle, les vampires enragés et affamés, plus jeunes que celui que j'avais décapité mais formidables tout de même. La magie du mal leur collait à la peau comme un manteau pourrissant, nourrissant leur frénésie.

Elle prononça un seul mot, durement, et les fantômes jaillirent des ombres, puant la non-mort, assoiffés de sang.

Les Changeformes s'égaillèrent en formation de combat, me laissant au milieu de la pièce. Les indécrottes de Curran nous ayant permis de gagner plus de six mètres, la charge des vampires nous arriva dessus à une vitesse hallucinante. Je plongeai au sol. Le premier vampire passa au-dessus de moi.

Je roulai sur le dos. Un autre vampire me survola. Ma lame fondit dans la chair de ses entrailles atrophiées. Une flaque noire de son sang s'étala près de ma tête. Le vamp voulait atteindre Curran, il ne se soucia pas de la blessure. Le Seigneur des Bêtes rugit. *Bonne chasse.*

Je sautai sur mes pieds et me jetai vers Olathe. Elle tournoya, une petite faucille d'os à la main. La lame courbée ouvrit son avant-bras. Le pouvoir de son sang me frappa de plein fouet. Je reculai,

prise de vertige. Elle virevolta, ses cheveux volèrent, ses yeux étincelaient de sauvagerie. Le sang de sa coupure éclaboussait le sol, formant un large cercle autour d'elle. Les gouttes rouges s'enflammèrent et un mur carmin se dressa, furieux, l'enfermant dans un cercle protecteur. Une garde de feu-sang. Pour la franchir, il fallait disposer du sang d'un membre de sa famille ou de celui d'un être plus puissant qu'elle. *Et merde !*

Un vampire me frappa sur le côté. Il s'accrocha à moi, claquant des mâchoires, alors que nous glissions sur le sol. La douleur explosa dans mon ventre. Pas encore ! La magie à l'intérieur de moi bouillait. J'attrapai la lame de Slayer à pleine main, sans faire attention à la brûlure glacée, et la plantai dans l'œil pâle et mort.

Slayer siffla, triomphant. Le vamp s'écrasa sur le sol et tressauta, mourant. Je me libérai d'un coup de pied.

Un autre monstre se jeta sur moi. Je fis un pas de côté, plongeai et caressai son cou de la pointe du sabre.

Le vamp se retourna, déchirant ma cuisse de ses griffes.

J'enfonçai Slayer dans sa gorge, sectionnant les artères et coupant à travers les cervicales. Le vamp cracha du sang. Je lui brisai les jambes d'un coup de pied. Il s'écroula sur le ventre, convulsa. Je libérai ma lame et partis à la recherche d'Olathe.

Derrière moi, les dernières étincelles de pouvoir du vamp s'évaporaient dans l'air.

Un troisième suceur de sang plongeait sur moi, son ignoble gueule grande ouverte. Slayer entailla profondément sa poitrine, se frayant un passage entre les côtes jusqu'au sac gonflé de son cœur et s'en extirpa avant que le corps tordu touche le sol.

La salle était inondée de sang. Les Métamorphes se battaient en binômes, exécutant des mouvements coordonnés d'une précision militaire. Dans un coin, deux corps velus étaient étendus, Curran les dominait, attaqué par trois suceurs de sang à la fois.

Je vis Jennifer et quelqu'un avec des taches de léopard qui combattaient dos à dos contre quatre vampires. Elle plongeait et frappait des pieds en même temps, ses griffes déchirant la chair, délogeant une côte sanguinolente. Son partenaire fondit sur un suceur de sang, lui arracha le cou. D'autres vampires fondaient sur

eux. Personne ne faisait attention à moi. Dans l'affrontement entre monstres, je n'étais qu'une humaine. Je continuai à avancer.

Le mur est explosa. Une silhouette titanesque chargea depuis le trou béant, rugissant comme une tornade, pour frapper les vampires avec une puissance phénoménale.

Un corps non-mort fut projeté dans les airs et s'écrasa contre un mur. Un autre fut intercepté en plein vol par une patte colossale qui lui brisa la colonne comme une branche morte. L'Ours d'Atlanta était arrivé.

Le mur de sang d'Olathe dansait devant moi. Elle se tenait au centre de sa barrière de feu, observant le massacre. Le sang de son avant-bras coulait sur ses doigts, goutait et tachait sa robe. Elle me regarda et sourit, son visage irradiait de folie. Mais qu'est-ce qui pouvait la rendre si foutument heureuse ?

— Tu aimes le sang ? grognai-je. Je vais t'en donner...

La lame de Slayer ouvrit mon bras Dans toute la salle, les suceurs de sang se figèrent le temps d'un seul battement de mon cœur. Ils connaissaient ce sang, ils savaient quel pouvoir courait dans mes veines. Ils s'immobilisèrent le temps de rendre hommage à la magie et se jetèrent de nouveau sur leurs adversaires.

Je trempai mon bras ensanglanté dans le feu carmin.

Il me brûla et se solidifia, s'étoilant comme un pare-brise percuté par un projectile. Le sourire sur le visage d'Olathe s'évanouit. Le feu explosa, une myriade de minuscules flammes tombant à mes pieds. Je sautai dans le cercle la lame en avant.

Olathe ne fit pas un mouvement pour échapper au sabre. Il pénétra son ventre avec un bruit de succion, traversant les intestins, perçant le foie. Olathe s'embrocha jusqu'à la garde de Slayer, des larmes de satisfaction et de reconnaissance dans les yeux. Elle aussi connaissait mon sang.

Je retirai le sabre de son corps et la laissai tomber. Elle s'effondra sur le dos, haletant péniblement. Une tache sombre fleurissait sur sa robe au-dessus du nombril.

Olathe possédait une vitalité surnaturelle mais, bientôt, la magie qui la maintenait en vie se dissiperait. Elle la rejetait de son corps à chaque expiration.

Je regardai la tache de sang s'étendre et ma fureur mourut.

J'étais épuisée. Ma cuisse me faisait mal et mon ventre me donnait l'impression qu'on y avait plongé une barre à mine chauffée à blanc.

Le feu-sang reprit derrière moi. Il brûlerait jusqu'à ce que le sang d'Olathe sèche ou se décompose. La salle de banquet scintillait de rouge derrière le mur translucide de flammes rubis. C'était presque terminé.

Je roulai la tête en arrière, faisant craquer mon cou, et découvris pourquoi Olathe souriait.

Le plafond grouillait de vampires.

Des dizaines de vamps nus se tortillaient les uns contre les autres de manière obscène, plus serrés que des sardines dans une boîte. Ils couvraient totalement le stuc, comme une peinture médiévale de l'enfer qui aurait pris vie. D'autres encore, excudaient un à un d'une fissure dans un angle.

Combien ? Quarante ? Cinquante ? Cent ? Combien d'entre eux dataient d'avant le changement ? d'avant la magie ? J'essayais de le sentir et me retrouvais submergée par une vague de haine glacée.

Au moins vingt.

La couverture de non-mort ondula. Une douce surprise qu'Olathe avait prévu de faire pleuvoir sur nous quand nous aurions cru à la victoire. Dans un instant, elle allait mourir, les relâchant tous, les rendant à leur frénésie de sang.

Une horde de vampires affamés laissés à leur folie sanguinaire.

Nous allions tous mourir ici. Curran. Mahon. Jennifer. Moi. Et la mort se propagerait quand les monstruosité se jetteraient dans les rues après en avoir fini avec nous.

De l'autre côté de la salle, Curran coupa un vampire en deux, jetant les morceaux à terre.

Des centaines de citadins endormis allaient périr. D'autres verraient leurs enfants déchiquetés sous leurs yeux.

Je tombai à genoux et enfonçai mon sabre dans la poitrine d'Olathe. La chair et le cartilage s'écartèrent sous la lame, j'ouvris la cage thoracique comme un piège à ours. Elle siffla. Je plongeai ma main dans la poitrine et attrapai le cœur, forgeant un lien entre

Olathe et moi. Par son sang, je sentis la multitude d'esprits vampiriques, j'étais noyée dans sa folie.

« Ce n'est pas la bonne voie, me dit mon père depuis mes souvenirs. Ne te laisse pas aller à ça. »

Il n'y avait pas de bonne voie.

Je taillai plus profondément dans mon bras, laissant mon sang se mêler à celui d'Olathe, conquérant doucement le contrôle. Elle se convulsa, ses talons frappaient frénétiquement le sol. Si je la laissais mourir, la horde de vampire se disperserait dans toutes les directions sans que je puisse la contrôler. Je n'avais de toute façon pas l'entraînement pour piloter les non-morts.

Ma seule chance était de mélanger nos pouvoirs par un lien de sang, de décider de l'instant de sa mort pour que, lorsqu'elle disparaîtrait des esprits des vampires, ils me trouvent déjà en eux.

Elle savait ce que j'étais en train de faire. Elle montrait les dents dans une grimace sauvage, mais elle n'avait pas le pouvoir de résister au lien. La magie de mon sang submergeait la sienne. Mon pouvoir s'étendait, inondait les esprits non-morts. Serrant les dents, je pressai, écrasant son cœur et sa vie entre mes doigts. Le pouvoir explosa dans mon poing, me contraignant à me redresser.

Olathe frémit. Ses yeux se révoltèrent. Le poids de la horde me tomba sur les épaules.

La salle tremblait. Trop. Il y en avait trop.

Le feu tenaillait ma poitrine, brûlait ma gorge, ma tête, me compressait, m'étouffait. Je trébuchai. Mes genoux tremblaient. Je ne pouvais pas respirer. Il n'y avait pas assez d'air.

Malgré le lien de sang, je n'avais pas réussi à les contrôler tous.

Je pouvais sentir quelques vagabonds, submergés par leur soif. Je lançai la horde contre eux. Le plafond se mit à grouiller de corps qui s'entre-déchiraient.

Un morceau de plâtre se détacha et s'écrasa à soixante centimètres de moi. Le feu-sang occultait les bruits du reste de la salle.

Bras écartés, essayant de conserver l'équilibre, je regardai par les yeux des vampires et découvris une longue craquelure dans le stuc. Oh ! Mon Dieu ! Le plafond tremblait tandis que des dizaines

de serres s'y agrippaient.

J'aperçus vaguement Jennifer de l'autre côté du mur de flammes tremblotantes. Mes lèvres formèrent un mot :

— Partez !

Elle me regardait, incapable de m'entendre derrière le feu-sang.

— Partez !

Soudain, Curran fut à côté d'elle. Il dit quelque chose mais je ne pus entendre.

— Partez. Maintenant ! Partez !

Il tendit le bras dans les flammes et recula d'un bond, sa fourrure avait fondue sa peau était rouge et pleine de cloques.

Un autre morceau de plâtre s'écrasa sur le sol en dehors du cercle. Sans bruit pour moi, mais les Changeformes entendirent le fracas, sursautèrent et

regardèrent le plafond. Jennifer eut un mouvement de recul, jappa comme un chien apeuré.

Curran me regardait toujours.

— Partez. Maintenant. Partez ! Partez !

Il comprit. Sa main griffue agrippa l'épaule de Jennifer et la poussa. La louve hésita un instant puis se mit à courir.

Ma vision s'évanouit brutalement. Les battements de mon cœur emplissaient mes oreilles comme le tintamarre d'un énorme glas. Je ne sentais plus mon corps, comme s'il n'existait plus. Aveugle et sourde, je titubais au milieu du néant, tandis que les non-morts faisaient tomber le plafond.

Ils creusaient dans le plâtre et le ciment jusqu'à la structure de poutres métalliques qui soutenait cinq étages de béton au-dessus de nos têtes. Des bras maigres s'accrochaient aux poutres et tiraient avec une force surnaturelle.

Dieu ! Je n'ai pas été très bonne.

Le métal gémit, protesta.

J'aurais pu essayer plus fort. J'aurais pu être une meilleure personne.

Je me tiens devant vous maintenant telle que je suis. Je ne cherche pas d'excuses.

Les poutres ne résistaient plus, se tordaient.

Je vous en prie, ayez pitié de moi, Seigneur.

Dans l'œil de mon esprit, je vis les énormes poutres rompre. Je

vis des tonnes de plâtre, de ciment et d'acier s'effondrer, sur les vampires, sur moi, nous enfouissant sous des tonnes de décombres, scellant une tombe de laquelle même un vampire ne pourrait s'échapper.

Je sentis leurs esprits affamés, pleins de haine, disparaître un à un. Finalement, je pouvais me laisser aller. Je relâchai le terrible fardeau et perdis connaissance.

Chapitre 7

Slayer reposait dans son fourreau sur une table de nuit, à côté d'un homme qui lisait un très vieux livre de poche. Sur la couverture du livre, un homme en costume marron et chapeau de feutre tenait dans ses bras une blonde inconsciente dans une robe blanche. J'essayai de voir le titre mais les lettres étaient floues.

L'homme qui lisait portait une blouse bleue. Il avait coupé les jambes de son pantalon de chirurgien à mi-cuisse et son jean usé dépassait. Je me tordis le cou pour apercevoir ses pieds. Il avait de lourdes bottines de travail.

Je me recouchai sur l'oreiller. Mon père avait raison.

Le paradis existait, il était dans le Sud.

L'homme baissa le livre et m'observa. De taille moyenne, râblé, il avait la peau foncée, brillante comme de l'ébène polie, et des cheveux noirs grisonnants coupés à la manière militaire. Les yeux qui m'examinaient derrière des lunettes à monture fine étaient intelligents et pétillaient d'humour, comme si quelqu'un venait de lui raconter une blague déplacée et qu'il s'efforce de ne pas rire.

— Quelle belle matinée, n'est-ce pas ? dit-il avec un fort accent de la côte géorgienne.

— Ne devriez-vous pas dire « n'ce pas » ?

Ma voix était faible.

— Seulement si j'étais un idiot sans éducation. Ou si j'avais envie d'avoir l'air d'un bouseux. Je suis trop vieux pour jouer à ça.

Il s'approcha de moi et prit mon poignet. Ses lèvres bougeaient, comptant les battements de mon cœur, puis ses doigts touchèrent légèrement mon ventre. La douleur m'élança. Je frémis et pris une grande inspiration.

— Sur une échelle de un à dix, comment évaluez-vous la douleur ? demanda-t-il, en examinant mon épaule.

Je fis la grimace.

— Cinq.

Il fit rouler ses yeux.

— Seigneur, aidez-moi ! Encore une dure à cuire !

Il griffonna quelque chose sur un bloc-notes jaune.

Nous étions dans une petite chambre aux murs crème et au plafond lambrissé. Deux grandes fenêtres laissaient entrer des flots de lumière et des draps bleu clair recouvraient mes jambes.

L'homme posa son stylo.

— Maintenant dites-moi, ma petite dame. Qui vous a dit que vous pouviez vous servir d'un kit-r juste avant de charger au cœur de la bataille ? À la moindre intervention magique ce putain de truc part en vrille.

— En vrille ? C'est un terme médical ?

— Bien sûr. Suivez mon doigt des yeux, s'il vous plaît. Sans tourner la tête.

Il déplaça son index gauche de part et d'autre, je le suivis.

— Très bien. Comptez à l'envers de vingt-cinq à zéro.

J'obtempérai. Il hocha la tête, satisfait.

— Il semble, entendez-moi bien, il semble que vous avez évité la commotion.

— Qui êtes-vous ?

— Vous pouvez m'appeler docteur Doolittle. J'ai parcouru les mers de jour comme de nuit, semaine après semaine jusqu'à l'endroit où se cachent les bêtes sauvages et maintenant, je suis leur médecin personnel.

— Ça c'est Max. (La douleur tordit ma hanche, je grognai.) Pas le docteur Doolittle.

— Ah ! Quel plaisir de rencontrer une femme cultivée.

Je le regardai d'un air sévère, mais ses yeux continuaient à rire.

— Où sommes-nous ?

— Dans le donjon de la Meute.

— Comment suis-je arrivée ici ?

— On vous a portée.

Je me grattai le front, découvrant un flexible de transfusion qui pendait à mon bras.

— Qui m'a portée ?

— Ça c'est facile. Sa majesté vous a sortie du bâtiment, vous a chargée sur le dos de Mahon qui vous a conduite jusqu'à moi.

— Comment Curran a-t-il pu me récupérer ?

— D'après ce que j'ai compris, il a sauté dans l'autre sens. Ce qui explique ses brûlures au troisième degré. Étrangement, vous, vous n'avez pas la moindre brûlure. Une hanche déchiquée, des blessures plus ou moins graves à l'abdomen, plus beaucoup de sang, mais pas de brûlures. Comment est-ce possible ?

— Je suis spéciale.

Curran avait traversé le feu-sang. Deux fois. Pour venir me chercher. Le con !

— Vous ne me direz rien ?

— Non.

— Où est donc passée cette bonne vieille gratitude ? (il soupira d'un air faussement triste) Quand on vous a amenée, j'ai passé près de quatre heures à vous raccommoder, dont l'essentiel (Il me lança un regard furieux) à m'occuper de vos tripes.

— Des brûlures au troisième degré ?

— Oui. Vous n'avez pas écouté un mot de ce que j'ai dit !

— J'ai tout entendu. Quatre heures, ventre, hanche, perte de sang. Vous ne m'avez pas fait de transfusion, n'est-ce pas ?

J'ignorais comment la magie de mon sang réagirait à un plasma étranger.

— Bien sûr que non. Vous me prenez pour un amateur ?

Il mit l'accent sur « amateur ».

— Et les bandages ?

Il secoua la tête.

— J'ai prêté le serment des mages médecins, ma petite dame, et je ne l'ai jamais rompu. Vos bandages ensanglantés, vos vêtements et tout le reste, tout a été incinéré personnellement par votre serviteur.

— Merci.

— Je vous en prie.

— Une brûlure au troisième degré, c'est quand toutes les couches de peau sont brûlées...

— C'est exact. (Le docteur Doolittle hocha la tête.) Ca a l'air terrible mais la douleur est encore pire.

— Sur une échelle de un à dix ?

— Onze.

Je fermai les yeux.

— Notre seigneur est à présent couvert d'une ravissante croûte dorée. Je suis convaincu qu'il pourrait obtenir un bon rôle dans un film d'horreur à l'ancienne. Il flotte assez agréablement en ce moment, je crois.

— Il flotte ?

— Je lui ai prescrit la cuve. C'est un énorme aquarium rempli d'une solution que votre serviteur a inventée dans sa jeunesse ? Si sa Majesté était une personne ordinaire, la seule manière de soigner son épithélium serait la greffe. Comme ce n'est pas le cas, il flottera dans la cuve pendant quelques jours et en sortira avec une peau toute neuve. Pour son épaule ça prendra plus de temps. Ce qui me rappelle ... (Il se leva et marcha jusqu'à la porte qu'il entrouvrit pour y passer la tête.) Dites à l'Ours que notre invitée est réveillée.

Il revint et fouilla parmi les fioles sur la table de nuit.

— Épaule ?

— Si j'ai bien compris, un petit morceau de plafond a eu le malheur de lui tomber dessus, écrabouillant son omoplate gauche.

Il se retourna, une seringue à la main.

— Non, dis-je fermement.

— La vague tech a frappé vingt minutes après que j'en ai eu fini avec vous. Vous avez mal et je vais vous injecter un bon vieil antalgique.

— Non, je refuse.

— Ce n'est que du Démérol. C'est très léger.

— Non, je n'aime pas le Démérol, ça m'embrouille la tête.

J'étais déjà bien assez vulnérable et faible dans l'antre de la Meute, et il voulait jouer avec mon esprit...

— C'est ridicule. Soyez une gentille petite fille et prenez votre médicament.

Il s'avança.

— Si vous m'approchez avec cette aiguille (je mis autant de malveillance dans ma voix que je pouvais me le permettre) je vous la fourre dans le cul.

Il rit.

— C'est exactement ce que Jennifer a dit quand j'ai essayé de recoudre la blessure sur ses fesses. Heureusement pour moi, je n'ai pas besoin de vous piquer avec cette aiguille.

Il me montra la seringue, vide. Je clignai des yeux et ressentis une vague calmante et fraîche. Il avait foutu cette saloperie de Démérol directement dans la transfusion. Le salaud ! Je fermai les yeux. Je me sentais vaseuse et fatiguée. Et j'avais toujours mal.

Des pas lourds résonnèrent jusque dans la chambre.

J'avais un visiteur, et il n'y avait qu'un seul Métamorphe qui n'essayait pas de marcher aussi silencieusement qu'un assassin.

J'ouvris les yeux pour découvrir Mahon hochant la tête à l'adresse du bon docteur. De sa voix calme et profonde, il le gratifia d'un :

— Bon boulot.

Ensuite il attrapa une chaise et s'installa à côté de moi, ses avant-bras massifs reposant sur ses jambes. Son énorme dos déformait le tissu noir

d'un tee-shirt qui, bien que trop serré aux épaules, était trente centimètres trop long. Les Changeformes avaient une prédilection pour les vêtements gris et pas de chaussettes. Ses pieds velus reposaient sur le sol chauffé par le soleil.

Ses yeux bruns croisèrent les miens.

— La meute apprécie votre sacrifice.

— Il n'y a pas eu de sacrifice. Je suis vivante.

Et Curran était brûlé comme un morceau de charbon.

Il secoua la tête.

— Le sacrifice était intentionnel et nous vous en sommes reconnaissants. Vous avez gagné notre confiance et notre amitié.

Vous pouvez venir quand bon vous semble et nous demander de l'aide dès que vous en avez besoin. Nous ferons de notre mieux pour vous épauler. Ce n'est pas rien Kate.

J'aurais sans doute dû dire quelque chose de solennel et de ronflant, mais le Démérol jouait avec mes pensées. Je bafouillai

simplement :

— Merci.

Le regard de Mahon était chaleureux.

— Je vous en prie.

On était vendredi et je marchais. Habillée d'un survêtement gris, haut et bas assortis, et de chaussures de sport trop larges, offerts par la Meute, j'avais arpenté le couloir d'un pas lent mais têtue. J'avais le vertige et devais combattre l'envie de tourner à droite pour éviter de me cogner le crâne contre le mur.

La sorcellerie de Doolittle avait calmé la douleur de mon ventre, l'étouffant jusqu'à ce qu'elle ne redevienne mordante que lorsque je me penchais du mauvais côté.

Il m'avait promis que j'aurais très peu de cicatrices abdominales. Ma cuisse n'avait pas eu autant de chance. Le vamp avait arraché un morceau de chair avec les dents et, malgré les efforts de Doolittle, j'en garderais un souvenir jusqu'à la fin de mes jours. Je m'en foutais. C'était déjà bien de disposer encore d'une fin de mes jours.

Le couloir s'ouvrait sur une pièce de la taille d'une salle de sport. Toutes sortes d'instruments la jonchaient, certains nés de la technologie, d'autres de la magie, quelques-uns d'un mélange audacieux des deux.

Une femme sèche de taille moyenne et d'à peu près mon âge était assise sur une banquette carrée et rembourrée à côté de la porte. La banquette ressemblait à un énorme panier pour chien. La femme grignotait des biscuits salés. C'était sans doute une rate-garou. Ceux de son espèce mangeaient tout le temps.

Elle me jeta un coup d'œil à travers une cascade de petites tresses noires. Une perle de bois fermait chaque natte.

— Ouais ? dit-elle.

Très amicale...

— J'ai rendez-vous.

— Et alors ?

Je haussai les épaules et la contournai. Elle ne m'arrêta pas.

La cuve se trouvait près du mur de gauche, à moitié cachée par une dalle de pierre sur laquelle quelqu'un avait écrit à la craie des

symboles cabalistiques. Les symboles avaient l'air bidon : un veve tordu qui aurait dû être inscrit en rouge, deux symboles égyptiens, un pour le Nil,

l'autre pour un vase canope, et un truc qui ressemblait vaguement à l'idéogramme japonais du dragon.

Je m'approchai de la cuve. C'était un cube de deux mètres cinquante de haut. Ses parois de verre contenaient un liquide verdâtre à la transparence douteuse : Je pouvais à peine y deviner les contours d'un corps humain qui y flottait mollement.

Je frappai sur le verre. Le corps bougea et Curran fit surface dans une grande éclaboussure. Il enleva le masque oxygène de sa bouche et le déposa sur le bord de la cuve, un corps se pressa contre le verre. Tout à fait ce dont j'avais besoin. Le corps totalement nu et visqueux du Seigneur des Bêtes sur fond d'eau marécageuse...

Sa nouvelle peau était très pâle. Les cheveux drus de son crâne et ses sourcils étaient encore ras.

— Merci, dis-je en faisant bien attention de ne regarder que son visage.

— Je vous en prie.

Je me sentais mal à l'aise. Je devais résister à l'envie de danser d'un pied sur l'autre.

— Je m'en vais.

— Quand ?

— Après vous avoir parlé.

— Doolittle vous laisse sortir ?

Le souvenir du docteur vieillissant qui me regardait avec une fureur outrée me revint.

— Il n'a pas vraiment eu le choix.

— Vous pouvez rester si vous en avez besoin.

Curran essuya l'humidité qui gouttait de son menton.

— Non merci. J'apprécie l'offre et tout et tout, mais il est temps de partir.

— Vous êtes une femme très occupée !

— Quelque chose comme ça.

— Vous êtes sûre de ne pas avoir envie de me rejoindre dans la cuve ?
L'eau est bonne.

Je clignai des yeux, muette. Curran éclata de rire, il s'amusait
comme un fou.

— Euh ... non, réussis-je à dire.

— Vous ne savez pas ce que vous ratez.

Était-il en train de me draguer ou simplement de se foutre de ma gueule ? Je
penchai pour la deuxième option. Moi aussi je pouvais jouer à ce petit jeu !
Je regardai directement son entrejambe.

— Je vois très bien ce que je rate.

Il sourit.

Je repris.

— Je suis venue pour parler de Derek.

Curran haussa les épaules tout en se tenant au bord de la cuve.

— Je l'ai libéré de son serment de sang.

— Je sais. Il insiste pour me suivre et je n'en ai pas envie. J'ai essayé de lui
expliquer que mon boulot ne paie pas et que traîner dans mon sillage n'était
pas bon pour la santé, mais il s'entête.

— Il... s'entête ?

— Il a dit : « Ouais, mais est-ce que ça attirera les nanas ? Ah ça oui ! »

Curran éclata de rire, plongeant comme un dauphin avant de refaire surface.

— Je vais lui parler.

— Pourriez-vous vous en occuper au plus tôt ? Il croit qu'il va me raccompagner à la maison.

— OK. Dites à Mila, à la porter de me l'envoyer.

— Merci.

Je me tournai pour partir.

— Comment avez-vous traversé le feu ? demanda-t-il.

Et merde !

— Il n'était encore ni très haut ni très chaud. Par contre, ensuite, je ne pouvais plus sortir. J'imagine qu'elle s'échinait à faire tomber ce foutu plafond sur ma tête.

— Je vois.

Je ne pouvais pas savoir s'il me croyait ou pas. Je me retournai et fis une petite révérence moqueuse qui me fit mal au ventre.

— Y aurait-il autre chose pour votre service, Votre Majesté ?

Il me congédia d'un geste du poignet.

— Vous pouvez disposer.

Curran était bien trop dangereux pour moi. Trop puissant, trop imprévisible, et, pis que tout : il avait la capacité innée de me faire perdre le contrôle.

Je pouvais toujours espérer ne plus le croiser.

Un jeune loup dont je ne connaissais pas le nom me raccompagna à l'appartement de Greg. Je le remerciai et montai l'escalier pour trouver un message sur un papier blanc punaisé à la porte. Il disait : « Kate, j'ai essayé de vous appeler mais vous n'avez pas répondu. J'espère que c'est toujours d'accord pour ce soir. J'ai réservé chez *Fernando* pour 18 heures. Crest. » J'arrachai le message, le chiffonnai et le jetai. Les gardes scintillèrent en se refermant. La solide porte me séparait du reste du monde, je soupirai de soulagement. Je me débarrassai des chaussures de sport de la Meute, rampai jusqu'au lit et m'endormis.

Quand je me réveillai, l'après-midi touchait à sa fin.

Je me sentais vidée et mal à l'aise, embrouillée, comme si j'avais raté une échéance importante. Je fouillai en vain dans mon cerveau pour trouver les causes de ma mauvaise humeur, je me sentis encore plus mal.

Je restai au lit et regardai le plafond, me demandant si j'allais appeler Crest pour annuler. C'était le plus raisonnable.

Malheureusement, je n'étais pas raisonnable pour un sou. Rater ce rendez-vous serait comme baisser les bras avant d'avoir tenté quoi que ce soit.

Je me traînai jusqu'à la salle de bains et m'aspergeai le visage à l'eau froide. Ça ne changea rien.

Il n'y avait qu'une seule robe que je pouvais porter chez *Fernando*, d'abord parce que c'était ma seule robe habillée, ensuite parce que c'était la seule robe dans le placard de Greg.

Je l'avais portée lors d'un truc officiel où il m'avait forcée à l'accompagner en novembre, j'y avais passé deux heures à écouter parler des gens qui adoraient s'écouter parler.

Je pris la robe dans le placard et la laissai tomber sur le lit, puis j'allai dans la cuisine me servir de l'eau. Je me forçai à boire un

premier verre d'un coup, le remplis encore et l'emportai avec moi.

La robe reposait sur les draps, baignée par les derniers rayons du soleil couchant.

D'une coupe simple, elle avait une couleur étrange, entre pêche, kaki et bronze. Anna l'avait choisie pour moi.

Je me souvenais d'elle dans le magasin, en train de passer en revue les robes, les faisant glisser l'une après l'autre sur la tringle tandis qu'une vendeuse incroyablement maigre la regardait avec désespoir.

" Tu n'as pas besoin de quelque chose qui te mincisse, expliquait Anna. Ni de rembourrage. Ce dont tu as besoin c'est quelque chose qui t'adoucisse, ce qui est un peu plus compliqué mais qui peut être obtenu avec la bonne robe. Heureusement pour nous, tu as le bon teint pour cette couleur. Ça te donnera un hâle plus sombre. Ce qui n'est pas en soi une mauvaise chose."

Je regardai la robe et me remémorai l'étrange sensation de ne pas me reconnaître dans le miroir lorsque je l'avais enfilée la première fois. J'avais de bonnes proportions, sèche mais pas mince.

La plupart des femmes ont des muscles qui ne gonflent pas facilement mais, si je pliais le bras, on pouvait aisément voir les miens. J'avais essayé de perdre du poids, mais je n'avais obtenu que des muscles supplémentaires. J'avais donc renoncé à me conformer aux standards de la beauté mince et éthérée dès quatorze ans. La survie était plus importante que la mode. C'est vrai que je ne pesais pas cinquante-cinq kilos, mais ma taille fine me permettait de me pencher sans effort et je pouvais briser le cou d'un homme d'un coup de pied.

Cette robe camouflait mes muscles et donnait des illusions de courbes là où j'en manquais terriblement. Je n'étais pas sûre d'avoir envie de la porter pour Crest.

Je caressai la douceur du tissu et rêvai qu'Anna appelle. Le téléphone sonna.

C'était Anna.

— Bonjour.

— Comment tu fais ça ?

— Quoi ? T'appeler quand tu as envie de m'entendre ?

Elle avait l'air amusée.

— Oui.

— La plupart des voyants sont empathes, Kate. L'empathie est ce qui sert de lien pour voir. Je te connais depuis très longtemps

— je me souviens de l'époque où tu apprenais à marcher — et j'ai tissé un lien permanent avec toi, comme si j'étais tout le temps branchée sur une radio qui n'émettait que rarement.

Je sirotai mon eau. Je savais qu'elle ne mentionnerait pas sa vision à moins que je le demande, et je n'en avais pas envie.

— Comment se passe l'enquête ?

— J'ai trouvé l'assassin de Greg.

— Aha ! Et qu'as-tu fait de ce type ?

— C'était une femme. Je l'ai étripée, puis j'ai écrasé son cœur.

— Très bien. Et que t'a-t-elle fait ?

— Je garderai une cicatrice en haut de la cuisse et mon ventre est encore douloureux. Mais j'ai bénéficié des meilleurs soins.

Anna soupira.

— J'imagine que ce n'est pas trop grave pour une sortie... Es-tu satisfaite ?

J'ouvris la bouche pour acquiescer, et renonçai. La cause de mon malaise devenait claire.

— Kate ?

— Non, je ne suis pas satisfaite.

Je lui parlai d'Olathe et de ses vampires d'avant le changement.

— Il y a trop de questions sans réponse. Je ne suis pas certaine qu'Olathe ait été le véritable meurtrier. Ce pourrait être un de ses vamps, mais ça n'explique pas les empreintes magiques animales et je n'ai vu aucun animal pendant le combat.

— Il n'y a aucun moyen de t'en assurer ?

— Non. Le bâtiment est *kapu* t. Deuxièmement, où sont les femmes disparues et pourquoi ont-elles été enlevées ?

— Pour servir de nourriture aux vampires ?

— Quatre femmes n'auraient pas nourri son écurie plus d'un jour. Pourquoi n'en a-t-elle pas attrapé d'autres ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. Et l'assassin dans ta vision était un mâle. Je

sais qu'il y a plus, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. J'ai le sentiment d'avoir raté quelque chose. Quelque chose de ridiculement évident. (Je me tus. Anna ne me relança pas) Mais bon, dis-je finalement. Je n'ai qu'à attendre que mon cerveau rassemble les morceaux.

— Attendre ? Y aurait-il autre chose de plus urgent ?

— Un séduisant chirurgien plastique m'attend chez *Fernando* à 18 heures.

— Aha ! Lui as-tu dit que tu détestes *Fernando* ?

— Non. Mais je m’attendais à ce qu’il le comprenne. Les dîners formels ça ne me ressemble pas, Anna.

— L’euphémisme de l’année ! Est-il amusant ?

— Qui ?

— Le chirurgien plastique. Est-il amusant ? Est-ce qu’il te fait rire ?

— Il essaie.

— Il ne m’a pas l’air de réussir.

— Je crois que j’ai un peu trop forcé les choses.

— Quelles choses ? L’intimité ou le sexe ?

— Les deux, j’imagine.

Pour moi, le sexe récréatif était un oxymore. Le sexe me mettait dans une position de vulnérabilité et il n’y avait rien de récréatif à ça. Je ne dormais jamais avec un homme en qui je n’avais pas confiance et que je n’admirais pas. Je n’en savais pas assez sur Crest pour l’admirer ou lui faire confiance, pourtant je voulais le mettre dans mon lit. J’avais paradé à poil devant lui, nom de Dieu !

— ça me dérange. Je crois que ç’a quelque chose avoir avec la mort de Greg.

Il y eut un silence sur la ligne. Finalement, la voix d’Anne murmura :

— Tiens donc, une faille dans ton armure.

— J’espère bien la réparer d’ici à ce soir.

— Tu es une extrémiste, Kate. Tout ou rien. Peut-être ton chirurgien méritait-il une chance.

— Je ne voulais pas dire que j’allais arrêter. Je vais juste réexaminer la situation. Découvrir s’il est amusant, par exemple.

Anna soupira.

— Tu vas porter la robe que nous avons achetée ensemble ?

— Oui.

— Alors, un conseil. Dénoue tes cheveux.

J’entrai chez *Fernando* les cheveux dénoués. Ils me descendaient aux fesses, encadraient mon visage et en adoucissaient les angles.

Avec du maquillage, une robe et des chaussures à talon assorties, j’avais à peu près l’air d’une femme qui dînait chez *Fernando*. Les talons réveillaient la douleur de ma hanche.

Je donnai mon nom au maître d’hôtel parfaitement stylé qui me guida dans les profondeurs du restaurant. Mes chaussures claquaient légèrement sur le sol de marbre au rythme de mes pas. Je dépassai des tables rondes drapées de nappes blanches empesées.

Des hommes en costume hors de prix et des femmes bien élevées dans des robes pesant plus d’un mois de salaire mangeaient sans hâte autour de ces tables tout en devisant. Le long des murs, des urnes de céramique supportaient des branches tarabiscotées ouvertes de fleurs blanches odorantes. Quelqu’un avait pris soin d’arranger les branches avec minutie.

Je haïssais cet endroit.

Crest était assis à une table isolée, étudiant le menu. Il avait l’air sinistre. Il leva les yeux, me vit et se figea, béat.

C’était assez vaniteux, mais l’air imbécile sur son visage me ravit. Je ne serais jamais belle. Mais saisissante, j’en étais capable.

Avec la grâce d’un danseur, le maître d’hôtel me tint une chaise. Je le remerciai – ce qui était probablement contraire à l’étiquette – et m’assis.

Crest ne me quittait pas des yeux.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demandai-je.

— Je crois que oui. Vous avez l'air différente.

C'était le moment de briser l'illusion.

— Différente ? « Extraordinaires », « radieuses », « sublime », ces mots pourraient te conduire dans mon lit mais je ne sais pas très bien où te mènera « différente ».

Ça marcha. Il cessa de me regarder.

— J'étais sûr que tu ne viendrais pas.

— Le travail. Mais bon, vu que je t'ai torturé avec mon *Las Colimas*, la moindre des choses était de te rendre la pareille.

— Tu n'aimes pas cet endroit ?

Non. L'atmosphère est étouffante, la bouffe est dégueulasse, et seule chose qui est dans mes moyens est un bol de soupe. Est-ce qu'ils servent de la soupe ici ?

Je haussai les épaules.

— C'est pas trop mal. Tu viens souvent ?

— Toutes les trois semaines environ.

Et merde !

Le serveur apparut et engagea une conversation avec Crest, que je ne compris pas et que je n'écoutai pas. Je regardai les clients jusqu'à ce que le serveur murmure le code :

— Et pour la dame ?

— Vous avez quoi comme salades ?

Je commandai une salade à vingt dollars. Le serveur s'en fut.

— Pas de plat ?

— Pas aujourd'hui.

Nous restâmes silencieux. Crest avait l'air satisfait de me contempler. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire de moi.

— Tu es superbe, dit-il finalement. Tellement différente.

— C'est une illusion. Je suis toujours là.

— Je sais.

Il sourit. A la manière dont il me détaillait, je savais qu'il se demandait ce que je valais au lit. Pourquoi n'étais-je pas en train de me demander la même chose à son endroit ? Il était très séduisant dans son costume foncé.

Quelques bourgeoises le mataient ouvertement.

— Alors, le boulot ? demandai-je, histoire de dire quelque chose.

— Je pense à quitter la pratique.

— Oh ?

— Je voudrais me consacrer à l'étude du V-Lyc. Je le trouve fascinant, surtout en ce qui concerne la structure osseuse qui change sous l'influence de la magie. Développer cette capacité permettrait un progrès considérable dans la chirurgie réparatrice. Pas de

procédure invasive, pas d'implant, pas de rééducation, juste l'élimination des imperfections par la simple volonté.

Je lui souris. Peut-être qu'un jour je le présenterais à Saiman.

Le serveur revint avec la carte des vins. Crest commanda puis continua à pérorer sur la nature fascinante du V-Lyc, entrant dans des détails techniques que ma connaissance limitée ne pouvait pas gérer. Je le regardais poliment, me demandant pourquoi Olathe avait enlevé des femmes. Il y avait quelque chose de pas clair là-dessous.

Crest se tut, je clignai des yeux, éteignant le pilote automatique.

— Tu n’écoutes pas, n’est-ce pas ?

Non.

— Mais si, vas-y, continue.

— Je t’ennuie ?

— Un peu.

— Je suis désolé.

Je haussai les épaules.

— Non, s’il te plaît, il n’y a aucune raison de t’excuser. Tu es toi même et je suis moi même. Pour toi, les Changeformes sont une nouveauté et un défi intéressant. Pour moi, ils font partie du job. Ils sont violents, souvent cruels, paranoïaques et très territoriaux.

Quand j’en vois un, je vois un adversaire potentiel. Tu es excité parce qu’ils peuvent changer leur structure osseuse, alors que ça m’emmerde que leurs mâchoires ne ferment pas bien à mi-forme et que ça les fasse baver. Et ils puent quand ils sont mouillés. (Crest me dévisageait.) Et je n’ai pas la formation qui me permettrait de comprendre ce dont tu parles. Je déteste me sentir conne. C’est trop dur pour mon ego fragile.

Il se pencha et prit ma main. Sa peau était chaude et sèche, son contact me réconforta.

— Je me tais, promit-il solennellement.

— Mais non. Parlons d'autre chose. Livres, musique, n'importe quoi qui n'ait aucun rapport avec le boulot.

— Le tien ou le mien ?

— Les deux.

Le monde sursauta au moment où la magie s'effondra.

Les conversations faiblirent un instant puis repartirent comme si rien ne s'était passé. Notre dîner arriva. Ma salade était constituée de feuilles de laitue élégamment arrangées pour encadrer quelques tranches d'orange et une pincée d'autres légumes. Je jouai avec la laitue. Pour une raison inconnue, je n'avais pas faim.

— Comment est ta salade ? demanda Crest.

J'attrapai une tranche d'orange avec ma fourchette et la mangeai.

— Très bonne.

Il sourit, son plaisir était évident. Je me souvins d'un conseil qu'on m'avait donné il y avait très longtemps : « *Si un homme t'emmène dans un restaurant qu'il a lui-même choisi, ne lui fais pas de compliment. Extasie-toi sur la qualité de la cuisine, et il sera ravi.* » Je n'étais pas du genre à m'extasier.

Nous parlâmes pendant quelques minutes de tout et de rien, mais la conversation ne cessait de mourir. Quoi que nous ayons partagé à *Las Colimas*, cela avait disparu et nous n'arrivions pas à le retrouver.

Je chipoter avec ma salade, levai les yeux et vis Crest regarder par-dessus mon épaule.

— Il y a un problème ?

— Ce type ne cesse de te regarder. C'est vraiment très grossier.

Je crois que je vais me lever et aller lui demander quel est le problème.

Je me retournai et aperçus une silhouette familière à deux tables de nous. Appuyé sur le dossier de sa chaise, à moitié tourné pour avoir une meilleure vue sur notre table : Curran.

Qu'avais-je donc fait pour mériter ça ?

Une fabuleuse Asiatique portant une minuscule robe noire occupait la chaise en face de lui. La femme avait l'air nerveuse, ses doigts fins tordaient les coins de sa serviette. Elle m'adressa un regard étonné, comme une gazelle à un point d'eau, puis se retourna très vite. Curran avait l'air de s'en foutre.

Nos regards se croisèrent. Il sourit.

— Je ne crois pas que ce serait une bonne idée.

— Un ancien petit ami ?

— Seigneur, non ! Nous nous sommes rencontrés dans le cadre professionnel.

Je fis signe au serveur, qui glissa jusqu'à nous.

— Oui madame ?

Je désignai Curran de la tête.

— Vous voyez cet homme là-bas avec les cheveux très courts et la très belle femme ?

— Oui, madame.

— Pourriez-vous lui apporter une soucoupe de lait de ma part ?

Le serveur ne cilla même pas, faisant honneur au service de *Fernando*.

— Bien madame.

Crest mourait d'envie d'avoir des explications.

Le serveur apporta le lait et murmura quelque chose à l'oreille de Curran. Le sourire de celui-ci devint prédateur.

Il prit la soucoupe et la leva dans ma direction. Son regard étincelait d'or. L'étincelle flamboya puis disparut si vite que je l'aurais pas remarquée si je n'avais pas regardé Curran dans les yeux. Il porta la soucoupe à ses lèvres et but.

— Il a l'air déplacé, en jean, dit Crest.

— Crois-moi, il s'en fout. Et personne ici n'est assez taré pour lui en faire la remarque. En fait, *Fernando* n'était pas du tout le genre de Curran. J'aurais penché pour un restaurant familial ou un chinois.

— Je vois.

Crest essayait d'intimider Curran du regard. S'il continuait, Curran allait se rouler par terre... de rire. Cela me mit en rage.

Le regard de Crest se posa sur la compagne de Curran. Il y eut quelque chose de nouveau dans ses yeux. De l'intérêt ? De l'admiration ? De l'attirance ? Curran lui fit un clin d'œil.

Crest plia sa serviette et la posa sur la table. Il restait au moins la moitié de son blanc de poulet dans son assiette.

— Je crois que nous devrions partir.

Je repoussai ma salade presque intacte.

— Bonne idée.

Un serveur se matérialisa à notre table. Crest paya en liquide et nous sortîmes dans la nuit. Dehors, Crest tourna à gauche.

— Ma voiture est de ce côté, dis-je désignant la droite.

Il secoua la tête.

— J’ai préparé une surprise. Comme nous avons sauté le dîner, nous serons sans doute en avance. Tu veux bien marcher ?

— Non, en fait. (Pas avec ces talons et un tison brûlant dans la hanche.) Veux-tu conduire ?

— Ce serait un privilège.

Alors que nous rejoignons sa voiture, je sentis qu’on m’observait. Je m’arrêtai pour rajuster ma chaussure et l’aperçus de l’autre côté de la rue, appuyé contre un bâtiment. La veste en cuir et les cheveux dressés étaient irrésistibles. Bono. Donc Ghastek gardait un œil sur moi mais, cette fois, au lieu d’envoyer un vampire, il avait choisi un Compagnon. Bon choix. Bono m’en voulait sûrement pour notre petite conversation à l’*Adriano’s*. Ghastek avait-il appris que j’avais fait parler à son Compagnon ? Peut-être que je me trompais complètement.

Bono bougea légèrement pour me garder dans son champ de vision. Pourquoi maintenir la surveillance maintenant, alors qu’Olathe était morte ? À moins que Bono ait servi Olathe. Ça avait du sens. Si elle avait voulu prendre la place de Nataraja, elle avait certainement recruté quelques jeunes Compagnons. Avec sa beauté et son pouvoir, les attirer de son côté n’avait pas dû être bien difficile. Bono cherchait-il la vengeance ? Ou y avait-il un autre acteur dans ce drame de qui Bono prenait ses ordres ?

Ce n’était pas terminé. Tous mes instincts me disaient que c’était trop facile. La présence de Bono me le confirmait. Que savait-il de plus que moi ? Je pensai traverser la rue et lui casser la gueule jusqu’à ce qu’il me dise tout ce qu’il savait. Je pouvais cogner sa tête contre les briques et l’entraîner dans les ténèbres d’une allée.

Ou mieux encore, l’écraser contre le mur et le fourrer dans ma voiture. Dans ce quartier, personne ne ferait attention à une femme en robe de soirée et à son séduisant compagnon qui avait un peu trop bu et devait s’appuyer sur elle. Je pouvais l’emmener dans un endroit sûr.

— Kate ?

Le visage agréable de Crest entra dans mon champ de vision.

Putain de merde !

— Laquelle est ta voiture ?

— Celle-ci.

Je lui souris, ou au moins j ‘essayai. *Plus tard, Bono, je pourrai toujours te trouver.*

La bagnole de Crest était chère, gris métallisé et en forme de missile. Il me tint la portière pour que je m’installe sur le siège en cuir. Il grimpa à son tour et démarra. L’intérieur était d’une propreté irréprochable.

Pas de vieux mouchoirs chiffonnés fourrés dans le porte-tasse.

Pas de vieilles facturettes sur le sol. Pas de poussière.

Elle avait presque l’air stérile.

— Dis-moi. Tu n’as pas une seule paire de jeans usés ?

demandai-je. Tu sais, le genre qui a des taches incrustées...

— Non. C’est mal ?

— Non. Tu te rends compte que tous mes jeans ont des taches incrustées ?

— Oui, dit-il, les yeux rieurs. Mais je ne suis pas intéressé par tes jeans, c’est ce qu’il y a à l’intérieur qui m’intéresse.

Pas ce soir.

— D’accord, tant que c’est clair.

La ville défilait par la fenêtre et, de temps en temps, on apercevait une voiture brûleuse d’essence qui se nourrissait des derniers instants de la

technologie. Je comptai autant de cavaliers que de voitures. Quinze ans auparavant, les voitures dominaient les rues.

— Alors, qui était cet homme ? demanda Crest.

— Le Seigneur des Bêtes.

Crest me regarda.

— LE Seigneur des Bêtes ?

— Ouais, le loup en chef.

Ou plutôt le chat.

— Et la femme avec lui était une de ses maîtresses ?

— Probablement.

Une Buick blanc neige nous fit une queue-de-poisson en faisant

grincer ses freins et s'arrêta au feu. Crest roula des yeux. Le feu tremblota, brillant avec une intensité aveuglante avant de mourir.

— Magie résiduelle ? S'interrogea Crest.

— Ou mauvaise connexion.

Le bon docteur apprenait le jargon magique. Je me demandai ce qu'il connaissait des effets de la magie résiduelle.

— Ç'a du sens. (Crest se gara à côté d'un bâtiment imposant.) Nous y sommes.

Un voiturier ouvrit la portière. Je fis un pas sur le trottoir. La voiture de Crest était en bonne compagnie. Tout autour de nous les Volvo, Cadillac et Lincoln crachaient des gens habillés, des femmes qui souriaient si énergiquement que leurs lèvres menaçaient de craquer et des hommes

surgonflés de leur propre importance. Les couples se dirigeaient tous vers le haut bâtiment.

Le voiturier démarra, nous laissant à découvert. Les gens me regardaient. Ils regardaient Crest aussi.

— Tu te souviens du Fox Théâtre ? demanda-t-il en m’offrant son bras.

Ouvrir les portes était une chose. Me pendre à son bras, c’était trop. Je l’ignorai et me dirigeai vers la porte, les bras le long du corps.

— Oui, il a été démoli.

— On a pris les pierres une à une et on a reconstruit cet endroit.

C’est génial, n’est-ce pas ?

— Alors au lieu de construire un nouveau bâtiment tout frais et stérile, on a traîné toute cette agonie, ces cœurs brisés et cette souffrance qui suintaient des pierres du vieux théâtre pour en faire un tout neuf ? Génial oui !

Il me regarda, interloqué.

— De quoi parles-tu ?

— Les artistes projettent beaucoup. Ils souffrent de leur beauté, de leur âge, de la compétition. Un détail infime peut devenir d’une importance énorme. Le bâtiment dans lequel ils jouent est gorgé de leurs ratages, de leurs jalousies, de leurs déceptions, comme une éponge, et il conserve toute cette douleur. C’est pour ça que les empathes n’assistent qu’à des performances en plein air.

L’atmosphère les submerge. C’était incroyablement stupide de transférer le poids de tant d’années sur un nouvel endroit.

— Parfois, je ne te comprends pas. Comment peux-tu être si négative ? (Je me demandai quel nerf j’avais touché. Monsieur Cool avait soudainement disparu) Après tout, il y a d’autres émotions. (Il était irrité.) Le triomphe, l’exaltation devant une représentation magnifique, la joie.

— C'est vrai.

Nous entrâmes dans le hall, éclairé par des torches malgré la présence d'ampoules électriques. Les gens autour de nous avançaient vers les doubles portes pour pénétrer dans la grande salle de concert et ses rangées de sièges cramoisis.

Les gens nous regardaient. Crest avait l'air content. Nous étions le centre de l'attention, le grand Crest tiré à quatre épingles et sa compagne exotique dans sa robe élégante avec une cicatrice sur l'épaule. Il ne se rendait pas compte à quel point je n'étais pas à l'aise. Il ne voyait pas que je commençai à boiter. Si je lui disais, cela ne ferait qu'aggraver les choses. Je marchais donc et je souriais et je me concentrais pour éviter de tomber.

Nous nous assîmes au milieu d'une rangée. Je laissai échapper un soupir de soulagement. S'asseoir était plus facile que rester debout.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

— Aivisha, dit Crest, gravement. (Je n'avais aucune idée de qui était Aivisha.) C'est la dernière représentation de la saison, continua-t-il. Il commence de faire trop chaud. Je ne pensais pas qu'elle se produirait si tard, mais on m'a assuré qu'elle n'aurait aucune difficulté. Elle peut utiliser la magie résiduelle.

Je m'appuyai contre le dossier de mon siège et patientai tranquillement. Autour de nous, les gens s'installaient. Une vieille femme, vêtue d'une robe blanche impeccable et escortée d'un vieux gentleman distingué s'approcha de nous. Crest sauta sur ses pieds.

Oh mon Dieu ! il fallait que je me lève. Je me levai, souris et attendis poliment qu'on en termine avec les présentations. Crest et la femme bavardèrent quelques minutes tandis que son escorte et moi-même partagions le même inconfort. Finalement, elle s'éloigna.

— Madame Emerson, me dit Crest en me tapotant la main. Sans doute la dernière vraie dame du Sud. Tu as été parfaite. Je pense qu'elle t'aime bien.

J'ouvris la bouche et la refermai aussitôt. Je n'avais rien fait d'autre que sourire en restant immobile, comme une enfant bien élevée ou un chien bien dressé. S'attendait-il à ce que je pisse contre sa jambe ? Une cloche sonna, réclamant le calme. Un grand silence tomba sur la salle et, doucement, les rideaux de velours s'ouvrirent pour dévoiler un petit bout de femme.

Une longue robe argentée cascada en plis et drapés depuis ses épaules, scintillant comme si elle avait été tissée d'eau éclairée par le soleil.

Aivisha regarda le public, ses grands yeux étaient sans fond.

Puis elle fit un petit pas en avant, la cascade d'argent dansant tout autour d'elle. Elle ouvrit la bouche et laissa couler sa voix.

Elle était incroyable. Surprenante de clarté et de beauté, elle s'élevait, gagnant en force, se nourrissant d'elle-même. Le pouvoir s'écoulait d'Aivisha emplissant la salle de concert et la foule transportée. J'oubliai Crest, Olathe, mon travail, et j'écoutai, perdue dans les harmonies de cette voix enchanteresse.

Aivisha leva les mains. De minces échardes de glace apparurent au bout de ses doigts, s'élançant en spirales, se tordant, en parfait accord avec son chant. Comme une dentelle de cristal incroyablement complexe, la glace s'étirait sur la scène pour grimper le long des colonnes sur les côtés, en s'ouvrant comme des fleurs aux pétales de plumes aussi fines que des aiguilles. Elle caressait les plis de la robe d'Aivisha, comme un animal familier, heureux de faire plaisir. J'ignorais où commençait le tissu argenté et où s'arrêtait la pureté de la glace.

Aivisha chanta et chanta et la glace dansait pour elle, obéissant à sa moindre volonté. Elle nous submergeait, et, émerveillés, nous retenions notre souffle jusqu'à ce que sa voix grimpe dans un *crescendo* puissant. La dentelle de cristal éclata, s'évapora dans les airs. Le rideau tomba, nous cachant Aivisha. Un moment, nous restâmes silencieux, puis la salle de concert explosa en applaudissements.

Crest serra ma main et je serrai la sienne.

Quarante-cinq minutes plus tard, nous nous arrêtons dans un parking en face de mon immeuble.

— Puis-je t’accompagner à la porte ?

— Pas ce soir, murmurai-je. Je suis désolé mais je serais d’une compagnie déplorable.

— Tu es sûre ? demanda Crest, l’espoir mourant dans ses yeux.

Je me sentais mal, mais je ne pouvais pas le faire. Quelque chose me disait que je devais arrêter ce truc ici-même.

— Oui. Merci pour le dîner, et pour la compagnie.

— J’espérais que notre soirée ne se terminerait pas si tôt.

Je touchai sa main de la pointe de mes doigts.

— Je suis désolée. Peut-être une autre fois.

— Bon, ben... Il y a toujours demain soir.

J’ouvris la portière et sortis de la voiture. Il ne démarra qu’après trente secondes. Je compris trop tard qu’il avait attendu un baiser.

Ma hanche me faisait de plus en plus souffrir. Tandis que je traversais le parking, la douleur devint insupportable, épicée de pointes particulièrement aiguës.

Génial !

J’enlevai mes chaussures. Pieds nus, les talons à la main, je me dirigeai vers la porte.

Mon pied rencontra une imperfection sur le pavé. Je glissai et faillis tomber. La douleur mordit ma jambe. Je me penchai en avant, crachant des jurons *sotto voce*.

— Vous avez besoin que je vous porte ? murmura une voix dans mon oreille. Encore ?

Je tournoyai et expédiai un uppercut dans le ventre de l'importun. Mon poing rencontra un mur de muscles solides.

— Bon coup, dit Curran. Pour une humaine.

Ouais, ouais, je t'ai entendu souffler quand je t'ai frappé. Tu l'as senti.

— Que voulez-vous ?

— Où est votre charmant compagnon ?

— Où est votre charmante compagne ?

Je repris ma pénible progression vers l'immeuble.

Pour échapper à Curran, je devais me hisser en haut de l'escalier et lui fermer la garde au nez.

— A la maison, dit-il. Elle m'attend.

— Alors, rendez-moi service, rejoignez-la.

Je dus m'asseoir sur les premières marches. Mes jambes exigeaient une pause.

— Ça fait mal ?

— Non, j'adore m'asseoir sur des marches dégueulasses dans une robe de soirée très chic.

— Vous êtes grincheuse, ce soir. L'abstinence n'améliorera pas votre humeur.

Je regardai le ciel nocturne et les minuscules étoiles.

— Je suis fatiguée, j'ai mal à la jambe, j'ai besoin de putain de réponses pour boucler mon affaire et je n'en trouve pas.

— Comme quoi ?

Je soupirai.

— Un. Je ne sais pas qui a tué Greg ni pourquoi. Deux, nous n'avons trouvé aucune trace des animaux nécros qui ont massacré les vôtres. Trois, le dossier de Greg faisait mention de femmes disparues. Pourquoi Olathe les a-t-elle enlevées et qu'en a-t-elle fait ?

Il s'approcha.

— C'est fini Kate. Vous traversez seulement une grosse crise existentielle.

— Une grosse crise quoi ?

— Vous êtes une mercenaire plutôt anonyme. Subitement, tous les Puissants de cette ville s'arrachent votre numéro de téléphone.

De quoi vous gonfler d'importance. Et maintenant le bal est fini. Je comprends. (Sa voix suintait la dérision.) Mais c'est fini.

— Vous avez tort.

Curran s'éloigna.

— Elle vous a traité de « sang-mêlé », dis-je à son dos.

Pourquoi ?

Il ne se retourna pas.

Je me forçai à me lever et me hissai à l'étage. Une fois dans l'appartement, je me changeai, rassemblai un sac de trucs dont je ne

voulais pas me séparer, attrapai Slayer et redescendis. La magie avait frappé pendant que je me préparais. Je démarrai Karmelion, crachant les mots du

chant comme un chien aboie et quittai le parking. J'en avais marre de cette putain de ville ! Je rentrai à la maison.

Ma vraie maison.

Chapitre 8

Le jour qui filtrait par la fenêtre me chatouillait. Je bâillai et me recroquevillai sous les couvertures. Je n'avais pas envie d'émerger.

Pas encore. En y repensant, traverser la ville en voiture avec une hanche en feu n'avait pas été une si bonne idée. J'avais tout de même réussi à rentrer avant l'aube et, désormais, tout cela n'avait plus d'importance. J'étais chez moi.

Je me fourrai la tête sous l'oreiller, mais la lumière s'obstinait. Je m'étirai en soupirant. Mes pieds nus touchèrent le sol tiédi par le soleil. Ce fut d'une humeur joyeuse que j'entrai dans la cuisine pour me faire un café.

Dehors, la matinée s'achevait, le ciel était d'un bleu lumineux et aucune brise ne faisait bruissier les feuilles des myrtes. La fenêtre de la cuisine suppliait pour que je l'ouvre. Je la déverrouillai et la relevai à moitié pour faire entrer de l'air salé de la côte.

Dans le jardin, plantée pour être inratable de la cuisine comme du porche, il y avait une pique. Et sur cette pique, une tête humaine.

De longs cheveux pendouillaient en mèches croûtées de sang.

Des yeux pâles menaçaient de sortir de leurs orbites. La bouche était béante et des mouches vertes couraient entre les lèvres déchirées.

C'était tellement aberrant dans mon univers ensoleillé que cela ne me parut pas réel. Ce ne pouvait pas être réel ! La puanteur de la décomposition, reconnaissable entre toutes, se glissa dans la cuisine.

Grimaçant de douleur, je courus jusqu'à la chambre, attrapai Slayer et vérifiai mes gardes. Toutes étaient actives. Prudemment, j'ouvris celle de la porte d'entrée et m'avançai sur le perron.

Rien.

Pas un bruit. Pas une trace de pouvoir.

Rien, sauf cette tête pourrissante dans mon jardin.

Je m'en approchai et en fis lentement le tour. Elle appartenait à une jeune femme, morte assez récemment – l'expression d'horreur était toujours figée sur ses traits.

Un gros clou planté dans son occiput retenait une feuille de papier pliée en deux. De la pointe de Slayer, je soulevai le papier.

Des lettres irrégulières me narguaient.

« Tu aimes mon cadeau ? Je l'ai conçu spécialement pour toi.

Quand tu verras ton ami le sang-mêlé, dis-lui que je ne traiterai pas sa tête avec la même inélégance. J'ôterai toute trace de chair, je me gorgerai de sa carcasse jusqu'à ne plus pouvoir marcher et je laisserai mes enfants finir les restes pendant que je ferai la sieste avec des femmes de son espèce. La viande sang-mêlé a un goût de merde, mais une texture agréable. Olathe ne l'a jamais appréciée.

C'est dommage pour sa robe. Je l'aimais bien. »

Je rentrai dans la maison et composai le numéro de Jim.

La tête morte regardait Jim.

Jim regardait la tête morte.

— Tu connais vraiment des tarés, commenta-t-il.

— Elle devait s'appeler Jennifer Ying. Les cheveux ont une texture mongoloïde. C'est l'une des disparues dont j'ai trouvé le nom dans les dossiers de Greg. Elle n'était pas là quand je suis rentrée, vers quatre heures et demie.

Jim renifla la tête.

— Elle n'est pas morte depuis longtemps. Un jour, un jour et demi au maximum. Il faut que tu appelles Curran

— Il ne m'écouterà pas. Il me prend pour une opportuniste.

Jim haussa les épaules. Nous travaillions depuis suffisamment longtemps ensemble pour que chacun sache que l'autre ne courait pas après la gloire.

— Tu fais ressortir ses mauvais côtés.

— Il y a plus.

Je l'emmenai sous le porche. Un assemblage d'os humains était arrangé sur un tissu recouvrant le plancher.

— Tu as dévalisé un cimetière ?

— Je me suis demandé comment il avait pu approcher si près de la maison sans faire hurler mes gardes, alors je suis allée Jeter un coup d'œil et j'ai trouvé ça. Il les a disposés en cercle et sur trois rangées autour de la propriété. C'est une forme de garde. Très ancienne.

— Ancienne comment ?

— Néolithique. Les chasseurs primitifs disposaient ainsi les os de leurs proies autour de leurs campements. L'idée était de former une chaîne de Pierre, d'Os et de Bois. On utilise la Pierre et le Bois pour obtenir les Os, on les lie en rendant l'Os à la Pierre et au Bois.

Il s'est ménagé un passage pour pouvoir se balader autour de la maison à sa guise. C'est un sort facile à briser : il suffit de ramasser les os. C'est pour ça qu'on ne l'utilise plus.

Malheureusement, on ne peut pas le détecter tant qu'on n'est pas tombé dessus.

Je ramassai un crâne et le tendis à Jim. Il le prit et sursauta en feulant. Ses yeux explosèrent de vert.

Selon le folklore, le corps d'un Changeforme retourne à sa forme originelle dans la mort, qu'il soit humain ou animal. Mais le V-Lyc provoquait des modifications permanentes dans la structure osseuse. Plusieurs longues bandes scintillantes marquaient le crâne au-dessus des mâchoires et le long des pommettes.

— Rat-garou, dit Jim en me rendant le crâne comme s'il était brûlant.

— Devine combien j'en ai trouvé ?

— Sept.

— Et au moins trois vampires. Les squelettes ne sont pas complets. Il manque certains os mais il y a huit pelvis et neuf crânes dont trois avec des crocs de sucer de sang.

Jim regarda les os avec fureur.

— Tu dois séparer les os de vamp des autres.

— Quoi ?

— Mets les os de sucer de sang ailleurs, répéta-t-il.

Il était agité, des grognements sourds voilaient sa voix.

— Pourquoi tu ne bougerais pas ton cul pour m'aider ?

— Je ne toucherai pas à ça !

Je soupirai.

— Jim, je ne suis pas criminologue. Sans un putain de loup ou un scanner-m, je suis incapable de dire quels os sont vampiriques.

Toi, en revanche, tu peux faire la différence à l'odeur.

Il me regarda furieux, ses yeux étaient un peu fous.

— Tu fais le tri et, si tu as un doute, tu me le fais savoir.

Il s'éloigna dans le jardin. Je soupirai et commençai à trier les ossements.

J'étais assise sous mon porche entre les deux piles d'os et j'observais un jaguar-garou qui tournait lentement autour de la pique où était empalée la tête de la jeune femme que j'avais laissé tomber. J'avais étudié les preuves et j'en avais tiré les mauvaises conclusions. Mais j'étais toujours là, assise sous mon porche, tandis qu'elle avait payé pour ma bêtise, et mon arrogance.

Jim faisait les cent pas, posant méticuleusement un pied après l'autre sur la pelouse, traquant une proie invisible, en cercles. Ses yeux étaient presque jaunes, sa lèvre supérieure tremblait de temps à autre, révélant des crocs. À moins qu'un chat bâille, on apercevait ses crocs qu'une fois, lorsqu'il s'apprêtait à les refermer sur vous.

Jim était prêt à les refermer sur quelqu'un. Il n'était pas seul.

— Arrête ! Tu vas creuser un trou dans mon jardin.

Jim s'immobilisa et me jeta un regard furieux.

Un van sombre se gara dans l'allée. C'était un véhicule magique qui fonctionnait au pouvoir et à l'eau, comme Karmelion, et faisait assez de boucan pour rivaliser avec ma camionnette. Quatre Changeformes au visage de pierre quittèrent et s'approchèrent, en portant de grands sacs en tissu. Je m'écartai de mes tas macabres.

Ils emballèrent les squelettes brisés dans les sacs, parachevant mon tri de leur expertise, traitant les os comme un marchand de porcelaine soigne sa marchandise la plus précieuse.

Doolittle sortit du van, il portait une salopette en jean et un scanner-m portable. Il murmura quelques mots à Jim et examina la tête sur la pique.

Jim me rejoignit.

— Curran veut que tu te rendes en ville.

Je secouai la tête.

— Impossible. Quand vous aurez terminé, je vais devoir appeler les flics. Vous avez récupéré vos os. La famille Ying mérite d'avoir ceux de sa fille.

— Putain ! Qu'est-ce que je vais dire à Curran ?

Doolittle arracha le message du clou, le retourna.

— C'est écrit sur une page de magazine.

OceanofPDF.com

Je lui pris le message des mains. La page venait de *Volshebstva e Kolduni*, le torchon de *Sorts et Sorciers* que Saiman avait raillé.

— Kate ? demanda Jim.

J'avais envie de pleurer. Comment avais-je pu être si bête ? Je leur apportai mon Almanach et montrai à Doolittle l'article sur l'Upir que m'avait donné Bono. Il lut quelques mots.

— On dit ici que cette créature se nourrit de chair humaine non-morte. Qu'elle se reproduit avec des animaux pour produire des fils sang-mêlé, mi-animaux mi-humains. Où avez-vous eu ça ?

— C'est un des Compagnons de Ghastek qui me l'a donné.

— Ghastek était au courant, gronda Jim. Il était au courant depuis le début. Je vais lui arracher le cœur !

— « Poussé par la nécessité de produire un héritier, l'Upir copulera avec des femmes de pouvoir, car seule une femme de pouvoir peut porter un véritable Upir à terme... » (Doolittle me regarda.) Vous ne pouvez pas rester seule ici, Kate. Il faut vous réfugier à la forteresse. (Il anticipa mon indignation d'un geste.) Nous sommes sept et vous êtes seule. Nous vous porterons s'il le faut.

Le conseil de la Meute était assis sur des chaises rembourrées autour d'une table. Au centre, la tête de Jennifer Ying reposait sous un globe entrelacé de sorts de conservation. Elle était le témoin silencieux de tout ce qui se disait. À côté, un haut-parleur relayait la voix froide de Saiman :

— Tous les Upiri sont des mâles. L'histoire de leur espèce est ancienne : il est probable qu'ils soient à l'origine des cultes de fertilité des communautés agraires à l'âge du bronze. Pendant les rites, les jeunes femmes, représentant la Déesse, étaient conduites à l'Upir pour qu'il incarne fils et consort de celle-ci en copulant avec

elles. La fornication s'achevait souvent par la mort de la jeune femme, l'Upir complétait le rite en dévorant son corps.

À l'âge de fer, l'arrivée des dieux-héros patriarcaux mit fin au culte de la Déesse et les Upiri ont graduellement migré vers les régions isolées, trouvant les vastes forêts russes particulièrement accueillantes. Même s'ils sont dévorés par le besoin de procréer, les Upiri ne s'intéressent qu'à la production d'un mâle puissant, un autre Upir. Les enfants femelles sont mort-nés. Quand un mâle naît, l'Upir lui donne à manger le corps de sa mère et le chasse de son territoire. Notez que seule une femme disposant de pouvoirs magiques importants est capable de supporter suffisamment de puissance pour mettre au monde un bébé Upir.

— Et les enfants animaux ? demanda Curran.

— L'Upir copulera avec tout animal qu'il peut anatomiquement pénétrer. Le résultat, même s'il est viable, est stérile. Un seul Upir peut avoir des centaines de ces créatures servantes. Bref, puisqu'un culte de fertilité se consacre à la régénération, un Upir doit disposer de pouvoirs énormes. Il semblerait qu'il résiste au métal, au bois, aux crocs et aux griffes, et qu'il soit quasiment impossible à tuer.

Curran hocha la tête en direction de Mahon. L'ours dit :

— La Meute vous remercie pour vos informations.

— J'apprécie la gratitude de la Meute. Vous recevrez ma facture dans les trois jours.

Mahon raccrocha le téléphone.

— C'est sûrement Crest, lâcha Curran.

Sidérée, je demandai :

— Comment connaissez-vous son nom ?

— Je vous connais bien mieux que vous le croyez. Pensez-vous que je puisse travailler avec quelqu'un sans suivre chacun de ses mouvements ?

— Vous avez ordonné à Derek de m’espionner après m’avoir garanti qu’il en était incapable !

— J’ai placé un éclaircur dans le logement au-dessus de celui de Feldman. Comme l’isolation acoustique n’est pas terrible...

Je me tus, blessée par la trahison. J’aurais dû m’en douter : la Meute passait avant tout et les Changeformes étaient paranoïaques.

— Comment avez-vous rencontré Crest ? demanda le loup alpha.

Je ne répondis pas.

Jim me toucha la main.

— Kate, c’est l’un de ces moments où le silence n’est pas d’or.

Je ne pouvais pas m’entêter. Si Crest était un Upir, je ne pouvais pas m’en occuper seule.

— J’examinais le cadavre du vampire découvert à côté de la dépouille du Divin. Je cherchais la marque quand il m’est tombé dessus. Il portait une blouse et les insignes d’un chef de département. Il a prétendu être chirurgien esthétique et jouer les bénévoles à la morgue. Il m’a proposé de déjeuner avec lui. J’ai refusé.

— Comment a-t-il réagi ? demanda une femme.

Elle était d’âge moyen et ronde. Ses cheveux grisonnants étaient coiffés en chignon sur le haut de son crâne. Les autres l’appelaient Tante B, pour une raison que je ne saisisais pas. Elle ressemblait à la grand-mère préférée des enfants. Elle était la femelle alpha des douze hyènes que comptait la Meute.

— Il a eu l’air surpris.

Le Conseil fut parcouru de murmures.

— L’accès à la morgue, dit Jennifer. Beaucoup de cadavres.

— Et en tant que chirurgien esthétique, il doit rencontrer beaucoup de jolies femmes, ajouta le rat alpha, la bouche pleine de chips.

La tête pourrissante ne dérangeait pas son appétit.

— Pourquoi n’a-t-il pas essayé de procréer avec Olathe ?

S’interrogea Jennifer. Il est évident qu’ils travaillaient ensemble. Il l’aidait à asservir le Peuple et, en échange, il obtenait toute la chair de vampire qu’il désirait. Et des cadavres frais, en prime.

— Elle était stérile, dit Jim. Roland l’a probablement fait opérer avant de la baiser.

— Vous avez finalement déjeuné avec lui ? s’enquit Tante B.

— Oui. C’était un déjeuner tout ce qu’il y a de plus normal.

Quand je l’ai vu la fois suivante, c’était après qu’on eut rencontré le vamp, Derek et moi. Max Crest était endormi sur les marches

quand j’ai ramené Derek à la maison.

— Avez-vous couché avec lui, ma chère ? Nous devons le savoir.

J’essayai de ne pas grincer des dents.

— Non.

— Donc vous ne l’avez pas côtoyé dans une situation où vous étiez vulnérable. (Tante B secoua la tête) Il a pu se camoufler pendant tout ce temps.

— Son camouflage devait être exceptionnel, je n’ai senti aucune trace de magie. Rien du tout.

Curran, qui était appuyé contre un mur, croisa les bras sur sa poitrine.

— Pour résumer, il n'est jamais apparu en même temps que l'Upir. Il surgit chaque fois qu'elle trouve une nouvelle piste. Elle n'a jamais vu son appartement ni rencontré ses amis.

— Il a l'habitude de la tech. (Je trouvai finalement quelque chose à dire) Il a une voiture.

— Autre chose ? demanda Mahon.

— Il est fasciné par le V-Lyc.

— Pour ça, je l'aime bien, dit Jim. Mais le gamin trouve que c'est un connard.

Merci, Derek.

Curran s'écarta du mur.

— Bon soit c'est l'Upir, soit il ne l'est pas. Comment pouvons-nous en être sûrs ?

Doolittle s'agita.

— La seule manière, mon seigneur, serait de scanner un échantillon de sang. Une fois prélevé, loin de son hôte, le sang ne peut pas dissimuler sa magie. Mais le temps est précieux : il ne faut pas que l'échantillon se dégrade. Je suggère que nous emportions le scanner portable.

— S'il est ce que nous pensons, dit doucement le loup alpha, il faudrait débarquer en force.

— Et je doute qu'il se porte volontaire pour nous donner un échantillon, dit Mahon.

— Nous ne pouvons légalement l'y contraindre, intervint le loup alpha.

Même dans le cadre d'une enquête, la loi considérait les prélèvements corporels non autorisés comme une violation de la vie privée, et les tribunaux étaient très à cheval sur la liberté individuelle. Si Crest prouvait son humanité, il pourrait mettre la Meute en difficulté pendant des années.

— Sans compter qu'il vous connaîtra tous, ajoutai-je.

Ils réfléchirent.

— Aucune importance, décida Curran. On règle ça maintenant.

— On ne se sent pas très propre, hein ? me dit Jennifer tandis que nous quitions le van noir qui nous avait conduits à l'appartement de Crest.

— Non.

— Ça se passera bien, ajouta-t-elle, et nous savions toutes deux qu'elle mentait.

Le groupe atteignit le hall d'entrée en formation compacte. Le réceptionniste de service, un homme maigre et roux, fit mine de se lever à notre approche.

Curran hocha la tête comme s'ils se connaissaient depuis des années, l'homme retomba sur son siège.

A six, nous prîmes l'escalier d'assaut, Curran en tête, suivi de Jim, Jennifer, Doolittle et moi. Le fils aîné de Tante B fermait la marche. Il avait emporté un fusil.

Nous atteignîmes l'étage de Crest. Derrière moi, le fils de Tante B bloqua l'escalier. Je me demandai si le fusil était pour moi, au cas où j'aurais eu des regrets.

Mon ventre se serra. Je me sentais mal. J'aurais dû venir seule.

Jamais plus je ne me mettrais dans pareille situation.

Curran frappa à la porte. La voix de Crest dit :

— Bonjour ?

Curran me regarda.

— C'est Kate. Je ne suis pas seule et j'ai besoin de te parler.

Il prit le temps de digérer l'information avant d'ouvrir la porte.

Il était débraillé. Il regarda l'assemblée de visages froids et recula.

— Entrez.

Nous entrâmes. Les Changeformes s'égaillèrent

immédiatement, et Max Crest se retrouva au centre d'un cercle. Un mètre entre eux et lui, pour qu'aucun Métamorphe n'en gêne un autre en cas de combat.

— Vous voulez bien me dire ce qui se passe ?

Il regardait Curran.

— Ces gens sont des Changeformes, expliquai-je. Des membres de leur meute ont été assassinés. Je conduis l'enquête et le meurtrier s'est pris d'une fascination malsaine à mon égard. Il a laissé une tête pourrissante et un mot d'amour dans mon jardin.

Le visage de Crest perdit toute expression.

— Je vois. Et tu penses que c'est moi.

Doolittle fit un pas en avant.

— Si vous aviez l'obligeance de nous donner un échantillon de sang, nous pourrions régler cette histoire en quelques minutes.

Crest regarda le gamin avec le fusil. Erreur. Le gamin était le moins dangereux de la bande.

— Si je refuse ?

— Vous devriez accepter, laisse tomber Curran.

Crest me dévisagea.

— Kate ? Tu penses vraiment que je suis le tueur ?

— Non. Mais je dois en être sûre.

Un mélange d'émotions assombrit son visage. Il pensait que je l'avais trahi. Moi aussi.

— Tu voulais faire partie de ce que je fais, dis-je doucement.

Maintenant c'est le cas. S'il te plaît, donne-nous ce sang, docteur Max Crest.

Je n'ai pas envie de te faire du mal.

Crest serra les dents. Près de moi, les Changeformes étaient tendus. Les yeux braqués sur les miens, Crest roula sa manche et tendit le bras.

— Allez-y, qu'on en soit débarrassés.

Doolittle enserra son biceps dans une bande élastique. Une longue aiguille perça la peau, le sang sombre emplit le tube transparent.

— Maintenant dites-moi ce que je suis censé être. Puisque Kate est impliquée, j'imagine que ce n'est pas un humain ordinaire. Et de

quoi suis-je coupable ?

— Elle pense que tu te nourris de la chair des morts, dit Jim.

— Vraiment ?

— Ouais. Tu les chasses la nuit. Humains, vampires, Changeformes, ça n'a pas d'importance. Tu chasses, tu tues et tu manges les cadavres.

— Merveilleux !

Crest ne cilla pas. Doolittle plaça l'échantillon dans le scanner

— Oh ! Il y a mieux encore, Doc. (Jim était lancé. *Connard.*) Tu enlèves aussi des jeunes femmes. Tu les baisses et tu les bouffes. Tu baisses avec des animaux, aussi, et tu leur fais des petits. Des hordes de petits Crest déformés qui hantent la ville à la recherche de viande humaine.

— Comme c'est charmant.

Le scanner cliqueta, imprimant la signature. Jim se tut et se tendit, les yeux rivés sur sa proie. Les Métamorphes étaient prêts à se débarrasser de leur humanité, prêts à se jeter sur la chair fraîche.

Ils respiraient profondément, leurs muscles contractés de mouvements réprimés, les yeux affamés. Et leur proie, l'humain au centre de la pièce, restait encerclée et seule, me regardant comme un enfant perdu. Je tirai Slayer de son fourreau et me préparai à frapper.

— Humain, affirma Doolittle. Il est clean.

— Tu es sûr ? demanda Curran.

— Pas l'ombre d'un doute.

Un frisson parcourut le groupe, comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur invisible. Je rangeai Slayer. Curran me regarda. Son visage était calme, ce calme très particulier qui précède la tempête.

— Rendez-moi service, dit-il. La prochaine fois que vous avez une intuition, ne m'en parlez pas.

Il se tourna vers Crest.

— Au nom de la Meute, je vous présente nos excuses les plus formelles et vous offre notre amitié. Vous recevrez une compensation adéquate pour cette offense. Vous nous feriez honneur en l'acceptant.

Crest haussa les épaules.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

Curran passa à côté de moi. Les métamorphes sortirent, un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Crest et moi.

— Tu pensais vraiment que j'étais un montre ? (La voix de Crest était à la fois fascinée et calme.) Dis-moi, depuis combien de temps me suspectes-tu ? As-tu dîné en ma compagnie convaincu que je violais et que je tuais des femmes pour me nourrir de leurs cadavres ?

— Non.

— Non ? Pourquoi te croirais-je ?

— Si je t'avais suspecté, tu serais mort.

— De la même mort que tu me réservais il y a un instant ? (Il faisait les cent pas, comme si l'immobilité lui était devenue insupportable.) J'ai vu tes yeux. Si l'imprimante ne m'avait pas disculpé, tu m'aurais embroché. Est-ce que ça t'aurait dérangée, au moins ?

— Ca m'aurait énormément dérangée.

Il pivota brusquement vers moi.

— Tu sais, je pensais vraiment qu'on avait quelque chose.

Quelque chose de bien. J'avais tort.

Aucune réplique n'aurait été satisfaisante, je fermai ma gueule.

Le visage de Crest était pâle, l'amertume fendait ses lèvres d'un trait étroit.

— Le pire est de savoir que tu aurais préféré que ça se passe autrement, que je sois cette chose. (Je secouai la tête) Non, tu aurais aimé ça ! Qu'est-ce que c'est, Kate ? Le besoin obstiné d'avoir raison ou le fait que je sois

tellement éloigné de ton monde ? Il fallait que je sois un monstre pour que tu baisses avec moi ?

Venant de lui, l'expression était acérée, comme un couteau.

— Je suis désolée.

Il dodelina, les mains tendues devant lui, essayant de reprendre son souffle.

— « Désolée » n'est vraiment pas suffisant. (Il me détailla une dernière fois, furieux, et souffla avec force :) J'en ai fini avec cette conversation et j'en ai fini avec toi. Laisse-moi !

Je m'exécutai. J'aurais aimé qu'il claque la porte derrière moi, mais il la ferma très doucement.

Personne ne m'attendait dans l'escalier. À la réception, demandai à l'employé :

— Y a-t-il une porte de derrière ?

Il me la désigna. Je quittai le bâtiment et m'enfonçai dans la ville. Les Changeformes pouvaient me retrouver n'importe où, à l'odeur, et s'ils avaient vraiment envie de me traquer, je ne pouvais pas les en empêcher. Mais j'étais certaine que Curran était écœuré, de moi, et qu'il me foutrait la paix. Je hélai un buggy tiré par un cheval et donnai cinquante dollars au cocher pour qu'il me ramène au point fae.

Chapitre 9

J'étais assise sous mon porche, alternant entre une bouteille de Citronnade forte et la sangria de Boone's Farm. Mon regard se perdait dans la nuit. Tout était calme. La bise nocturne s'était tue, rien n'agitait les feuilles sombres sur les branches du peuplier, pas un brin d'herbe ne bougeait dans la pelouse.

J'avalai une longue gorgée de Sangria puis une de Citronnade.

Je ne buvais pas, je me saoulais la gueule. Je voulais que mon corps se sente aussi mal que ma tête. J'aurais aimé avoir de la bière pour mieux faire passer le vin. J'aurais été malade plus vite.

J'étais vraiment mal. J'avais accompli pas mal de choses, mais je n'avais pas retrouvé l'assassin de Greg. Il tuerait encore, il tuerait des jeunes femmes, il tuerait des Changeformes et je ne savais même pas par où commencer mes recherches. J'avais perdu toute crédibilité auprès de la Meute. Même chose avec l'Ordre, d'ailleurs.

J'avais commencé un truc avec un gentil garçon. Ce n'était pas parfait mais il m'aimait bien. Il avait vraiment essayé. Un type décent et normal. Et j'avais bousillé cette relation. Il ne faisait pas partie de mon monde et je l'y avais précipité.

Je renversai une bouteille directement dans ma bouche, avalant sans déguster jusqu'à étouffer en la levant dans un toast absurde à l'adresse des arbres.

— Super !

Les arbres ne trinquèrent pas. J'attrapai l'autre bouteille.

Il y avait un monstre dans mon jardin.

Il était assis, renflant l'air. Un gros bâtard d'au moins quatre-vingts kilos. Une fourrure longue et grise poussait en plaques sur sa carcasse maigre. On voyait de la peau nue, pâle et ridée, entre les taches irrégulières de poils, surtout sur le ventre où de longues cicatrices inégales se croisaient sur la chair. Une petite bosse

dépassait de son dos, le poil qui la recouvrait était plus épais et plus long, formant une crinière emmêlée s'évasant derrière sa grosse tête couronnée d'oreilles humaines.

Les pattes arrière étaient lourdes et musclées, comme celles d'un canidé mais avec de longs doigts. Les pattes avant, plus petites et dérangeantes d'humanité, serraient quelque chose de sombre. Je plissai les yeux pour

mieux voir le petit tas velu et mouillé. Un écureuil. La créature renifla sa proie avec son long museau fripé, ouvrit des mâchoires impressionnantes et déchiqueta l'écureuil. Le craquement des os broyés troubla la paix nocturne.

La chose mâchait avec enthousiasme, tordant le corps sanglant entre ses mains, et me regardait. Les petits yeux injectés de sang étaient indéniablement humains. En fixant les yeux dans le regard d'un Métamorphe, on voyait la bête cherchant à s'en évader. Les yeux de cette chose brûlaient d'intelligence, limitée mais indéniable, trahissant une profonde tristesse et sa capacité pour la souffrance.

La chose leva sa gueule immonde vers le ciel et émit un bruit lugubre et éthéré, comme si des dizaines de voix murmuraient la même phrase dans une dizaine de langues à la fois. Puis elle revint à l'écureuil et en arracha une nouvelle bouchée.

Un léger grattement attira mon attention. Je fouillai la nuit du regard. Des formes grotesques de toutes tailles se cachaient dans les ombres. Elles se perchaient sur la balustrade, se dissimulaient en dessous et autour des marches, dépassaient sous la camionnette sur le chemin, grouillant tout autour de moi.

Le goulot de la bouteille toucha mes lèvres, je bus alors que les bêtes s'approchaient.

— Pauvre Crest, murmura une voix de velours. Je vis depuis trois cents ans et je ne me souviens pas d'avoir autant ri.

Je posai la bouteille avec une lenteur étudiée et me tournai vers la voix.

— C'est toi. Putain ! Je n'y aurais jamais pensé.

Bono me sourit, montrant ses dents bien alignées, blanches et inhumainement pointues. Il y en avait trop, d'ailleurs. Marrant que je ne l'aie pas remarqué avant.

Les pointes noires saturées de gel avaient disparu, de longues

mèches lisses descendaient jusqu'à ses épaules.

Elles étaient grises, l'étrange gris foncé et mat du vieux papier collant. Sa peau était pâle et glabre, et j'en voyais beaucoup trop puisque Bono avait décidé de m'apparaître nu ! Non, en fait, il portait un semblant de kilt, couvrant assez mal ce qu'il était censé cacher.

Le monde était confus. Je me frottai le front. Le vin faisait son effet.

Bono se laissa glisser de la rambarde sur laquelle il était perché.

Il évoluait avec une fluidité liquide. Il s'installa près de moi.

Il y avait quelque chose de tellement étrange dans, sa manière de bouger, dans sa manière de s'asseoir, son odeur, sa façon de me regarder avec des yeux débordant de haine, quelque chose de tellement inhumain que mon cerveau se gela, butant sur son inhumanité comme contre un mur de briques. J'avais envie de hurler.

Je me contraignis à l'immobilité. L'effort brûla un peu l'alcool, ma vision me parut moins floue.

Dans le jardin, plusieurs petites créatures attendaient impatiemment que la grosse en ait fini avec son écureuil.

— C'est dur pour toi, n'est-ce pas ? dit doucement l'Upir. C'est dur de rester assise à côté de moi comme ça. Tu as envie de hurler et de courir, de t'enfuir aussi vite que possible sans te retourner, tout en sachant que tu ne peux pas m'échapper. Tu continueras à courir parce que tu devines qu'il vaut mieux mourir en me tournant le dos. Tu sais pourquoi ? Parce que ton corps pense que tu n'es que nourriture, que tu vas être utilisée, dévorée et tes restes jetés.

Je portai la bouteille à mes lèvres et bus une petite gorgée.

— Tu as lu combien de romans de gare avant d'être foutu de pondre ce petit discours ?

Il se laissa glisser sur le flanc, la tête soutenue par un bras plié.

— Ris, Kate, c'est la dernière fois que tu peux rire.

Je haussai les épaules.

Dans le jardin, le chasseur d'écureuils frappa une petite créature hideuse qui tentait de lui chaparder un morceau. La créature glapit, s'apprêta à refaire un essai et se figea, sa petite

queue presque transparente s'agitant, comme secouée par une main invisible. La poigne fantôme pressa une dernière fois et la libéra. La créature s'effondra puis se redressa, tremblante, et s'éloigna en titubant, gémissant doucement, la queue entre les jambes.

— Les enfants font parfois des bêtises, dit Bono. Ils ont besoin d'être punis. Si tu te poses la question, je peux faire ça à mes femmes aussi. (Il regarda la grande créature qui s'approcha de nous) Finissons-en avec les présentations. Voici mon fils aîné, Je l'appelle Arag. Arag, ceci est un futur dîner. Futur dîner, voici Arag.

Les yeux humains d'Arag, profondément enfoncés dans leurs orbites, se levèrent.

— Putain ! Qu'as-tu...

— Babouin. (L'Upir secoua la tête) Fort, cruel, agressif.

Malheureusement il tient un peu plus de moi que de sa mère. Il sait parler. Dis quelque chose à Kate, Arag.

Le monstre observa ses mains. Il dansa d'un pied sur l'autre, pas très sûr de lui, et émit un long crissement aigu, comme des ongles grattant un tableau noir.

— Saaang, gémit-il.

— C'est triste, non ? (Bono souriait.) Il marche sur la Terre, créature difforme et pitoyable, il prononce des mots au hasard, cherche – quoi, il ne le sait pas lui-même – et déteste toute chose.

J'ai essayé de lui arracher les cordes vocales, mais ces salopettes ne cessent de repousser.

— Saaang, soupira Arag.

L'Upir lui fit signe de partir.

— Va. (Arag retourna à son poste dans le jardin. L'Upir soupira.) Je pense le tuer quand nous en aurons fini ici. Tu crois que je devrais ?

J'ingurgitais une autre rasade de vin.

— Ça n'aidera pas.

Je haussai les épaules, encore.

— Pourquoi t'allier avec Olathe ?

— Pourquoi pas ? Le plan était bon. Tôt ou tard, les sang-mêlé et les nécromants se seraient fait la guerre. Olathe aurait pris le

contrôle des écuries. J'aurais eu assez de viande de vampire pour m'en rendre malade. La chair de vamp, c'est ce qu'il y a de mieux, Kate. C'est vieilli et ç'a beaucoup de goût, comme un bon vin.

— Tu as aussi mangé des Changeformes.

— Leur magie me renforce. (Bono grimaçait.) Mais ils ont un goût de merde.

Ses doigts touchèrent mes cheveux. Il prit une mèche et la porta à ses narines.

— Je parie que tu envisageais de mettre un polichinelle dans le tiroir d'Olathe.

Il montra les dents.

— La chienne était stérile. Tu peux croire ça ?

Il enroula mes cheveux autour de son doigt et contempla la lune au travers. Je me reculai, il laissa glisser la mèche entre ses doigts avec un petit rire.

— Mais bon, je suis tombé sur toi. Et toi tu n'es pas stérile. (Il se pencha sur moi, très près, son souffle était chaud sur ma joue.) Je sais ce que tu es. J'ai grimpé la colline et j'ai reniflé la tombe du sac d'os pourrissants que tu appelaï ton père. J'ai reniflé sa puanteur, je sais que son sang ne coule pas dans tes veines. De toute façon, je sais de qui tu tiens ton sang. Tout ce pouvoir entassé dans une petite chatte bien serrée ! Sais-tu que ton géniteur chassait ma race il y a des milliers d'années ? Ton petit esprit minable ne peut même pas appréhender la haine que je lui voue. Tu vas me donner un fils, Kate. Et toute la magie de ton lignage m'appartiendra.

Il ricana doucement. Je dus retenir un hurlement.

— Pourquoi as-tu tué Greg ?

— Il s'approchait trop près. Le petit subterfuge d'Olathe n'avait pas fonctionné avec lui. Je savais que j'allais devoir le tuer tôt ou tard. Et c'était l'occasion de te faire sortir de ton trou bien protégé.

— Tu voulais que j'affronte Olathe ! Tu voulais savoir si mon sang était plus puissant que le sien.

— Oui. Mais tu en as mis du temps à remonter jusqu'à elle. J'ai pratiquement dû te dessiner un plan. Je t'ai donné la béquée, chaque indice. Tu n'avais qu'à suivre la piste mais tu as encore trouvé le moyen de prendre des détours. Un singe aurait été plus

rapide. Mais bon, il n'y a pas beaucoup de différences entre toi et un singe. (Il me lécha la joue.) La magie est épaisse, ce soir, et je commence à avoir faim. Il y a un cadavre tout frais qui m'attend chez moi. Et bien d'autres à venir. Beaucoup de nécromants préféreraient me servir plutôt que cet imbécile sur son trône doré.

Finissons-en, qu'en dis-tu ? (Je ne dis rien.) Pas d'insolence ? Tu as peur, Kate ? (Sa voix se fit murmure mais les mots tonnaient de pouvoirs.)

Estene aleera hesaad de viren aneda.

Et maintenant tu m'appartiens pour toujours...

Oh ! Mon Dieu ! Pour lui, les mots de pouvoir formaient un langage. La force de la magie ancienne m'empoigna, écrasant mon esprit de son énormité. Le tourbillon de lumière m'emporta dans des profondeurs inconnues. Je me mordis la langue et goûtai mon sang.

Quelque chose de furieux et de rebelle monta alors en moi et hurla. Aveuglée par la lumière, je m'entendis prononcer un seul mot.

— *Dair !*

Libère.

Les lumières faiblirent, je vis les yeux de Bono rivés sur moi.

Les mots inconnus, oubliée depuis longtemps, refaisant surface, leur sens était pourtant clair.

— *Ar ner tervan estene.*

Je te tuerai avant.

Je frappai la bouteille sur une marche. Le verre explosa, se répandit sur le béton. J'enfonçai le tesson acéré comme un rasoir dans sa gorge. Le sang m'éclaboussa.

— *Ud !*

Meurs !

Le sol trembla sous le pouvoir que j'enfouissais dans le mot.

L'Upir tomba, le sang jaillit de sa gorge. Je plongeai vers la porte, au travers d'elle. Les gardes fluctuèrent, se refermèrent derrière moi.

Un étrange gargouillis émanait de l'Upir. Il bataillait pour s'extirper de sa gorge en ruine, formant des bulles dans le flot de

sang noir. Bono saisit le tesson. Il referma ses doigts sur le verre gluant de sang, glissa, s'accrocha à une pointe qui s'enfonça dans sa chair. Il tira, arracha la bouteille de sa gorge, la laissa tomber sur le plancher.

Le gargouillis se fit plus intense, expulsant du sang à chaque quinte torturée. Des échardes de verre ressortaient de la blessure, emportées par le flux sombre. Une créature hideuse rampa jusqu'au porche pour renifler la bouteille ensanglantée. Bono rattrapa d'une main et propulsa les vingt kilos loin au-dessus de la rambarde, sans effort.

Ses doigts fouillèrent la plaie affreuse, en essuyèrent le sang. La blessure se referma et, alors qu'elle se scellait, le gargouillis mua, s'éclaircit, forçait. Je me rendais compte qu'il riait. Il se rua dans l'ouverture de la porte. Un éclair rouge le foudroya sur le seuil. Il hurla et recula d'un bond. Ses yeux flamboyaient, dégoulinant d'argent sur ses joues, constellant la peau. Il n'y avait plus rien d'humain en lui.

Il revint à la charge et aperçut les ossements de vampire qui gardaient ma porte, depuis l'intérieur.

— Salope !

— Pierre, Bois et Os, Bono, dis-je sourdement. Ta garde renforce la mienne.

Son hurlement redoubla. Les fenêtres vibrèrent. Je me bouchai les oreilles avec les mains. Du poing, il frappa le perron, et le plancher explosa.

— Ça ne marchera pas. Tu peux démolir toute la maison, la garde tiendra.

Il me regarda, les traces d'argent souillaient son visage comme s'il avait pleuré du métal liquide. Ses enfants tremblaient et se terraient au sol.

— Ce n'est pas fini, Kate. Je massacrerai tout ce qui prétendra te protéger. Je tuerai le chat, Je dévorerais sa chair, et sa magie sera mienne. Alors je

reviendrai. Tes gardes ne te protégeront plus.

Il s'enfuit d'un bond dans la nuit, entraînant ses enfants derrière lui.

J'appuyai ma tête contre le mur. L'alcool m'empêchait de

penser. Il n'était pas mort. Oh ! Je ne m'étais pas attendue qu'il meure. Quelqu'un qui tissait des phrases avec les mots de pouvoir ne mourait pas facilement.

Il avait dit qu'il allait tuer le chat. Parlait-il de Jim ? Sûrement pas, Jim n'était pas assez puissant pour menacer mes gardes.

Curran, si. Tous les Changeformes possédaient une résistance naturelle aux sorts de garde, mais la résistance de Curran devait être phénoménale.

Je devais appeler Jim pour mettre en garde le Seigneur des Bêtes.

Qui me croirait ?

— « Et ils se raillent de mes plaintes, et ils rient de mon anxiété », grommelai je en me redressant péniblement.

J'appelai Jim. Il ne décrocha pas et le répondeur ne s'enclencha pas.

La secousse d'une garde qui se brisait explosa dans mon crâne.

Ma migraine fit de même, le sommeil me fuit.

Il y avait quelqu'un dans la maison.

Je glissai ma main sous l'oreiller et trouvai le manche d'une dague de lancer.

Je restais immobile, respirant calmement. Le silence et la pénombre emplissaient les pièces. Je n'avais pas besoin de partir en chasse. Qui qu'il soit, le visiteur viendrait à moi.

Une ombre de la taille d'un homme se glissa dans le couloir, ténèbres plus sombres contre le mur. Je fermai les yeux, je l'observai à travers mes cils.

Cinq mètres. Inspire. Expire.

Quatre.

Trois. Suffisamment près.

Je lançai la dague. La lame noire vola dans les airs et mordit l'épaule de l'ombre. Merde. Raté ! L'ombre plongea sur moi.

J'essayai d'attraper Slayer, mais le bâtard était trop rapide. Je frappai avec les deux pieds, fort. L'ombre para mes coups et bloqua mon poignet droit. Des doigts d'acier serrèrent, ma main perdit toute sensation. Je frappai à la gorge de l'autre main. L'ombre grogna et je me retrouvai à regarder des yeux jaunes.

— Lâche ma main, connard !

Curran me lâcha. Je me frottai le poignet.

— Putain, tu ne sais pas parler ?

Il me regarda sans comprendre. Je tendis la main vers la lampe, me souvins que la magie était active et optai pour une bougie sur la table de nuit. Je grattai une allumette. La lame étroite de la flamme éclaira Curran. Il se tenait devant moi, ses yeux écarquillés, sans ciller. De petites marques rouges couvraient son visage et ses mains.

Je tendis la main et touchai sa paume. La magie picota le bout de mes doigts. Du sang. Curran était couvert de sang, de minuscules gouttes de sang qui coulaient de chacun de ses pores. Il avait traversé mes gardes mais en avait payé le prix.

— Curran ?

Il ne réagit pas. Il devait être étourdi par le sort.

La migraine cognait dans mon crâne comme un marteau. Je pris Curran par la main, le conduisis à la salle de bains et le poussai sous la douche. J'ouvris le robinet d'eau froide, laissant la trombe glacée l'inonder.

Je m'assis sur la cuvette des toilettes et me pris la tête à deux mains. L'eau coulait. J'aurais pu tuer pour une aspirine.

Curran inspira laborieusement et expira. Une étincelle de conscience ralluma ses yeux.

— Froid.

Tremblant, il ferma le robinet et s'ébroua. Les gouttelettes éteignirent la bougie. Les ténèbres nous engloutirent.

À l'aveuglette, je fouillai dans un tiroir, lui lançai une serviette et me dirigeai vers la cuisine. Dans le couloir, une branche tomba sur ma tête. Je sursautai.

Une branche ?

Je levai les yeux et contemplai le ciel nocturne par un grand trou irrégulier qui s'ouvrait dans mon toit, Curran avait choisi le point le plus haut du bâtiment, là où les gardes étaient les plus faibles.

Je serrai les dents, entrai dans la cuisine et trouvai une lanterne fae. Avec un peu d'encouragement, elle s'alluma, sa douce flamme

bleue illuminant la pièce d'une lumière apaisante. Curran apparut sur le seuil. J'étais tellement furax que je le tutoyai :

— Tu as foutu mon toit en l'air !

— C'était plus facile que la porte. J'ai frappé. Tu n'as pas répondu.

Lui aussi avait renoncé au vouvoiement. Je me frottai les tempes. À partir de maintenant, plus de vin. Quelque chose claqua.

Curran avait posé ma dague sur la table.

— Comment va ton épaule ?

— Ça fait mal.

Lui dire que j'avais visé la gorge n'était pas dans mon intérêt.

— Tu avais raison. Ce n'est pas terminé.

— Je sais.

— Il tient Derek. (Je le regardai.) J'ai envoyé Derek et Corwin dans les Bois. Il les a attaqués au point de rendez-vous et il a pris Derek. La dernière chose dont Corwin se souvient c'est que le gamin avait une jambe cassée mais qu'il était vivant.

— Et Corwin ?

— Blessé.

— À quel point ?

— Mourant.

— Le troisième arbre à partir de la gauche, dit Curran.

Nous étions sous le porche, épaule contre épaule, la nuit s'ouvrir devant nous.

— Je le vois.

Un truc vaguement reptilien se terrait dans les branches du peuplier, une longue queue écailleuse enroulée autour du tronc.

L'espion que Bono avait laissé pour garder un œil sur moi.

— Nous ne pouvons pas le tuer. Bono pense que je vais me terrer dans la maison derrière mes gardes. Si nous le tuons, il comprendra. Il a une sorte de lien télépathique avec ses rejetons.

Curran fit le tour de l'arbre. La chose le regardait de ses yeux immenses. Curran bondit, attrapa une branche basse, se hissa. Le monstre reptilien siffla. J'allai à la cabane, en rapportai un rouleau de fil de fer. Curran attrapa la chose par le cou. Elle protesta mais lâcha la branche. Il la jeta au sol, je mis un pied dessus et nouai le fil

de fer autour de son cou. Sa peau était translucide, olive pâle, scintillante d'écailles transparentes. Curran me rejoignit, nous attachâmes l'autre bout du fil de fer à l'arbre.

Nous nous mîmes en route pour la ligne fae.

Nous étions assis sur une étroite plate-forme de bois hâtivement assemblée avec de vieilles planches. On appelait ça les taxis fae, des constructions de bois de récupération entassées près de chaque point fae. Personne n'aurait accepté d'emprunter la ligne fae sans quelque chose de solide sous les pieds. Si on était assez idiot pour essayer, on risquait de se faire couper les jambes aux genoux par les courants de magie.

La ligne fae nous entraîna vers Atlanta à 180 kilomètres à l'heure. La magie gardait le taxi parfaitement immobile, tant et si bien qu'il semblait que la plate-forme était immobile tandis que la planète tournait joyeusement autour.

— Explique-moi encore cette histoire de garde d'os, demanda calmement Curran.

— Il a tué des vampires et s'en est nourri. La chair qu'il a consommée a créé le lien entre les os et lui. En plaçant les ossements à l'intérieur et en les liant aux fondations et aux murs, je l'ai amené à se battre contre lui-même. Il est presque impossible de briser ce genre de garde. Comme j'avais laissé ses marqueurs de garde autour de la maison, il a facilement atteint le porche.

— En clair, tu l'as appâté ?

— Oui.

— Alors la garde d’os peut être inversée mais les gardes de sang ne peuvent être traversées que par quelqu’un de la même lignée.

— Pommes et oranges. (Je me sentais épuisée et surexcitée tout à la fois.) Les gardes de sang prennent leur pouvoir dans le sang, tandis que les gardes Pierre-Bois-os sont environnementales. Elles tirent leur pouvoir de la magie elle-même. La présence d’os ne fait que les définir, comme une lentille ne laissant passer qu’une seule fréquence lumineuse. Il ne peut pas entrer chez moi quand la magie fonctionne et, comme il est magique, il est trop faible pour risquer le coup pendant une vague tech.

Je regardai la planète tourner, les vallées baignées de ténèbres et les collines qui roulaient de chaque côté.

— Pauvre Derek.

Je serrai les dents.

— Arrête ! dit Curran.

— J’aurais dû trouver quelqu’un pour m’écouter.

Nous ne nous regardions pas, préférant contempler le visage de la nuit.

— Ça n’aurait rien changé. Je les aurais quand même envoyés dans le Bois. C’était l’endroit le plus sûr.

— Quand on y repense, tout est évident. (Ma voix était amère) Il était le Compagnon de Ghastek, au centre de l’équipe de reconnaissance du Peuple. Il savait quand les vamps sortaient et où ils allaient. Il savait quels chemins empruntaient tes gens pour aller de la forteresse jusqu’en ville. Et il passait tout son temps libre à draguer des femmes dans les bars. (Je me penchai en arrière, j’avais eu le bénéfice de la vision d’Anna et j’avais pourtant raté le coche.) Tellement stupide !

Curran ne dit rien.

Les étoiles brillaient fort, se moquant de nous pauvres hères sur un morceau de bois. Je fermai les yeux, mais le sommeil refusait de venir.

— Je lui ai enfoncé un tesson de bouteille dans la gorge.

— J’ai vu les morceaux de verre ensanglanté.

— Il a ri. La bouteille était dans son cou. Il saignait comme un porc et il se foutait de moi.

— Il ne rira plus quand je le trouverai.

Il s’exprimait sans bravade, à la manière qu’emploient la plupart des gens pour promettre de rapporter du pain en rentrant à la maison.

L’Almanach disait que l’Upir résistait au métal, à la pierre, aux dents et aux griffes. Putain ! Comment allions-nous le tuer ?

Curran tendit la main. Sa paume chaude se posa sur mon front.

Pour une raison inconnue, je me sentis mieux.

Je fermai les yeux, posai la tête sur les planches puantes d’humidité et m’endormis.

Un effleurement me réveilla.

— Point fae, dit Curran.

Je me redressai. Plusieurs silhouettes nous attendaient au point fae, là où la vue sur le monde normal semblait distordue.

— Amis ou ennemis ?

— Amis.

La plate-forme tressauta, essayant de se contracter.

Les vieilles planches grincèrent, tordues par la pression, et devinrent glissantes quand l’humidité suinta du bois. La ligne eut un sursaut spasmodique et nous recracha dans les bras déformés d’une dizaine de

Changeformes. Des mains griffues nous empoignèrent pour nous aider à descendre.

— Il en reste combien ? demanda Curran à la femelle de tête.

Elle gronda, ses mâchoires mal assorties claquèrent et un Métamorphe sous forme humaine s'avança.

— Deux groupes, mon Seigneur. Une petite famille de Waynesville et neuf personnes d'Ashville. Il y a eu un putain de glissement de terrain, ils doivent creuser dans la coulée.

Curran s'engagea sur le chemin de terre flanqué de buissons denses. Loin devant nous, on pouvait entendre les grognements d'un véhicule transformé.

— Un cheval serait plus silencieux, dis-je.

— Je n'aime pas les chevaux.

Tout autour de nous, les buissons grouillaient de petites bêtes.

Des yeux brûlants nous observaient, suivant chacun de nos mouvements. La Meute se mobilisait, se réfugiait dans la forteresse.

Aucun Changeforme ne resterait hors des murs et, tant que le dernier d'entre eux n'aurait pas passé le seuil du donjon, les routes qui y menaient seraient lourdement gardées.

— Aucune confrérie ne peut rester en alerte permanente.

(Curran semblait répondre à mes pensées) Après qu'on a tué Olathe, je les ai laissés partir.

Sauf que ce n'était pas fini.

Le rugissement de la voiture à eau devint trop fort pour qu'on puisse parler. La Jeep transformée était surveillée par trois loups.

Nous y grimpâmes. Curran nous conduisit à la forteresse.

La respiration difficile de Corwin se répercutait sur les murs de l'infirmierie, comme un glas.

Son visage déformé avait l'air hagard, la peau grise était flasque autour des os. Ses yeux fiévreux étaient rivés sur moi.

— Le bois m'appelle (Je touchai sa main. De méchantes griffes surgirent déchirant ma peau) Une bonne chasse, disait le garou-lynx.

— Il ne sait pas qui vous êtes, m'informa Doolittle par-dessus mon épaule.

Tendrement, je libérai ma main et caressai la gorge couverte de fourrure.

— Ce ne sera plus très long, ajouta Doolittle.

— J'ai mal, toussa Corwin.

Je regardai Doolittle mais il secoua la tête.

— Il n'y a rien à faire contre ce genre de douleur.

— Il était empalé sur un lampadaire brisé quand nous l'avons retrouvé, dit Curran.

Corwin se tendit. Ses mains massives agrippèrent mes épaules et ses yeux verts flamboyèrent, soudainement lucides.

— Je suis mourant, gémit-il d'une voix rauque.

— Oui, dis-je tandis que Doolittle disait :

— Non.

Le félin s'accrochait à moi.

— Tu n'es jamais venue dans le Bois.

— Non.

Je le tenais tendrement dans mes bras. Sa poitrine frémit, déchirée par la douleur.

— Je n’y suis jamais allée.

— C’est dommage, murmura le félin.

Il s’avachit dans mes bras, je le reposai sur l’oreiller. Il convulsa.

Une rivière de sang détrempa les draps, laissant un lynx au milieu d’un fouillis de bandages. Sa fourrure était empoissée.

— Merde ! cracha Doolittle en m’écartant.

Il attrapa fébrilement une seringue. Curran me prit par les épaules et me poussa vers l’autre lit, contre le mur opposé.

— Il y a quelqu’un que j’aimerais que tu identifies, dit-il.

Un homme était étendu sur le dos, une couverture le couvrait jusqu’au menton. Il y avait quelque chose d’artificiel dans sa rigidité. Curran souleva la couverture.

Il vit qu’il était attaché au lit. J’examinai les cheveux noirs et sales et le visage dur. Il avait quelque chose de familier.

Les paupières de l’homme s’ouvrirent brusquement.

Je reculai d’un pas, reconnaissant immédiatement la promesse derrière ces yeux pâles. Le clochard dans le bureau de Ted. Les pièces du puzzle se mirent en place.

Quelle Imbécile j’avais été !

— Nous l’avons trouvé près de Corwin, inconscient.

Apparemment, il s'est jeté dans la bagarre pour aider Derek, mais il refuse de s'expliquer.

— Détache-le.

Curran me regarda.

— Il a du mal à se contrôler.

— Détache-le, répétais-je Tu ne devrais pas retenir de force un Croisé de l'Ordre, Curran.

Une plainte grimpa du lit de Corwin, les gémissements déchirants d'un animal à l'agonie. L'espace d'une seconde, Curran eut l'air de vouloir frapper le mur du poing, mais il se contrôla et le calme revint sur son visage.

— Fais en sorte qu'il se tienne tranquille. Et je le détacherai.

Je m'assis sur le bord du lit. Le regard du Croisé se teintait de démence. Tous les Croisés étaient fous. C'était dans leurs attributions. Libre de ses liens, il essaierait inévitablement de tuer tout le monde dans la pièce.

— Je sais qui est l'Upir, lui dis-je. Je sais ce qu'il veut.

Les yeux du Croisé se tournèrent vers moi. Une fois pris dans le feu de ces yeux, on commençait de suer, les muscles se contractaient et on n'avait plus que deux options : se battre ou fuir.

Son regard s'apaisa, les flammes s'y atténuèrent. Il écoutait.

— Bientôt, il va venir ici et je le combattrai. (Je désignai Curran) Et lui aussi. Pendant que nous l'affronterons, quand nous le saignerons, il y aura un homme ici, attaché à son lit parce qu'il était trop têtu pour oser une concession.

Le Croisé parla :

— Ils ont pris mes armes.

Curran hocha la tête.

— Il peut les récupérer s'il promet de ne pas s'en prendre à mon peuple. Et de rester à la forteresse ! Je ne peux pas le laisser foutre le bordel maintenant. Soit il coopère, soit il reste ligoté.

La folie dans les yeux du Croisé lança une dernière flambée puis mourut.

— D'accord.

Je tranchai les liens qui retenaient ses bras. Il se redressa en se frottant les poignets. Je lui tendis le poignard pour qu'il libère ses chevilles.

— Quel est votre nom ? demandai-je.

— Nick.

Il portait les vêtements de sport de la Meute et sentait le propre.

Je regardai Curran.

— Vous l'avez forcé à prendre un bain ?

— Bien obligé, il avait des puces.

— Mes armes, demanda Nick.

Curran nous fit signe de le suivre. Il nous conduisit à une petite chambre.

— Je dois y aller, me dit-il, la main sur la poignée de la porte.

Il se tourna vers Nick. Les deux hommes se regardèrent, prenant la mesure l'un de l'autre.

— Restez sur vos gardes.

— OK, répondis-je.

Les Croisés étaient complètement frappés mais ils étaient Chevaliers de l'Ordre. On pouvait se fier à leur parole.

Curran nous ouvrit et s'éloigna. Un lit solitaire flanquait un mur à côté d'une petite commode et d'un bureau encombré.

L'endroit n'avait pas l'air habité : aucun objet personnel sur les meubles, aucun vêtement oublié. Un lourd sac de sable pendait du plafond. Je me demandai s'il s'agissait de l'équipement standard des chambres du donjon. Le Croisé marcha droit sur le bureau tandis que je m'assis sur le lit.

Nick était équipé pour la chasse à l'ours quand les Changeformes l'avaient découvert. Une dizaine de couteaux de lancer scintillaient sur la table, à côté d'un Sig Sauer 9 mm, d'une carabine 22, de plusieurs chargeurs et boîtes de munitions assorties.

Une longue chaîne était enroulée près de la carabine, en argent à en juger par la couleur du métal. Une épée courte en forme de glaive reposait sur le côté entre plusieurs poignards et une lame dentée en forme de croissant, parfaite pour égorger. Un tas de cordages et de morceaux de bois occupait le coin du bureau... un garrot. Il y avait une ceinture utilitaire, deux bracelets de force avec des logements pour les couteaux de lancer, un fourreau de dos, un kit-r et des bandages.

Il se déshabilla jusqu'à la taille, découvrant un torse couvert de cicatrices. Son épaule gauche était bandée. Il arracha le bandage, exposant une blessure irrégulière, à vif et y colla le kit-r. Je me levai pour l'aider à passer une nouvelle bande de gaze autour de sa blessure.

Nous travaillâmes en silence jusqu'à ce que la plaie soit bien couverte. Il remit sa chemise et attacha la ceinture autour de sa taille.

— Depuis combien de temps le traquez-vous ? demandai-je.

Son attention était concentrée sur son armement.

— Quatre ans. (Il glissa les couteaux un à un à leur place sur les bracelets.) D'abord au Québec puis à Seattle, Tulsa.

Je désignai le bureau.

— Il n’y a rien ici qui pourrait le tuer.

Il glissa le glaive dans sa ceinture. Ne pas posséder l’équipement nécessaire pour venir à bout de l’Upir ne le gênait pas. Il essaierait quand même.

— Comment saviez-vous qu’il allait attaquer le gamin ?

— Le gamin était lié à toi. C’était une cible évidente.

— Je suis une meilleure cible.

— Non. Il te veut vivante. Pour t’engrosser. (Il fit un pas en avant, toucha mon bras. Une pâle luminescence scintilla au bout de ses doigts puis disparut.) Le pouvoir. Ça l’attire comme un papillon la lumière.

Il n’avait pas besoin de démonstration de pouvoir. Il pouvait voir rien qu’au toucher. J’essayai de me souvenir s’il m’avait touchée au bureau de Ted. Nous nous étions effleurés.

— Tu as pris la responsabilité du gamin. Tu l’as laissé se faire prendre.

Il avait raison.

— De la part de quelqu’un qui s’est laissé capturer par la Meute et attacher à un lit, je trouve le reproche est déplacé. Mais si tu reviens avec la tête de l’Upir, je te laisserai me juger.

Il m’évalua, impassible, puis dit de sa voix rocailleuse :

— C’est Juste.

Nous nous mîmes en mouvement à la même seconde.

Je fixai les yeux sur le canon de son Sig Sauer tandis que la pointe de Slayer se pressant contre sa jugulaire. Je ne savais pas comment j’avais su qu’il allait bouger.

La porte s'ouvrit doucement. Quelqu'un entra dans la pièce et se figea. Aucun de nous ne le regarda. Après un long moment, l'intrus ressortit. La porte se referma.

On frappa, fort.

Je fis la grimace.

— Si tu veux le faire, fais-le, que je puisse te couper la gorge et poursuivre mon chemin.

Le canon du flingue se releva puis disparut dans son holster avec un « click » de sécurité.

— Pas maintenant.

Je glissai Slayer dans son fourreau.

On continuait à frapper.

— Entrez, dis-je.

La porte s'ouvrit, révélant une Métamorphe. Elle se tourna vers moi.

— Curran veut vous voir.

La femme me conduisit jusqu'à la salle du Conseil, à l'arrière de auditorium et me tint la porte en me faisant signe d'entrer. A l'intérieur il y avait une fille morte. Elle reposait sur le côté, ses jambes écartées de façon obscène, ses bras tendus en avant. Son tee-shirt déchiré était humide. Un petit cœur au bout d'une longue

chaîne en or, le genre de bijou que s'achèterait une adolescente, sortait du tissu. De longues marques sacrifiaient le parquet, là où ses griffes s'étaient enfoncées dans les planches. Elle avait dû changer de forme juste avant de mourir.

Sa tête penchait selon un angle artificiel, ses yeux bleus aveugles regardaient le plafond. Elle avait l'air jeune, terriblement jeune, quatorze

ans au maximum. Quelqu'un lui avait brisé la nuque, rapidement, proprement, d'un seul coup dévastateur.

Curran observait le cadavre depuis les ombres. Mahon était assis contre le mur, se frottant le front. Il avait une feuille de papier blanc dans la main.

— L'Upir nous a envoyé un numéro de téléphone, dit Curran.

Mahon se mit la main sur le visage. La scène se joua devant mes yeux : la fille qui plongeait en avant, ses yeux bleus remplis de la démence de l'Upir, se changeant en bête grondante à mi-saut, Mahon qui s'interposait, ses bras énormes qui l'attrapaient, brisant ses os fragiles par pur instinct, avant que son cerveau réagisse, la fille surchargeait de nouveau et tombait sur le sol... Je ne demandai pas à quel endroit du corps ils avaient trouvé le message.

— Vous allez l'appeler ?

— Oui, répondit Curran. Des suggestions ?

— Il perd son calme quand il perd le contrôle. Et il pense avec sa bite.

Ce n'était pas grand-chose.

Curran décrocha le téléphone et composa le numéro.

La sonnerie explosa par le haut-parleur, deux fois. Un clic annonça qu'on décrochait, et la voix de Bono dit :

— Je vois que vous avez eu mon message.

— En effet, répondit Curran.

— Tu as tué la petite fille, chat ? Est-elle allongée sur le sol quelque part ? Tu la mates, là, maintenant, en te demandant si c'était un bon coup ? Ça, je peux te le dire. Elle était douce, maladroite et conne, mais douce. Un peu sèche aussi, mais elle saignait beaucoup, ce qui équilibrait les choses.

Le visage de Curran était détendu, presque tranquille.

— Ta petite amie est avec toi ? (Bono babillait, surexcité, comme

s’il était shooté) La grande aux cheveux sombres avec les yeux perçants ? Je l’ai cherchée mais elle était partie, alors j’ai pris la blonde que tu as baisée avant elle. J’en déjeunerai demain. Le truc avec la viande fraîche, tu vois c’est de l’attendrir dans un endroit chaud. Évidemment, comme tu manges ta viande crue, je ne vais pas perdre mon temps à t’expliquer les subtilités culinaires. Mes enfants préparent ta copine pour moi. Tu aimerais l’entendre crier ?

On entendit une porte s’ouvrir, puis un gémissement de femme.

— Non, s’il vous plaît, suppliait-elle. Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie...

Moi. Ç’aurait dû être moi.

Le visage de Curran était impassible. Il ramassa une chaise métallique pour en tordre les pieds à mains nues.

Soudain, la femme hurla, hystérique, puis partit en sanglots déchirants. Son désespoir emplissait la pièce.

Elle savait qu’elle allait mourir et elle savait que ce serait le prolongement des souffrances atroces qu’elle subissait déjà. Elle hurla encore, une fois, deux fois puis redevint silencieuse.

La voix de Bono gronda.

— Imbécile !

Et l’inoubliable gémissement inhumain d’Arag nous parvint au travers de la ligne.

— Il a sectionné une artère, reprit Bono. C’est tellement simple

– ouvrir le ventre et tirer les intestins, mais non, il est parvenu à foutre ses griffes sur une artère. Maintenant, il va falloir que je lave ses entrailles. Finalement, je vais devoir le tuer.

Les gémissements faiblirent, s'éloignant du téléphone.

— Alors, dis-moi, reprit Bono. Elle criait comme ça quand tu la baisais ? Elle n'a pas voulu crier pour moi, elle a juste sangloté. Une vraie déception, celle-là. Tu es toujours là, sang-mêlé ?

— Je suis là. Et moi aussi j'ai une surprise pour toi. Dis bonjour, Kate.

— Bonjour, obtempérai-je.

Il y eut un silence au téléphone.

— Ce n'est pas elle. Elle est encore chez elle.

— Comment va ton cou ? demandai-je. Tu craches toujours du verre ?

— Elle est *là*, intervint Curran. *Avec moi*. Ce soir pendant que tu attendras qu'on attendrisse ton cadavre, pense à moi et à elle. Pense à elle en train de gémir...

— Je l'aurai, à la fin...

La voix de Bono était exaspérée.

Curran soupira bruyamment.

— Tu tiens tant que ça à passer derrière moi ?

Bono raccrocha violemment. Je me retournai et quittai la pièce.

J'errai dans les couloirs jusqu'à ce que je retrouve la chambre où le Croisé et moi avions eu notre petite conversation. Nick était parti.

J'espérais qu'il avait suffisamment de jugeote pour ne pas quitter le complexe.

Emmerder Curran maintenant était du suicide.

Je fermai la porte et regardai par la fenêtre. Il pleuvait.

Le ciel gris crachait de l'eau grise sur l'herbe terne. Le gris de l'extérieur pénétrait dans la pièce, assourdissait les couleurs des rares meubles. La pluie finirait bien par s'arrêter, laissant l'herbe et les arbres bien verts, lavés et tachés de couleurs vives. C'était étrange comment quelque chose de si incolore pouvait régénérer le monde.

Il y avait un survêtement gris dans la petite commode à côté du lit. Je posai Slayer et son fourreau sur la couverture spartiate, me déshabillai et enfilai le survêtement. Je commençai doucement, étirements, saut à la corde invisible jusqu'à ce que la chaleur envahisse mes muscles.

Je fis craquer mon cou et attaquaï le sac de sable.

Je ne sais pas combien de temps s'écoula. La sueur trempait mon tee-shirt et le sweat-shirt par-dessus, le tissu collait à mon dos.

Peu après que mes jambes eurent commencé de faire mal, quelqu'un frappa. Mon cerveau mit le son de côté. J'enchaînai encore un coup de pied, un coup de poing et un autre avant de lâcher :

— Entrez.

Curran entra et referma la porte derrière lui. J'essuyai la sueur

de mon front, m'étirai. Il s'assit sur une chaise, les mains sur les genoux, les yeux baissés, attendant que j'en termine.

— Il a rappelé, annonça-t-il quand j'eus fini.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a déliré pendant un moment et promis de me tuer. Il n'attaquera pas la forteresse.

— Tu t'attendais à ce qu'il le fasse ?

— Non. Je l'espérais.

Je m'assis sur le lit. Rien ne se passerait comme nous pouvions l'espérer. Bono ne céderait pas à la provocation ni ne commettrait d'imprudence donnant l'avantage du nombre à la Meute. Souvent, dans cette nouvelle ère, les combats entre individus décidaient du sort de beaucoup.

Bono allait défier Curran. En raillant sa virilité, celui-ci l'avait entraîné dans un différend personnel. Et le Seigneur des Bêtes n'aurait d'autre choix que relever le défi. Il était le chef de la Meute, le mâle alpha, celui qui ne pouvait pas reculer, ni se terrer à l'abri de la forteresse pendant que l'Upir massacrait ceux dont la mort pouvait nous atteindre.

Je regardai Curran.

— Ta... (Je m'arrêtais, cherchant le bon mot. « Petite amie »

semblait inadéquat ; femme « trop impersonnel ».) Ta dame, dis-je finalement. Elle est en sécurité ?

— Oui. Elle est ici.

Je hochai la tête, les hurlements d'une autre femme résonnaient dans mes oreilles. Curran leva les yeux vers moi, hanté. Il avait l'air plus vieux, épuisé.

— Ce n'est pas que ça ne me fait rien.

Les hurlements ne s'arrêtaient pas pour lui non plus.

— Je sais.

— Je suis désolé, dit-il, et je ne savais pas exactement pourquoi.

Il me laissa seule.

Je m'assis sur le lit. Tout le monde avait une faiblesse. Il y avait un prédateur, ou une maladie, ou une vulnérabilité inscrite au plus profond de chaque être, c'était la loi de la nature. L'Upir avait sa faille, mais elle n'était inscrite dans aucun ouvrage, sinon le Croisé

l'aurait déjà trouvée.

Je réfléchis à tout ce qui s'était produit depuis la mort de Greg, retraçant les événements avec attention, épluchant chaque détail. Je pensais à Bono, aux endroits où il traînait, aux gens qu'il fréquentait, aux choses qu'il faisait.

La pluie tombait plus fort. Les vêtements trempés de sueur me glaçaient le dos.

Il n'y avait pas de téléphone dans la chambre. J'ouvris de nombreuses portes avant d'en trouver un.

— Allô, dit une voix masculine avec la sérénité de quelqu'un pour qui la politesse faisait partie du boulot. Vous êtes en communication avec le bureau interne du Peuple. Comment puis-je vous aider ?

— J'ai besoin de parler à Ghastek.

— M. Ghastek est occupé pour le moment...

— Passez-le-moi. Maintenant.

Il n'aima pas ce qu'il entendit dans ma voix. Le téléphone cliqua, et Ghastek prit la communication dans un brouhaha.

— Allô ?

Il n'était pas seul. J'entendais des voix calmes derrière lui.

— Tu devais le savoir, dis-je. Il a été ton Compagnon pendant deux ans.

— Je ne comprends pas...

— Arrête, grondai-je. (Il y avait tellement de fureur dans ma voix qu'il resta silencieux) Parle-moi, Ghastek, dis-moi ce que tu sais.

— Non.

Je fermai les yeux. Je pouvais y aller et massacrer tout ce qui se mettrait sur mon passage. J'avais beaucoup de frustration à évacuer. Le temps qu'ils m'arrêtent, les écuries du Peuple seraient couvertes de sang. Je pouvais le faire. J'en avais très envie, mais ça ne réglerait pas mon problème.

— Il reviendra pour toi. Il te méprise. Il est occupé pour le moment mais après qu'il aura tué ses ennemis, il te retrouvera et tu élèveras des vampires pour lui et sa marmaille. Tu seras son petit cuistot.

— Tu crois que je n'y ai pas pensé ? demanda furieusement Ghastek.

— Alors dis-moi ce que tu sais.

Le silence me répondit. Il dura un peu.

— Je n'ai rien à te dire, dit finalement Gastek, et il raccrocha.

Je me retins de jeter le téléphone contre le mur.

— Demander des informations à ceux du Peuple est aussi futile que stupide, dit Nick derrière moi. Ils ne te vendraient même pas un vieux parapluie dans une tempête de merde.

Je me retournai. Noués en queue-de-cheval, les cheveux de Nick laissaient voir un visage dur mais agréable et ouvert. Il s'était même rasé. Il traversa la pièce, se déplaçant comme un spécialiste des arts martiaux, mûr, sûr de ses compétences, n'ayant plus à prouver sa valeur mais encore trop jeune et trop en forme pour le ventre du Sensei. Je devinais qu'il était très rapide et bien entraîné, doué d'une mémoire musculaire lui permettant de parer les coups sans réfléchir.

Il s'arrêta à distance respectable, il sentait le savon.

J'eus l'impression de ne pas avoir affaire au même homme, puis nos regards se croisèrent. L'envie familière de reculer m'envahit.

— Mais, c'est que tu es adorable, dis-je en essayant de ne pas éclater d'un rire nerveux. Il te manque juste un de ces petits anneaux dans l'oreille.

Il me décocha un regard sévère.

— Juste par curiosité. Quand tu joues à ça, les gens se mettent à bredouiller et se jettent au sol en tremblant ?

— Généralement, ils meurent par surprise.

— Ça n'a pas dû marcher avec l'Upir, alors.

Il passa un gros sac à dos sur ses épaules.

— Tu vas quelque part ? demandai-je, assise sur le lit.

Mon temps de réaction était sans doute proche du sien et il y avait suffisamment de distance entre nous. S'il tentait quoi que ce soit, j'aurais le temps de parer.

— Oui.

— Et comment comptes-tu berner les sentinelles de la Meute ?

— Je compte sur toi. Ils ont pris mon aconit, mais je sais que tu en as.

Je me frottai le visage avec les mains. J'avais de l'aconit –

j'aurais vraiment été stupide d'entrer sur le territoire de la Meute sans en apporter. Et j'étais sans doute plus qualifiée pour l'utiliser, aussi.

— Pourquoi t'aiderais-je à t'enfuir ? Tu as une idée de la fureur de Curran ? Je n'ai qu'à me couper les veines tout de suite.

— Vu comment l'Upir compte t'utiliser, ce pourrait être une bonne idée.

Nick se rapprocha, tendit lentement une main et caressa ma joue de ses doigts. Un bref tintement de magie me chatouilla la peau, ses doigts brillèrent d'une lueur blanche, comme s'il avait plongé la main dans une peinture fluorescente.

Je reculai.

— Arrête-ça, s'il te plaît.

Son regard me fouillait.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

— Je suis à peu près certaine de descendre de mon papa et de ma maman. Tu sais, quand un homme met son pénis dans le vagin d'une femme...

— Je sais comment le tuer, m'interrompit-il.

Je fermai ma gueule aussi sec.

Nick s'accroupir à mes côtés.

— Quand j'étais à Washington, je l'ai traqué jusqu'à la chapelle de la Gorgone. Il avait violé les prêtresses et massacré les prêtres.

Mais, avant de mourir l'archimandrite m'a dit comment le tuer. J'ai besoin de mes outils. Aide-moi à sortir d'ici, et je reviendrai avec une arme pour le combattre.

— Pourquoi n'en parles-tu pas à Curran ?

Il secoua la tête.

— Le Seigneur des Bêtes n'écouterà pas. Il est un peu obsessionnel : garder la Meute en sécurité. Il ne me laissera pas sortir.

— Dis-moi.

— Tu m'aideras ?

— Dis-moi d'abord, et je ferai ce que je peux.

Nick se pencha vers mon oreille.

— L’os de la proie, chuchota-l-il. On peut le tuer avec de l’os.

— Je t’aiderai. Mais pendant que tu y es, j’ai besoin que tu me rendes un service. Rapporte-moi un cadeau, Nick.

Curran me regardait. Il n’avait rien de dur. Il se contentait de me regarder.

— Où est le Croisé ?

Sa voix était calme.

— Il avait besoin d’être seul. J’ai peut-être tort mais je ne crois pas qu’il aime travailler en équipe.

Nous étions sept dans la pièce : Curran, Jim sous sa forme de jaguar, Mahon, deux sentinelles loups, le Maître des Écuries et moi.

Ces derniers n’avaient vraiment pas l’air en forme. Leurs yeux pleuraient encore des effets de l’aconit et la sentinelle de gauche était en pleine crise d’allergie, rougeurs et nez qui coulait tellement qu’elle devait désespérément souhaiter se moucher, la présence du Seigneur des Bêtes l’en empêchait.

Curran hocha calmement la tête, feignant la compréhension. Il était trop calme. À sa place, j’aurais explosé. Je pliai mon poignet, sentant le bord de mon bracelet de force et la pointe des aiguilles d’argent frotter ma peau. Mahon avait poliment demandé à détenir Slayer pendant la discussion. Il valait mieux. Ce n’était pas comme si je pouvais tuer Curran maintenant. *Devais.*

Ce n’était pas comme si je *devais* le tuer maintenant. Je pouvais toujours essayer, plus tard.

Le Seigneur des Bêtes croisa les bras sur sa poitrine. Son visage était placide. Le calme avant la tempête...

Le jaguar à mes pieds se tendit, essayant d’avoir l’air plus petit.

Nick avait eu besoin d'un peu de diversion pendant qu'il partait au galop sur un cheval emprunté aux écuries de la Meute. J'avais offert la diversion en entraînant Jim et son groupe de Changeformes furieux dans une course folle.

— Juste pour que ce soit clair, reprit Curran. Tu avais bien compris que je ne voulais pas que le Croisé ou toi quittiez la Forteresse ?

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais.

Il m'attrapa par la gorge et me cogna contre un mur. Mes pieds ne sentaient plus le sol. Ses doigts écrasaient mon cou.

J'agrippai la main qui me tenait et enfonçai une longue aiguille d'argent dans le nerf palmaire entre l'index et le pouce. Les doigts de Curran tremblèrent.

Sa main s'ouvrit, me libérant. Je glissai au sol, pivotai et balayai ses jambes. Il tomba de toute sa hauteur. Je roulai hors de portée et sautai sur mes pieds. De l'autre côté de la pièce, il se redressa, accroupi, ses yeux flamboyant d'or.

Sidérés, les Changeformes n'avaient eu aucune possibilité de réagir, ni le temps.

Curran retira l'aiguille et la jeta sans me quitter des yeux.

— Ce n'est pas grave, dis-je. J'en ai d'autres.

Il bondit de manière spectaculaire. Je plongeai, essayant de passer sous lui et de lui enfoncer une aiguille dans le ventre. Nous nous heurtâmes tous deux à Mahon.

— Non, grogna l'Ours.

Je rebondis sur sa jambe et me retrouvai sur le cul, clignant stupidement des yeux. Mahon attrapa les épaules de Curran et s'efforça de le maintenir

immobile.

Des muscles énormes gonflaient ses épaules et ses bras, déchirant les coutures de sa chemise.

— Pas maintenant, gronda Mahon.

Sa voix raisonnable n'eut aucun effet. Curran ferma ses mains sur le bras de Mahon. Je pouvais deviner le début d'une prise de judo mais cela dégénéra en concours de force brute. Le visage de Mahon devint violet sous l'effort. Ses pieds glissaient.

Je me relevai. Les bras de Mahon tremblaient, le visage de Curran pâlissait. L'Ours contre le Lion. Il y avait tellement de testostérone dans la pièce qu'on aurait pu la couper au couteau. Je me tournai vers les sentinelles.

— Il vaudrait mieux que vous partiez, Jim et vous.

Le plus jeune des lycanthropes sursauta.

— Je ne prends pas mes ordres de...

Mais le plus âgé le coupa :

— Viens.

Ils sortirent de la pièce, le jaguar avec eux.

J'approchai les hommes enlacés et, très doucement, pris le poignet droit de Curran, puis tirai franchement dessus.

— Laisse tomber, Curran. S'il te plaît, laisse tomber. Tu es furieux contre moi, pas contre lui. Laisse tomber.

Lentement, la tension quitta son visage. Le feu d'or s'atténua.

Ses doigts se détendirent. Les deux hommes se séparèrent.

Mahon soufflait comme un bœuf.

— Tu es mauvaise pour ma tension, me dit-il.

Je haussai les épaules et tournai la tête vers Curran.

— Et encore pire pour la sienne.

— Tu as foutu le camp, dit Curran. Tu savais à quel point c'était important et tu l'as fait quand même.

— Nick sait comment le tuer. Il a besoin d'une arme et tu ne l'aurais pas laissé partir.

— Et si l'Upir t'avait attrapée ? dit Mahon, doucement.

Qu'aurais-tu fait ?

Je pris dans ma poche une sphère que m'avait donnée Nick et la leur montrai. De la taille d'une noix, elle était métallique et suffisamment petite pour tenir parfaitement dans ma paume. Je pressai doucement les côtés, trois piques en sortirent, luisantes de liquide.

— Cyanure, expliquai-je.

— Tu ne peux pas le tuer avec ça, grimaça Curran.

— Lui non, moi si. (Ils me regardèrent) Des gens sont en train de mourir et tout ce que je pourrais faire c'est attendre en sécurité ?

Curran grogna.

— Tu crois que c'est facile pour moi ?

— Non. Mais tu as l'habitude. Tu as l'expérience de ce genre de responsabilité. Moi pas. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre meure pour moi. J'ai déjà du sang jusqu'aux genoux !

— J'ai dû envoyer trois patrouilles, dit Curran. Aucun d'entre eux n'est mort mais cela aurait pu. Tout ça parce que tu ne supportes pas de ne plus être le centre de l'attention ?

— Connard.

— Va te faire foutre !

Je reniflai.

— Qu'est-ce qui pue comme ça ? Eh ! Attends une minute, mais c'est toi. Tu pues. Tu as bouffé un sconse ou c'est ton odeur naturelle ?

— Ça suffit ! gronda Mahon. Vous vous comportez comme des enfants. Curran, tu as raté ta méditation et tu en as besoin. Kate, il y a un sac de sable dans ta chambre. Utilise-le.

— Pourquoi dois-je donner des coups dans un sac pendant qu'il médite ? grommelai-je en sortant.

— Parce qu'il explose le sac chaque fois qu'il le cogne.

J'étais presque arrivée à ma chambre quand je réalisai que j'avais obéi à Mahon sans discuter. Il dégageait ce truc de père éternel qui me déstabilisait chaque fois. Il n'y avait aucun moyen de s'en défendre ou, du moins, je n'en connaissais aucun. Il ne l'avait pas utilisé en se battant avec Curran. J'essayais de comprendre pourquoi en frappant consciencieusement le sac de sable. Mes coups étaient pathétiques. Puis l'épuisement s'installa. À peine vingt minutes plus tard, j'abandonnai, pris une douche et tombai dans mon lit sans avoir trouvé de réponse.

Chapitre 10

Quelqu'un se tenait au-dessus de moi, appuyé contre le mur.

Curran, encore. Décidément ça devenait une manie.

— Quoi ?

— Il a rappelé.

Je me redressai dans le lit.

— Il a décidé qu'il veut la bagarre ?

— Il m'a passé Derek. Il lui a cassé les deux jambes et il le garde dans les fers pour que les os ne puissent se réparer.

De mieux en mieux.

— Bono a fait connaître ses conditions ?

— Moi, le Croisé et toi. Ce soir.

Comme c'était charmant. Une fête pour les trois personnes les plus haïes de l'Upir.

— Où ?

— Le point fae sud-est. Il dit qu'il nous fera savoir où aller à partir de là.

— Tu emmènes des renforts ?

— Non.

Il ne donna aucune raison, mais je les connaissais toutes : sa parole, sa fierté, son devoir, le fait que l'Upir tuerait Derek. L'une ou l'autre était suffisante.

Je frottai le sommeil de mon visage.

— Quelle heure est-il ?

— Midi.

Les patrouilles m'avaient rattrapée vert 7 heures du matin et je m'étais couchée vers huit : quatre heures de sommeil.

— Quand y allons-nous ?

— Sept heures et demie.

Je me recouchai, tirai sur la couverture et bâillai.

— Réveille-moi à 7 heures.

— Alors, tu viens ?

— Tu croyais peut-être que j'allais rester planquée ?

— Il t'a appelée son petit en-cas.

— Il est adorable.

— Il veut absolument te baiser.

Je levai suffisamment la tête pour le regarder.

— Écoute, Curran, que veux-tu de moi ?

— Pourquoi tient-il absolument à te faire un enfant ?

— Je suis un bon coup. Maintenant, va-t'en, s'il te plaît.

Il ignora mon impudence.

— Pourquoi, Kate ?

— Comment le saurais-je ? Peut-être que l'idée de torturer un peu de ma chair le fait bander ? Je n'ai eu que quatre heures de sommeil. J'en ai besoin de quatre de plus. Curran, tire-toi.

— Je trouverai.

Il fit sonner ça comme une menace.

— Tu t'imagines des choses.

Il se détacha du mur.

— Comment puis-je trouver le Croisé ?

— Il sera là dans quelques heures. Il a pensé qu’il recevrait une invitation. S’il te plaît, ne lui prends pas ses armes cette fois. Il vient de son plein gré.

Curran me laissa enfin. Je respirai profondément et contraignis mon cerveau à s’éteindre.

Nick passa la porte à exactement quatre heures moins vingt.

J’étais réveillée, j’enfilais mes bottes.

Son visage était mangé par la barbe et ses cheveux avaient de nouveau l’air gras.

— Qu’est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

— De la poussière, du gel et un peu de graisse à fusil.

— T’as jamais pensé à déposer ta recette ?

— Non.

Je me levai. Il verrouilla la porte et sortit un rouleau de cuir de son trench. Il le déposa sur la table, dénoua la ficelle qui le maintenait et le déroula d’un coup. À l’intérieur, il y avait deux

lames jaunâtres, une longue de près de trente centimètres et l’autre de la taille de ma main. Je soulevai la plus longue. Elle avait été creusée dans un fémur humain coupé en deux ; au centre, une longue rainure courait à l’emplacement de la moelle.

— Trop lourde, dis-je.

— Trop fragile. J’en ai cassé quatre.

— Pourquoi n’avais-tu pas un de ces trucs-là quand tu t’es battu avec Bono pour la peau de Derek ?

Ses yeux flamboyèrent.

— J'en avais un. Il s'est brisé dans mon manteau quand il m'a donné un coup de pied.

Je fis courir mon doigt le long des lames. Elles étaient remarquables. Si on considérait le peu de temps dont il avait disposé.

— Je ne pourrais pas m'approcher de lui avec celle-là. (Je reposai la longue lame et ramassai la plus petite) Avec celle-ci, il faudrait que je sois vraiment près de l'Upir.

Très près.

— Tu as droit à un coup.

Je hochai la tête et rangeai la lame dans le fourreau de mon couteau.

— Tu as toujours la sphère ? demanda-t-il.

J'acquiesçai.

— Toujours prête à t'en servir ?

Mes mains chatouillaient de l'envie de vérifier le poids réconfortant du métal dans ma poche. Mais au fond de moi, je savais que je ne l'utiliserais pas. Je me battrais jusqu'à la fin, je me battrais jusqu'à ce qu'il soit obligé de me couper en morceaux. Je le forcerais à me tuer s'il le fallait. Après tout, j'étais humaine. Il n'en faudrait pas beaucoup.

Je regardai Nick et réalisai qu'il savait exactement à quoi je pensais.

— Seulement si je n'ai pas le choix.

Je montai l'un des chevaux de la Meute, une créature solide aux muscles épais et à la couleur indéterminée, quelque part entre la boue et la suie. Il frappait le sol avec ses sabots comme s'il

suspectait la fine couche de terre de cacher un nid remuant de serpents et qu'il pourrait les voir s'il frappait assez fort.

— Vent, avait dit le loup-garou en maugréant après m’avoir présenté les rênes.

Vu que j’avais aspergé son visage d’aconit moins de vingt-quatre heures plus tôt, je n’étais pas dans ses petits papiers.

— Il s’appelle Vent.

Je faillis demander pourquoi on avait affublé ce bâtard d’étalon de guerre et de jument de trait d’un nom de champion, mais je m’étais abstenue. A présent, Vent frappait gaiement des sabots les rues sombres de la ville à l’allure d’un marcheur fatigué. La Jeep hurlante de Curran ne se démenait pas trop et je ne voyais pas Nick. Son hongre rouge s’était élancé aux premiers grondements du moteur magique et avait tenu à conserver ses distances.

Je caressai le cou de mon destrier.

— Au moins, tu n’es pas nerveux.

J’aurais pu hurler dans une tornade. La putain de Jeep noyait tous les bruits dans son combat pour la suprématie sonore.

La magie déjà épaisse s’épaississait encore, envahissant la ville endormie de pouvoir inexploité. Elle se mélangeait à la lumière de la vieille lune, tournoyait dans les allées, se cognait contre les carcasses en ruine des bâtiments éventrés, se nourrissait de plastique et de béton. En traversant la zone industrielle à l’abandon, en direction de Conyers et du point fae, nous vîmes les vestiges de structures jadis si fières qui se désintégraient tandis que la magie triomphait. Il était impossible de ne pas y voir un sens. Quelqu’un de superstitieux y aurait même vu un signe prémonitoire et lugubre.

Je fronçai les sourcils devant ce cimetière des ambitions humaines. Ce soir, j’aurais donné dix ans de ma vie pour une bonne vague tech. Dans ces circonstances, je n’étais pas sûre d’avoir plus de quelques heures à donner.

Le point fae scintillait devant nous, petite secousse contrôlée de réalité piquée par une aiguille magique.

Nous l'atteignîmes en même temps, les grondements de la Jeep de Curran poussant le hongre de Nick à la limite de la panique.

— Tu pourrais pas arrêter ce truc ? hurlai-je.

— Non. Elle prend trop de temps à chauffer, rugit Curran.

— Pourquoi tu ne montes pas un cheval ?

— Quoi ?

— Un cheval ! Cheval !

Le geste de Curran me fit clairement comprendre ce que je pouvais faire du cheval.

Un animal sautilla dans notre direction et s'arrêta devant nous, très calme, attendant que nous le remarquions. Il ressemblait à un lynx roux mais seulement vaguement. Il était trop grand et large, près de trente kilos, sa colonne et ses pattes étaient trop longues et étroites, mal proportionnées, comme celles d'un chat adolescent.

Le haut de son visage était indiscutablement félin tandis que la mâchoire était humaine avec une petite bouche aux lèvres roses.

L'effet était trop dérangeant pour moi.

Maintenant, je savais qui avait laissé des poils près du cadavre de Greg.

Le lynx de cauchemar décolla vers l'autoroute à une vitesse inattendue. Nick le prit en chasse, suivi par la Jeep de Curran.

Après quelques encouragements, Vent se rendit compte que je voulais qu'il avance et obéit gaiement.

Nous suivîmes le lynx en dehors de la ville pendant près d'une heure. Les chevaux commençaient de fatiguer mais la créature ne ralentissait pas. Finalement, elle partit comme une flèche sur une route de traverse, sous la frondaison de hauts pins. Le revêtement du sol craquelait sous la pression des racines. Cela ralentirait les chevaux et arrêterait la voiture.

Nick poursuivit le félin, Curran gara sa Jeep sur le côté de l'autoroute et s'en extirpa. Dès qu'il commença de courir, je serrai les flancs de Vent avec les genoux, il ne réagissait à rien de plus subtil, et ma fidèle monture s'élança. Je rejoignis le Croisé à l'orée d'une clairière qui achevait la route. Une structure de béton et de briques rouges, massive, sinistre, se dressait devant nous. Un mur haut de deux mètres cinquante ceinturait le bâtiment, dont seuls les trois étages supérieurs étaient visibles. En friche, mal entretenue, la clairière montrait de très anciens signes de soins. Une bande de

pavés, à moitié étouffée par les mauvaises herbes, menait à un lourd portail de métal en partie ouvert, offrant une vue partielle de la cour intérieure. La chose-lynx s'engouffra dedans.

Il y avait quelque chose de familier dans ce bâtiment.

Il était simple, presque grossier dans sa construction, une boîte de quatre étages percée de fenêtres étroites derrière des grilles, pourtant sa vue m'emplissait d'appréhension.

Curran tourna au coin, courant tranquillement. Il ne montrait aucun signe de transpiration.

— Red Point, dit-il sombrement en s'arrêtant à ma hauteur. Il fallait que ce soit Red Point.

Nick m'interrogea du regard.

— Une prison locale, expliquai-je. Les pensionnaires de l'aile gauche ne cessaient pas de se plaindre que des fantômes essayaient de les tuer. Personne n'y a prêté attention jusqu'à ce que les murs prennent vie pendant une puissante fluctuation magique et avalent les taulards.

On a trouvé des corps partiellement engloutis.

— Les prisonniers étaient à moitié ensevelis dans la brique, ajouta Curran. La plupart étaient encore vivants et hurlaient.

Je m'agitai sur ma selle. Ce que j'avais pris pour un tas de débris à gauche du bâtiment était une tour de garde en ruine.

Comment les arbres avaient-ils fait pour pousser si vite ? Ils avaient l'air d'avoir plusieurs dizaines d'années.

— Je croyais que l'UMDP avait abattu cet endroit il y a des années, grommelai-je.

— Non. (Curran secoua la tête) Ils l'ont juste condamné quand les murs n'ont plus voulu cesser de saigner. Ils ne tuent jamais tant qu'ils ne savent pas ce qu'ils peuvent utiliser.

Je tendis mon pouvoir et reculai. Une magie épaisse, sinistre, habillait la prison. Elle suintait des murs, noyant le bâtiment, s'en échappait, fluide, comme une pieuvre invisible étendant ses tentacules à la recherche de proies.

Je cherchai de nouveau et trouvai un fouillis de filaments teintés de nécromancie dans l'épaisseur de la magie. Quelque chose se nourrissait du pouvoir de la prison. Quelque chose de non-mort

et de monstrueusement puissant.

— Un zombi ? murmurai-je.

— À l'odeur, ça y ressemble, grimaça Curran.

Sa lèvre supérieure se retroussait, révélant ses dents.

Le portail entrouvert nous invitait à entrer. Je n'avais aucune envie de le faire. Une pensée folle me traversa l'esprit – je pouvais juste m'en aller. Je pouvais faire faire demi-tour à Vent et fuir, loin, ne jamais regarder en arrière.

Je ne suis pas obligée d'entrer.

Je descendis de cheval et l'attachai à un arbre. Ce n'était pas juste de l'emmener dans cet endroit. Attrapant Slayer dans mon dos, je le libérai de son fourreau.

— Tu ne t'es jamais tordu le coude en faisant ça ? demanda Curran.

— Non. J'ai beaucoup d'entraînement.

Nick attacha son hongre à un arbre à côté de Vent.

Sans l'attendre, je me dirigeai vers le portail.

— Tu vas l'attaquer toute seule ? demanda la voix de Curran à mes côtés.

Il avait l'air amusé.

— Si j'attends plus longtemps, je n'entrerais pas.

Mes genoux tremblaient. Mes dents claquaient.

Il m'attrapa et m'embrassa. Le baiser envoya une vague de chaleur de mes lèvres jusqu'à mes orteils. Les yeux de Curran riaient.

— Pour nous porter chance, murmura-t-il, sa voix était comme un nuage chaud à mon oreille.

Je me dégageai et m'essuyai la bouche du dos de la main.

— Quand on en aura fini avec l'Upir, je t'offrirai ce combat dont tu as tellement envie.

— C'est mieux, dit Curran.

— Hé ! Les amoureux, c'est pas fini ? intervint Nick. Dégagez de mon chemin.

Curran changea dans une explosion de vêtements déchirés. Je n'étais pas sûre de ce qui était le plus effrayant, ce qui nous attendait de l'autre côté du portail ou cette terrible fonte d'humain

et de lion préhistorique, mais je m'en foutais. Le poids de la sphère au cyanure tendait le tissu de ma poche.

Ensemble, nous nous approchâmes lentement du portail.

Curran le frappa une fois, et il s'ouvrit à toute volée, révélant la cour illuminée par trois feux de joie. Je fis un pas à l'intérieur et m'arrêtai, abasourdie.

L'Upir se tenait au milieu de la cour, baigné de la lumière des flammes. Il portait un kilt. Une ceinture de larges disques d'argent enserrait sa taille où des gris-gris de fourrure et d'os pendaient sur des cordonnets de cuir.

Des spalières décorées de métal argenté protégeaient ses épaules, jointes par une chaîne de disques tout aussi métalliques qui traversait sa poitrine. Des bracelets de force assortis défendaient ses bras du poignet au coude, laissant ses mains libres et exposées.

Ses mollets étaient emmaillotés de tissu mais il ne portait pas de bottes pour protéger ses pieds. Il était plein d'assurance, prêt à bondir. Il tenait une lance terminée par une lame de trente centimètres recourbée comme un cimeterre. Elle scintillait à la lumière du feu, assortie à l'éclat de ses yeux. Il avait l'air tellement étrange, debout au centre de la cour, dans le décor des bâtiments modernes, grossiers.

C'était un être tellement ancien, pourtant vivant, une contradiction, comme si le temps lui-même s'était tordu et l'avait recraché de ses profondeurs avec son kilt et ses cheveux gris fous.

— Merde, grogna Curran. Je ne savais pas que c'était un bal masqué.

Sa voix brisa l'illusion. Je claquai des doigts.

— Oh ! Zut ! J'aurais dû prendre mon costume de soubrette.

L'Upir éclata de rire, ses dents pointues brillaient.

— Regarde les fenêtres, Kate. Regarde tes sœurs.

Je levai les yeux et les vis, disposées sur les fenêtres comme autant de statues pâles. Des femmes. Au moins vingt, immobiles et rigides dans leurs vêtements déchirés et sanglants sur les appuis de fenêtre. Certaines paraissaient mortes, d'autres l'étaient – plusieurs cadavres pendaient à une grosse chaîne accrochée au plafond.

Elles se ressemblaient toutes, dépourvues d'âme, la même expression de peur déformant leur visage.

Slayer fumait, se nourrissant de ma fureur, et un liquide épais suintait de la pointe de la lame, s'évaporant avant de toucher le sol.

Quelque chose bougea dans un grand tas de débris le long du mur le plus éloigné. La colline d'ordures et de déchets trembla, respira et jaillit vers le haut, immense.

La puanteur me frappa. Je déglutis. Les immondices tombèrent, révélant des os jaunis et des lambeaux de chair pourrissante, suante de jus putrides. La nuée des mouches était épaisse comme un nuage sombre. Un crâne énorme fixait sur moi ses yeux morts, profondément enfoncés dans leurs orbites. Des mâchoires titanesques claquèrent, forçant des dents aussi longues que mon bras à s'entrechoquer. Le cadavre abject bougea. Une patte griffue s'éleva et frappa le sol, faisant trembler toute la cour. Le dragon d'os s'avança.

— Un dragon pour un chevalier, appela l'Upir. Tu n'es pas content, Croisé ? Je te donne une excuse pour ne pas te battre avec moi.

Nick chargea à côté de moi, la chaîne d'argent fouettait ses manches. Il se lança sur l'Upir qui sauta de côté. Un pied putride énorme s'écrasa devant lui, le séparant de Bono. Le monstre d'os fit claquer ses mâchoires en direction du Croisé.

Une horde de petits rejets de l'Upir jaillit des portes et nous prit d'assaut. Je taillai dedans, ouvrant pratiquement une carcasse velue en deux avant d'apercevoir Curran se jetant sur l'épaule du non-mort. Il n'y demeura qu'un instant et frappa le sol, derrière la créature. Bono souriait.

Les bêtes surgissaient de partout. Slayer coupait et sifflait. Des griffes acérées s'enfoncèrent dans mon pied, puis se retirèrent.

Quelque chose n'allait pas.

Je frappai un groin porcin et vis la lumière mourir dans les yeux humains de la créature. Le corps hirsute s'effondra sur le sol. Ses frères et sœurs fermèrent les rangs autour de moi. Je levai la main pour parer un nouveau coup.

Ils n'attaquaient pas. Ils grognaient et griffaient le sol mais aucun croc n'essayait de me mordre. Je baissai mon arme.

Ils étaient là pour me contenir. Chair à sabre pour m'occuper loin du combat. J'avançai. Les créatures grognèrent mais ne bronchèrent pas. Une forme tachetée fit claquer ses mâchoires, ratant mon bras d'un cheveu.

Elles ne me permettaient pas d'avancer plus loin.

Je pouvais juste les tuer toutes. Je devrais juste les tuer toutes.

Quelque chose en moi se rebella à l'idée de massacrer ces demi-animaux pitoyables qui me regardaient de leurs yeux humains. Je fis un tour complet, cherchant un chef et découvris Arag, moitié accroupi, oscillant doucement.

Son visage affreux avait une expression molle, éteinte.

— Arag.

Le monstre ne bougea pas. Sa mâchoire pendait, montrant des crocs jaunis et une langue épaisse.

— Arag !

La créature fixa ses yeux sur moi d'un air stupide. Je me mis en mouvement pour la dépasser par la gauche.

Elle grogna, reprenant vie, et me chargea. Sa tête énorme me percuta de côté avec une force terrible. Je tombai et me retrouvai sous ses crocs. La bave me goutta sur le visage. Arag resta ainsi, au-dessus de moi, ses lèvres noires retroussées, ses jambes rigides.

L'expression vide revint sur sa gueule. Puis il recula et retourna à sa place dans le cercle de bêtes velues.

Je me remis debout. Bono n'avait pas confiance en ses rejetons et les gardait au bout d'une courte laisse télépathique.

Au-delà de la rangée de dos poilus, le dragon d'os essaya de mordre Nick. Le Croisé para et projeta quelque chose dans la bouche béante du zombi. J'attendis un grand « boum » mais rien ne se produisit. Les grenades de Nick ne fonctionnaient pas. La magie était trop puissante ce soir.

Loin sur la gauche, Curran et l'Upir se battaient.

Bono était rapide, égalant le Changeforme en vitesse et en agilité. Ses cheveux fous volaient, il bondissait et tournoyait comme un derviche. Son arme était une tache floue dans sa main, formant un mur que Curran avait du mal à pénétrer. Une longue lacération marquait le dos du Métamorphe, gonflée de sang. Elle ne se

réparait pas seule – la tête de lance était en argent.

Bono combattait Curran et contrôlait ses enfants. Un homme aux multiples talents.

Il était temps d'enfoncer un bâton dans sa roue.

Dans la horde devant moi, je choisis une créature chauve et épaisse. Elle se tenait sur des pattes fines et disproportionnées. Son gros ventre pendait bas, touchant presque le sol.

Je bougeai mon poignet. La lourde tête ronde roula dans la poussière dans un torrent de sang. Le cœur de la bête pompa encore un peu, ne sachant pas qu'elle était morte, et plus de sang encore jaillit, saturant l'air d'une odeur métallique.

La horde trembla. La carcasse décapitée s'écroula sur le sol, et les bêtes autour de moi hochèrent la tête de conserve, hypnotisées par la chute. Je tailladai le ventre du cadavre, un fouillis d'intestins se déversa dans la poussière.

Je découpai un morceau d'entrailles fumantes, le perçai et le trempai dans la flaque de sang. Les yeux de la horde étaient fixés sur la chair. Je levai la pointe de mon sabre et la présentai au museau Arag.

— Sang.

Les narines de babouin frémirent. Il aspira l'odeur. Sa langue épaisse roula dans sa gueule, léchant avidement les airs. Le morceau tremblotant d'intestins l'appelait, dégoulinant de sang sur le sol ; Je reculai d'un pas, Arag me suivit, son regard rivé sur le morceau gluant.

Je reculai d'un nouveau pas. Arag se tendit, stoppé en plein mouvement. La chair sanglante pendait devant son nez, si près qu'il n'avait qu'à se pencher pour mordre dedans. Et il en avait envie. Il en avait vraiment envie.

Pourtant, Arag ne bougea pas.

Le contrôle de Bono sur lui, comme sur ses semblables, était trop fort. Je ne pouvais pas le briser. Et Curran et Nick payaient mon inefficacité au prix du sang.

La monstrueuse horde me regardait d'un air tellement pitoyable...

De la pointe de Slayer, je lançai le morceau de chair, l'envoyant voler haut dans les airs. Arag mourut avant que le morceau touche le sol.

Bono ne m'avait jamais vue tuer avant. Je les découpai un à un, vite, méthodiquement, travaillant avec une précision mécanique.

Certains se défendirent quand ils se sentirent menacés, d'autres fixaient d'un air stupide les yeux sur la lame fumante qui les transperçait, sectionnant tendons et muscles. En trois minutes, c'était fini et je courais dans la cour vers Bono et Curran.

Le dragon d'os chargea pour m'intercepter. Sa queue squelettique me fouetta, je roulai sur le côté tandis qu'il frappait le sol de son énorme patte, bloquant ma course.

Le zombi fit claquer ses mâchoires à quelques centimètres de mon crâne. Je bondis sur mes pieds et entaillai la patte pourrissante.

Slayer coupa dans le tissu en décomposition, provoquant un jet de jus putride. La queue du non-mort me percuta. La douleur explosa dans mon flanc comme si j'avais été frappée par un camion. Je volai dans les airs et retombai au milieu du carnage.

Je glissai dans le sang des enfants de Bono, tombant tête la première dans leurs cadavres. Où donc était passé Nick ?

L'abomination s'approchait pour la curée. D'énormes dents se tendirent vers moi, je poussai un cadavre pour me dégager, glissant sur le dos dans le désordre sanglant.

Les mâchoires s'enfoncèrent à l'endroit où je me trouvais un instant plus tôt.

Les orbites morts pivotèrent, se concentrant sur ma nouvelle position, le dragon attaqua. Je rampai sur le côté. Les dents gigantesques griffèrent le sol à côté de moi. J'enfonçai Slayer dans la joue du squelette, envoyant une secousse de magie à l'intersection des mâchoires. Le zombi releva brusquement la tête, m'entraînant avec lui.

Je pendais à six mètres du sol, alors que les mâchoires s'ouvraient et se refermaient, essayant de dégager mon sabre. La puanteur m'étouffait. Entre les dents, je vis une langue à moitié pourrie, mince comme un ruban.

Slayer mangea la chair non-morte, liquéfiant cartilages et muscles. Le monstre secoua la tête comme un chien avec un rat

dans la gueule. Quelque chose craqua. Une énorme mandibule se détacha et se précipita sur le sol, m'emportant avec elle. Je tournoyai, m'efforçant de retomber debout et m'abattis sur les dents inégales. Une écharde d'os pointue transperça mes côtes. Je criai de douleur et m'écartai.

Au-dessus de moi, un pied griffu remplaça le ciel. Je plongeai sur le côté, la patte squelettique écrasa sa mâchoire brisée.

Je pouvais le mettre en pièces, il continuerait à me charger.

Je serrai les dents, combattant le feu de mes côtes et aperçus Nick se hissant sur le toit du bâtiment. Il grimpait vers plusieurs silhouettes accroupies sur un conduit d'aération. Les navigateurs.

Le dragon bondissait derrière moi. Je reculai, marchant presque dans un feu.

Nick courait sur le toit jusqu'aux silhouettes. Il fallait plusieurs navigateurs pour piloter une créature si énorme.

Si Nick en frappait un et le dégageait du groupe, le zombi pourrait s'effondrer, ou se libérer.

J'arrachai une branche des flammes et la jetai sur le monstre.

Elle fit un arc dans le ciel et s'écrasa contre la poitrine du non-mort.

Les tissus pourrissants ne prirent pas feu. Le squelette progressait vers moi, sans se laisser démonter. Je courus autour des flammes, maintenant le feu entre nous.

Le monstre se tenait loin des flammes. Au-dessus de moi, Nick se jetait sur les navigateurs. Un corps hirsute bascula dans le vide, hurlant lorsque la vie le quitta.

Le dragon contourna le feu de joie, me forçant à agir.

J ‘enfonçai mes doigts sous mon tee-shirt en courant.

Ils touchèrent les os brisés, me traversant d’un choc de douleur aveuglante qui disparut. Pas bon.

Le zombi hésita et s’éloigna, élevant sa tête énorme pour atteindre le toit.

Une diversion. Bon Dieu ! Faites que le pilote soit un lâche.

Deux minutes, c’est tout ce dont j’avais besoin.

Je chantonnai doucement, sourdement. La magie vint à moi, se coagulant autour de moi, suivant mes traces comme un chat opportuniste qui sentirait le thon. Je plantai Slayer dans le sol et mis

mon autre main contre mes côtes. Le sang chaud recouvrit ma paume, je plongeai la main dans le feu. Les flammes léchèrent ma peau, le sang siffla, s’évaporant. Je continuai à chanter.

Sur le toit, Nick se battait avec une créature griffue tandis que le dragon tentait de les broyer tous deux.

La magie grandissait, me remplissait en traversant mon corps.

Mon sang et ma chair se liaient avec le feu.

Mes mains se couvrirent d’ampoules quand je payai le feu pour ses services.

— *Hessad*, murmurai-je.

A moi !

Nourri de mon sang, le feu oscilla comme un être vivant. Ce n’était plus une simple réaction d’oxydation mais une force vivante du pouvoir emprunté à ma magie.

— *Amehe !*

Obéis.

— *Amehe, amehe, amehe...*

Les flammes se détachèrent des ordures qui leur servaient de carburant. Une énorme boule de feu s'éleva devant moi. D'un geste de la main, je la libérai. Elle s'élança, grondant de fureur, et s'écrasa contre l'échine irrégulière du squelette. L'impact le brisa en deux.

La partie arrière tomba, en flammes, tandis que la partie avant, sans support, s'effondrait sur le sol, l'énorme tête se tendit en vain, essayant toujours d'atteindre les combattants sur le toit.

Les flammes consumaient la chair non-morte.

Je voulus serrer le pommeau de Slayer, mais la peau de ma main droite se déchira. Je criai. La douleur était trop forte. Mes doigts brûlés trouvèrent une fiole d'anesthésiant dans ma ceinture, mais la ceinture ne voulait pas libérer le flacon et mes doigts blessés étaient maladroits. Des larmes mouillaient mes yeux. Quand je parvins enfin à dégager le flacon, j'arrachai le bouchon avec mes dents, le recrachai et secouai la fiole, libérant un nuage de poudre.

J'avancai dans la poudre, les mains devant moi. Le monde oscilla, se distordis, l'engourdissement m'envahit.

Je me vis saisir le sabre et arracher la lame du sol. Je me retournai et traversai la cour vers l'endroit où Curran combattait

toujours l'Upir.

Un hurlement perçant couvrit le grondement du feu, un cri de pure fureur, si puissant qu'il ne pouvait être qu'humain. Deux corps chutèrent du toit. L'un d'eux portait un trench.

— Adieu, Nick, murmurai-je tandis que les corps s'écrasaient dans les ordures.

Le hurlement du Croisé mourut avec lui. Le dragon trembla, fondit et se décomposa sous mes yeux. Le pilote de l'abomination était mort.

Je me traînai vers les combattants. Je pouvais maintenant voir la tache de sang sur mon tee-shirt. Il ne me restait plus beaucoup de temps.

Curran épuisé saignait d'une dizaine de blessures. Le corps de Bono était tordu comme s'il lui manquait des morceaux. On aurait dit que de pleines sections de chair avaient été arrachées et que sa peau s'était simplement refermée dessus.

L'Upir retira la lance de son cou, l'attrapant avec aisance, et enfonça la pointe dans la cuisse de Curran.

Le Changeforme gronda et referma les dents sur l'Upir, arrachant de gros morceaux de viande de sa poitrine. Bono hurla et recula en dansant. Sa peau recouvrit la blessure.

Mes jambes me trahirent, je tombai. La sphère de poison roula de ma poche, hors de portée. Bravo, Kate, chapeau ! Je tendis le cou et regardai le combat à l'envers, incapable de réagir quand le sang m'aspergea.

Ils étaient fatigués. Tous les deux. Il n'y avait pas de feintes, pas de show. Juste le combat, macabre, sanglant et douloureux.

De nouveau, Bono dansa en arrière, léger. Curran gronda bas et m'aperçut. Son regard accrocha le mien pendant un instant. Je sus que c'en était fini.

Bono plongea. Curran frappa la lance, qui ripa sur la jambe de l'Upir, lentement, beaucoup trop lentement.

Bono frappa encore dans un arc étincelant. Bono poussa.

La pointe aiguisée comme un rasoir s'enfonça dans le ventre du Métamorphe et ressortit dans son dos, le clouant au sol. Mais Bono s'était penché en avant, mettant toute sa force dans la poussée. Les

mains puissantes du Changeforme l'agrippèrent aux épaules. Ses muscles se gonflèrent, poussés à l'extrême. Un grondement horrible s'échappa de ses

lèvres. Des os se brisèrent, des muscles claquèrent, je vis la lumière transpercer la poitrine de Bono quand le Seigneur des Bêtes déchira son torse en deux. Une seconde, les deux moitiés de poitrine restèrent collées, la tête et le cou formant un angle étrange, puis l'Upir perdit l'équilibre et s'effondra dans la poussière.

Curran se laissa tomber contre la lance. Du sang s'écoulait de sa bouche, son visage était gris.

— Non, m'entendis-je murmurer. S'il vous plaît, non.

Le corps de l'Upir tressauta. Sa poitrine ouverte trembla.

Doucement, il se mit à genoux puis retomba.

Alors il se tracta avec les bras sur le sol couvert de suie, rampant vers moi.

Son corps combattait pour réparer les dommages.

Quand son visage fut à la hauteur du mien, je vis le sac rouge de son cœur pulser par le trou dans sa poitrine, à moitié caché par les ruines spongieuses de ses poumons.

— Beau combat, dit-il de ses lèvres ensanglantées. (Son œil droit clignotait) On s'en souviendra pendant notre lune de miel.

De toutes mes forces, j'enfonçai la lame d'os dans son cœur.

Bono hurla. Son cri inhumain fit trembler la prison, les fenêtres explosèrent. Ses mains s'agitèrent violemment, essayant d'attraper la dague mais incapables de trouver la fine lame. Il me griffa au cou mais je ne sentais rien.

Cela n'avait plus d'importance. J'avais mis tout ce qui me restait dans ce dernier coup.

Il n'y avait plus rien à faire, que rester allongée là. Je le verrais mourir avant de mourir à mon tour. Cela me suffisait.

Bono était allongé sur le dos.

— Je ne veux pas mourir, murmura-t-il entre deux respirations courtes, hachées. Je ne veux pas mourir...

Son corps commença de fumer. Un fin voile de brouillard indigo enveloppa sa peau avant de s'étendre, de se tordre en de longues volutes et de s'échapper dans le ciel nocturne.

— Mon pouvoir... me quitte, croassa Bono.

La fumée s'épaissit et l'Upir commença de murmurer, dans la langue du pouvoir. Ses mots n'avaient aucun sens pour moi. Il chantonnait fiévreusement, essayant de se raccrocher à la vie ou priant, simplement. Je n'étais pas sûre.

Un frisson traversa son corps en ruine. Son discours faiblit. Ses talons s'enfoncèrent dans le sol. La fumée bleue disparut comme la flamme d'une bougie s'éteignant d'un souffle. Les yeux fixes de l'Upir se perdaient dans la nuit.

C'était terminé.

J'aurais aimé m'éloigner et rejoindre Curran. Peut-être aurais-je quelqu'un avec qui me battre dans le monde d'après si nous partions ensemble.

C'était un putain de baiser...

Les ténèbres prirent possession de moi.

Épilogue

L'enfer ressemblait beaucoup à ma maison.

Je reposais sous ce qui ressemblait à l'une de mes couvertures sur ce qui ressemblait à mon lit. Une douleur sourde se régala de mes côtes. On sent la douleur dans le monde d'après ? Il y avait un verre d'eau sur la table de nuit et j'avais très soif. J'essayai d'attraper le verre et découvris que mes

deux mains étaient lourdement bandées. Je fixai bêtement les yeux sur les bandages, puis sur le verre.

Une main portant des mitaines souleva le verre et me le tendit.

— Une seconde, j’ai pensé que je pouvais être vivante, dis-je en regardant le visage mal rasé de Nick. Maintenant, je sais : je suis en enfer et tu es mon infirmière.

— Tu n’es pas aussi drôle que tu le crois. Bois ton eau.

Ce que je fis. Ça faisait un mal de chien d’avaler ! Il me reprit le verre et se leva, son trench effleura le bord de ma couverture.

— Attention avec tes microbes, là.

— Mes microbes sont le dernier de tes soucis. (Il tendit la main, passa ses doigts sur mon bras et étudia la lueur.) Ça ne brille pas autant, généralement. Ça ne tient pas aussi longtemps non plus.

Il se retourna lentement, étudiant ce qu’il voyait par la porte de la chambre : le vieux canapé avachi, la table de nuit éraflée, le tapis élimé, le panier plein de linge propre, rien que des jeans usés et des tee-shirts délavés. Il fit jouer ses doigts scintillants.

— Tu vois ? Ça continue...

Je levai ma main bandée et la mis sur ses doigts, étouffant la lueur. Tant de gens étaient morts à cause de moi. Chaque fois que j’y pensais, j’avais mal dans la poitrine et je voulais m’accrocher à quelqu’un pour entendre que tout allait s’arranger, comme j’en avais eu envie aux funérailles de mon père. Mais il ne restait

personne. Et si quelqu’un me rassurait, ce serait un mensonge.

Des étrangers m’engageaient pour résoudre leurs problèmes. Je me débrouillais toujours pour m’en occuper, mais j’avais passé des années à m’assurer que les emmerdements ne franchiraient pas ma porte et ne

foutraient pas ma vie en l'air. En vain. J'avais perdu tellement de temps. Et qu'avais-je obtenu au bout du compte, sinon un quota de cadavres ?

— La responsabilité est une belle salope, dit Nick.

— Ouais.

Il retira ma main de la sienne. Une faible lueur blanche persistait sur sa peau. Il secoua la tête, étonné.

— Si j'étais seul, avec beaucoup de pouvoir, et que, pour une raison ou une autre, je n'aie pas envie que ça se sache, je garderais profil bas pendant un moment. Mais je saurais qu'un jour ou l'autre je devrais me montrer et participer au grand jeu, parce que quiconque serait à ma recherche pourrait me retrouver. Je me constituerais un réseau, des relations. Tu sais quel est le problème du loup solitaire ? Si tu parviens à le coincer, il n'a personne vers qui se tourner.

Il déposa un petit rectangle de papier sur la couverture et s'éloigna. J'attrapai la carte. Un numéro de téléphone sans nom ni adresse. Je la glissai en dessous de l'oreiller.

— Curran ? criai-je après le Croisé.

— Il s'en est sorti.

Plus tard, Doolittle vint me rendre visite. Il remplaça mes bandages, m'aida à rejoindre la salle de bains et me raconta comment Mahon avait envoyé un groupe d'éclaireurs à notre recherche, malgré les ordres de Curran, et comment ces éclaireurs nous avaient ratés à cause de l'enchantement masquant Red Point.

Nous aurions pu crever là si Nick n'avait pas titubé devant le portail.

Ils avaient trouvé seize femmes à Red Point, battues et violées, torturées, au bord de la mort. Pour sept autres, ils étaient arrivés trop tard. Leurs dépouilles quittèrent les horreurs de Red Point dans des sacs à viande. Ils avaient trouvé Derek aussi, enfermé dans une des petites pièces.

Quelqu'un avait finalement appelé les flics, et la Division des Activités Paranormales s'était jetée sur la vieille prison comme une meute de chiens sur un chaton perdu. Ils avaient déterré un charnier d'os humains dans l'un des celliers, suffisamment de squelettes pour occuper les toubibs de la morgue une année entière.

Doolittle m'interdit de toucher à mes bandages pendant quarante-huit heures et promit d'envoyer une infirmière dès le lendemain. Quand il me quitta, la magie frappa et je passai deux heures à marmonner les chants appropriés pour raccommoder mes mains et les gardes autour de la maison. Lorsque l'infirmière se pointa, mes défenses étaient si bien réparées qu'elle ne put entrer.

Je l'écoutai crier durant vingt minutes, elle finit par renoncer.

Je ne voulais personne avec moi. J'avais besoin de solitude.

Je restais au lit, faisant une visite héroïque à la salle de bains de temps en temps, et je réfléchis beaucoup.

Plus tard, je reçus la visite de la Division des Activités Paranormales que les gardes, malheureusement, n'arrêtèrent pas.

Deux officiers en civil essayèrent, chacun à leur tour, de me charmer ou de m'intimider pour que je leur fasse une déclaration sans la présence d'un représentant de la Guilde.

Je perdis patience au bout de quarante-cinq minutes et fis semblant de m'endormir, les forçant à partir.

Le lendemain matin, je marchais, pas très bien, mais je marchais. Vu mes progrès rapides, je retirai les bandages de mes mains. Je n'avais plus d'ongles mais mes mains paraissaient normales. Très pâles mais normales. Sans la magie, il aurait fallu des mois pour les soigner. Mais, sans la magie, je ne me serais pas retrouvée dans cette merde.

Anna appela. Nous parlâmes mais, rapidement notre conversation devint de plus en plus difficile, jusqu'à ce qu'elle dise :

— Tu as changé.

— De quelle manière ?

— On dirait que tu as vieilli de cinq ans.

— Il est arrivé un tas de trucs, dis-je simplement.

— Tu m'en parleras ?

— Pas maintenant. Peut-être plus tard.

— Je vois. Tu as besoin d'aide ?

Oui mais je n'avais pas envie qu'elle me l'apporte et je ne savais pas très bien pourquoi.

— Non, tout va bien.

Elle n'insista pas. Je lui en fus reconnaissante.

Doolittle revint le soir suivant et fit un boucan d'enfer jusqu'à ce que je le laisse entrer. Il libéra mes côtes de leurs bandes, révélant une longue cicatrice qui se tordait sur ma cage thoracique tel un serpent. Il pensait qu'elle disparaîtrait avec le temps. Je n'étais pas d'accord. Mais même s'il avait raison, aucune magie ne pourrait faire disparaître les vrais dommages.

Une semaine passa sans nouvelles. Dès que je fus capable de manipuler un stylo de manière satisfaisante, j'écrivis un long rapport détaillant l'enquête, nouai un joli ruban bleu autour, l'adressai à l'Ordre avec la demande d'en faire suivre une copie à la Guilde et le confiai au postier.

Mes ongles commencèrent à repousser, je leur en fus reconnaissante, mes doigts avaient l'air bizarres sans eux.

La pile de courrier en attente grandissait aussi, grimpant lentement dans un panier à côté de ma porte. Je l'ignorai.

Il y avait certainement des lettres de ma banque là-dedans, me menaçant de choses horribles si je ne remédiais pas à mon découvert. Je ne voulais pas les lire.

Je réfléchis beaucoup, assise au soleil en buvant du thé glacé pendant la journée, du café pendant la soirée, et je lus. Anna appela de nouveau mais, sentant que je n'avais pas envie de parler, elle écourta la conversation de manière embarrassante.

Pendant l'une de ces journées ensoleillées, je fis le tour des armoires où je gardais du vin et vidai les bouteilles dans l'évier, ne conservant qu'une seule bouteille de Sangria Boone's Farm pour les occasions spéciales.

Le dimanche suivant, je me levai tôt, dérangée par des coups puissants. Ils se propageaient dans toute la maison, se répercutant contre les murs. Je les écoutai longuement pour m'assurer qu'ils n'étaient pas le fruit de mon imagination puis, en râlant, je sortis du lit et allai mener mon enquête.

Une reconnaissance rapide identifia l'origine des bruits : le toit.

Je sortis dans le jardin pour voir ce qui se passait. Le soleil était déjà levé et commençait de griller la terre. Je découvris le Seigneur des Bêtes en tee-shirt déchiré et jean couvert de taches de peinture qui tenait un marteau de professionnel et s'appliquait à réparer mon toit. Derek lui passait les clous, consciencieusement.

Le monde était devenu fou.

— Je peux te poser une question ? demandai-je.

Curran suspendit son activité et me regarda.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que tu fous sur mon toit ?

— J'apprends un métier respectable au gamin.

Derek toussa. Je réfléchis quelques instants et ouvris la bouche mais avant que je puisse dire quoi que ce soit, le téléphone sonna.

— Descends de mon toit ! criai-je en allant décrocher.

— Madame Daniels ? dit une voix masculine étrangère au bout du fil.

— Kate.

Le trou au-dessus de mon couloir avait presque disparu.

Curran ne semblait pas avoir l'intention de s'arrêter.

— Kate, je suis l'officier Gray de la DAP.

— Et vous êtes lequel des deux buldo... représentants de la loi qui sont venus me voir chez moi ?

— Aucun des deux.

Les coups de marteau se firent plus forts, comme si Curran essayait d'enfoncer la maison dans le sol. Je devinai qu'il essayait de faire entrer les clous d'un seul coup.

— Je suis avec le Chevalier Protecteur Monohan. Il m'a informé de votre implication dans l'enquête sur les meurtres du traqueur de Red Point.

Le traqueur de Red Point. Beurk. Ça ressemblait au titre d'un mauvais téléfilm.

Les coups de marteau devenaient assourdissants.

— Nous sommes impressionnés. Si ça ne vous ennuie pas que je vous le demande, c'est quoi ce bruit ?

— Une minute, s'il vous plaît.

Je posai le combiné sur la table et criai :

— Curran !

— Quoi ?

— Tu ne pourrais pas t'arrêter une minute ? Je suis au téléphone avec la DAP.

Il grogna quelque chose, mais les coups de marteau cessèrent.

— Je suis désolée. Vous disiez ? demandai-je au téléphone.

— Je disais que nous étions très impressionnés par votre travail.

Nous avons contacté la Meute, et le Seigneur des Bêtes n'a pas terni d'éloges à votre sujet.

— Le Seigneur des Bêtes ?

— Oui.

— Une minute, s'il vous plaît.

Je baissai le combiné.

— Curran ?

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu leur as dit ?

— Je ne m'en souviens pas. Je crois que j'ai mentionné ta discipline et ta capacité à obéir aux ordres, j'ai aussi vanté tes qualités dans le travail en équipe.

Derek manqua de s'étouffer en toussant.

— Pourquoi ?

— Ça semblait être une bonne idée.

Curran se remit à frapper du marteau.

— Je suis désolée, dis-je au téléphone en me bouchant l'autre oreille d'un doigt pour mieux entendre. Sa Majesté a tendance à exagérer. Je suis nulle au sein d'une équipe. Je n'ai aucune discipline et j'ai un problème avec l'autorité. Et le Seigneur des Bêtes est lamentable avec un marteau.

Sur le toit, Derek se tordait de rire.

— Je ne cherche pas quelqu'un qui travaille en équipe, dit Gray.

— Oh !

— Que savez-vous de Mardük ?

— Une divinité ancienne. Préfère les sacrifices humains et a des goûts très discutables sur leur mise en scène. Pourquoi ?

— Je cherche un représentant de l'Ordre pour assister une équipe sur un de nos dossiers. Votre nom est apparu.

— Je suis flattée mais je n'ai pas autorité pour représenter l'Ordre.

— Le Chevalier Protecteur dit que vous l'avez.

— Oh !

C'était un bon mot. Court et neutre.

— J'ai parlé à la Guilde, ils sont sur le coup. Ils reconnaissent le besoin d'une liaison entre eux et l'Ordre, et tout le monde serait ravi que vous acceptiez le boulot.

Liaison entre la Guilde et l'Ordre. Un salaire. Un vrai salaire –

probablement ridiculement bas mais un salaire. Malheureusement, dans mon état financier actuel « bas » était un problème.

— Je suis désolée. J’adorerais aider mais je ne peux pas. Je suis fauchée. En fait, en ce moment, je suis plus que fauchée et il va falloir que je prenne un contrat normal avec la Guilde avant de m’engager dans quoi que ce soit.

Il y eut un bruit assourdi à l’autre bout de la ligne, une conversation, puis Gray dit :

— Le Chevalier Protecteur voudrait savoir si vous avez vérifié votre courrier ces derniers temps.

Je tapotai la pile de correspondance du bout du pied, elle s’effondra.

— Y a-t-il quelque chose que je devrais chercher en particulier ?

— Une enveloppe bleue.

Je pêchai l’enveloppe bleue dans la pile et l’ouvris, gardant le téléphone coincé contre mon oreille. Un joli extrait de compte m’annonçait que six mille dollars avaient été déposés sur mon compte. La communication disait « Pour services rendus en application de l’Article M1 ». Le M1, c’était pour les Croisés.

Contrairement à la plupart des Chevaliers, ils ne recevaient pas de salaire mais étaient payés à la mission.

— Remerciez-le pour moi, s’il vous plaît.

Je ne deviendrais jamais une Croisée, Ted et moi le savions très bien. Mais j’étais reconnaissante pour les secours.

— Je le ferai, dit Gray. Alors, vous prenez le boulot ?

Merci Ted.

— Oui, je le prends.

— Super. Vous pouvez commencer quand ?

Je regardai à l'extérieur où une belle journée ne faisait que commencer et pensai aux deux Changeformes sur mon toit.

— Demain. Je peux commencer demain.

Fin du Tome 1

OceanofPDF.com

Document Outline

- [Chapitre Premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Épilogue](#)

OceanofPDF.com